



BIBLIOTECA NAZ.

141

D

37

NAPOLI

BIBL. NAZ.

MITT. MANUELE III

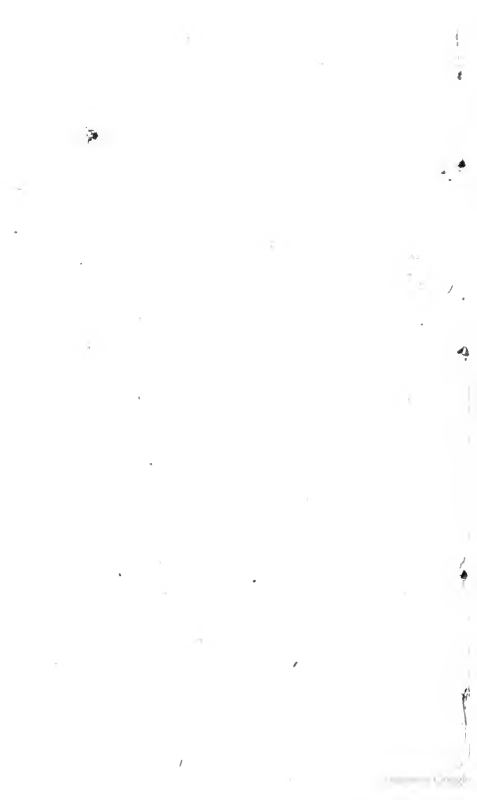
141

D

37

NAPOLI







# MÉMOIRES

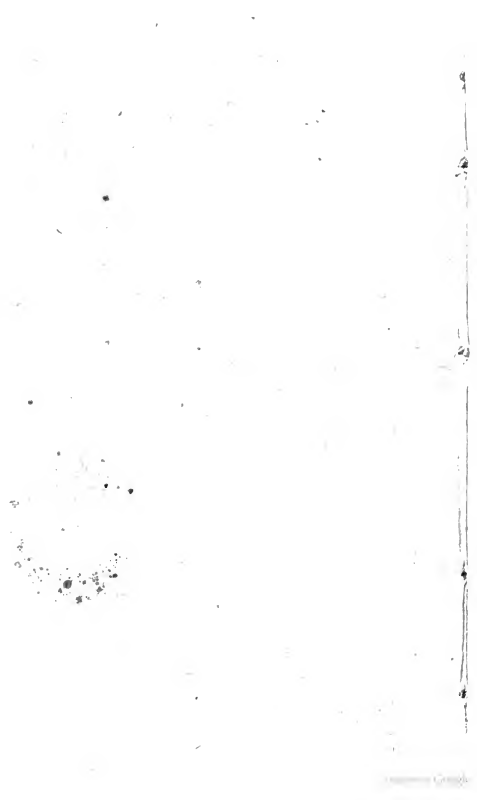
DE MR. LE DUC.

DE S. SIMON.

---

TOME PREMIER.

---



82  
MÉMOIRES

DE MR. LE DUC

DE S. SIMON,

OU

L'OBSERVATEUR.

VÉRIDIQUE,

*Sur le Règne de Louis XIV, & sur les  
premières époques des Règnes suivans.*

---

TOME PREMIER.

---

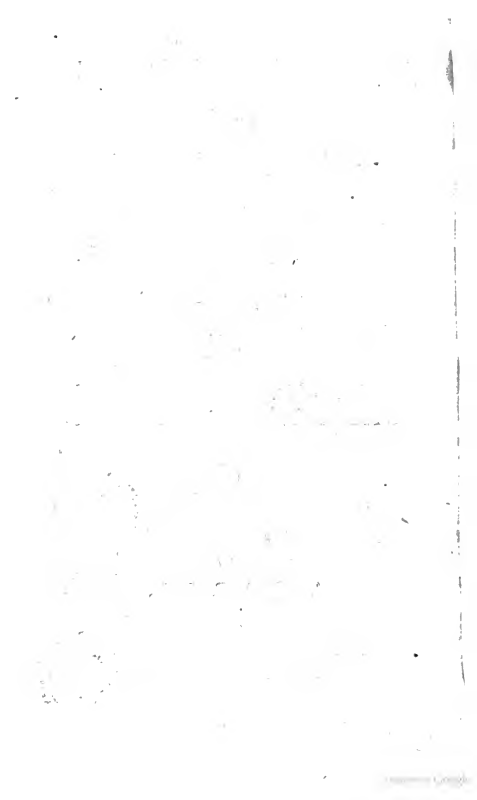


A P A R I S,

Chez Buisson, Libraire, rue des Poitevins.

---

M. DCC. LXXXIX.



---

---

# A V I S

## *D E L'É D I T E U R.*

**L'**AUTEUR de cet Ouvrage ; Homme de qualité , attaché à la Cour de LOUIS XIV , avoit des mœurs austères , ainsi qu'une franchise peu commune , qui le rendoient très-sévère dans ses jugemens. Son pinceau est toujours ferme , quelquefois brûlant , plus souvent incorrect. Il écrit sans ordre , & s'appesantit sur des discussions minutieuses. Nous ne donnons qu'un extrait de ses Mémoires ; mais nous avons conservé scrupuleusement ses expressions , craignant d'ôter à l'énergie du style , ce que nous aurions donné à la plus grande pureté du langage ; mais on sent que cette fidélité ne pouvoit s'éten-

dre à conserver ce qu'il y avoit de rebutant dans les détails, & de fatigant dans les redites.

Au reste , cet Extrait , dans lequel nous n'avons pas écrit une seule phrase , présentera un Tableau naturel & très-intéressant , d'un Siècle qu'on pourroit appeller : les Tems héroïques de la France.

L'Auteur est mort dans un âge très-avancé , retiré de la Cour , & presque ignoré , dans sa Terre.

MÉMOIRES



# M É M O I R E S

DE MR. LE DUC

DE S. SIMON,

*Sur le Règne de Louis XIV, & sur  
les premières Epoques des Règnes  
suivans.*



LIVRE PREMIER.

DE LA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE  
DE LOUIS XIV.

---

*Premières années de Louis XIV.*

**L**OUIS, Dauphin, naquit à Saint-Germain en Laye, le 5 Septembre 1638, dans la vingt-troisième année du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche.

La Reine accoucha, le 21 Septembre de l'année suivante, d'un second fils, qui porta

*Tome I.*

A

d'abord le nom de Duc d'Anjou , & qui fut MONSIEUR, Duc d'Orléans.

Le Roi Louis XIII étoit atteint, depuis quelques années , d'une maladie de langueur , qui lui fit sentir , vers le milieu d'Avril 1643 , que sa mort approchoit. Il s'y prépara , & fit une Déclaration touchant la manière dont il vouloit que le Royaume fût gouverné , durant la minorité de son Successeur.

Louis XIII mourut un Vendredi , 14 de Mai 1643 , dans la quarante-deuxième année de son âge , à pareil jour qu'étoit décédé Henri IV son Père.

Ainsi Louis XIV parvint au Trône à l'âge de quatre ans , six mois & neuf jours.

La Reine-Mère se fit donner sans restriction , malgré le testament du feu Roi , la Régence du Royaume & la tutelle de son fils.

Le Cardinal Mazarin fut Surintendant de l'éducation de l'enfant Roi.

Le jeune Monarque fut retiré , en 1645 , des mains des femmes , pour passer en celles des hommes. Il eut alors beaucoup de peine , suivant les Mémoires du tems , de ce qu'on ne lui faisoit plus de conte de peau-d'âne pour l'endormir.



La Porte, son premier Valet-de-Chambre, y substitua la lecture de l'Histoire de France par Mezerai.

Ce La Porte étoit un homme zélé pour l'instruction de son Maître. Ayant remarqué, à Ruel, que l'enfant affectoit, dans ses jeux, de faire le personnage de valet, il se mit dans son fauteuil, le chapeau en tête, & joua le rôle de Roi. La Reine Mère, instruite par son fils de ce manqué d'égards; le Valet-de-Chambre dit devant lui: " Puisque le Roi a choisi mon métier, n'est-il pas raisonnable que je fasse le sien? & en vérité, je ne perds pas au change.... " Cette leçon lui fut sensible, & n'eut pas besoin d'être répétée.

Le Grand Condé, au retour d'une campagne de Flandres, où il avoit remporté une victoire, s'empressa de s'informer en secret du jeune Roi. Comme on lui répondit qu'il donnoit beaucoup d'espérance: " Ah! vous me ravissez, dit-il; car il y a plaisir d'obéir à un Prince qui s'y connoît. "

On sait que l'affection extrême de la Reine pour le Cardinal, & la haine de la Cour & du peuple pour ce premier Ministre, excitèrent des troubles en France,

soulevèrent les Parlemens , armèrent les Princes , & firent errer la Régente, son Favourite, & le Roi même , de ville en ville , dont les portes leur étoient souvent fermées.

Le Roi avoit atteint sa majorité ; mais il n'en avoit pas plus d'autorité , ni de crédit auprès de la Régente & du premier Ministre.

Ce Prince errant fut exposé au siège d'Estampes, où l'on tira plusieurs volées de canon , qui ne passèrent pas loin de lui , & dont il ne témoigna aucun effroi.

---

*Commencement du Règne de Louis XIV.*

**I**L ne faut pas s'étendre davantage sur les premières années de Louis XIV.

Roi presque en naissant , étouffé par la politique de la Reine mère , qui vouloit gouverner ; plus encore , par le vif intérêt du Cardinal Mazarin , qui vouloit toujours soutenir sa grandeur ; asservi sous une main inflexible , tant que vécut ce premier Ministre ; c'est autant de retranché sur le règne de ce Monarque.

Toutefois il pointoit sous le joug ; il sentoît l'amour ; il comprenoit que l'oïseté

étoit l'ennemie de la gloire ; il avoit en vain effayé vers l'un & vers l'autre de foibles efforts ; enfin ce jeune Monarque eut assez de sentimens pour se croire affranchi, à la mort de Mazarin, s'il n'eût pas assez de force pour se délivrer plutôt de sa domination.

Il prit dès-lors une résolution, mais qu'il ne put soutenir avec une constante fermeté, parce qu'il ne s'apperçut, presque pas dans l'effet, qu'elle lui échappât sans cesse ; ce fut de gouverner par lui-même ; ce fut la chose dont il se piqua le plus, dont on le loua, & dont il se flatta.

Né avec un esprit médiocre, mais capable de se former, de se limer, de se raffiner, d'emprunter d'autrui, sans imitation & sans gêne, il profita infiniment d'avoir toujours vécu avec les personnes du monde qui avoient le plus d'esprit, & des plus différentes sortes, en hommes, & en femmes de tout âge, de tout genre, & de tous personnages.

La première entrée de ce Roi, de 23 ans dans le monde, fut heureuse ; il se vit environné d'hommes distingués de toute espèce. Ses Ministres étoient alors les plus habiles de l'Europe ; ses Généraux les plus grands ; les seconds, les meilleurs, & qui

font devenus des Capitaines à leur école : les noms illustres des uns & des autres ont passé comme tels à la postérité, d'un consentement unanime.

Les mouvemens dont l'Etat avoit été si furieusement agité, au-dedans & au-dehors, depuis la mort de Louis XIII, avoient composé une Cour d'habiles personnages, & de Courtisans raffinés.

---

*Maison de la Comtesse DE SOISSONS.*

**L**A Comtesse de Soissons, Nièce du Cardinal Mazarin, comme Surintendante de la Maison de la Reine, logeoit à Paris, aux Thuilleries, où étoit la Cour, & y dominoit par son esprit & son adresse : c'étoit là où se rassembloit tous les jours tout ce qu'il y avoit de plus distingué en hommes & en femmes, qui rendoient cette maison le centre de la galanterie de la Cour, & des intrigues & des menées de l'ambition; elle étoit alors autant prisée, comptée & respectée qu'elle a été depuis oubliée.

Ce fut dans cet important & brillant tourbillon que le Roi se jeta d'abord; il y prit cet air de politesse & de galanterie qu'il

fut conserver toute sa vie. On peut dire qu'il étoit fait pour en imposer, & qu'au milieu de tous les autres hommes, sa taille, son port, sa beauté, le son de sa voix, l'adresse & la grace naturelle de toute sa personne, le firent distinguer jusqu'à sa mort, comme le Roi des Abeilles; & ne fût-il né que simple particulier, il auroit eu également le talent des fêtes, des plaisirs, de la galanterie, & de faire naître les plus grandes passions.

---

*Madame DE LA VALLIERE.*

**L**A première inclination du Roi fut celle pour Madame de la Valliere. Arrachée à elle-même par ses propres yeux, modeste, désintéressée, douce, bonne au dernier point, combattant sans cesse contre elle-même; victorieuse enfin de son désordre, elle finit par fuir la Cour, & se consacrer à la plus dure & la plus sainte pénitence.

Ajoutons que ce Prince si foible eut cependant assez de force pour se défendre souvent de cette passion en faveur de la gloire.

## PREMIER AGE DE CE RÈGNE.

*Brillantes époques de la gloire de  
Louis XIV.*

**L**A presséance solennellement cédée par l'Espagne, & la satisfaction entière qu'elle fit par le Baron de Vatteville au Comte, depuis Maréchal d'Elstrades, Ambassadeur des deux Couronnes, à Londres, & l'éclatante raison tirée de l'insulte faite au Duc de Créqui, Ambassadeur de France, par le Gouverneur de Rome, par les parens du Pape, & par les Corfés de sa garde, furent les premiers éclats de la grandeur de ce Règne.

Bientôt après, la mort du Roi d'Espagne fit saisir à ce jeune Prince, avide de gloire, une occasion de guerre dont les renonciations si récentes & si soigneusement stipulées dans le contrat de mariage de la Reine ne purent le détourner.

Il marcha en Flandres. Ses conquêtes furent rapides. Le passage du Rhin fut signalé. La triple alliance de l'Angleterre, de la Suède & de la Hollande ne fit que l'animer; il alla prendre, en plein hiver, toute la Franche-Comté.

Tout étoit florissant dans l'Etat ; tout y étoit riche : Colbert avoit mis les Finances, la Marine, le Commerce, les Manufactures, les Lettres même, au plus haut point ; & ce siècle, semblable à celui d'Auguste, produisoit, à l'envi, des hommes illustres en tout genre, jusqu'à ceux même qui ne sont bons que pour les plaisirs.

---

## RIVALITÉ DES MINISTRES.

### *Cause de la Guerre.*

**L**E Tellier & Louvois son fils, qui avoient le département de la guerre, frémissoient des succès & du crédit de Colbert, & n'eurent pas de peine à mettre en tête au Roi une guerre nouvelle, dont les succès causèrent une telle frayeur à l'Europe, que la France ne l'en a pu remettre qu'après y avoir pensé succomber : elle en sentira long-tems le poids & le malheur.

Telle fut la véritable cause de cette fameuse guerre de Hollande, à laquelle le Roi se laissa pousser, & que son foible pour Madame de Montespan, rendit si funeste à son Etat & à sa gloire.

Tout conquis, tout pris, la ville d'Amsterdam prête à lui envoyer ses clefs, le Roi cède à son impatience, quitte l'armée, vole à Versailles, & détruit, en un instant, tout le succès de ses armes. Il répara cette faute par une seconde conquête, en personne, de la Franche-Comté qui, pour cette fois, est demeurée à la France.

---

## GUERRE DE FLANDRES.

*Conseil de Guerre; Singularités intéressantes & peu connues.*

**E**N 1676, le Roi retourna en Flandres, prit Condé, & MONSIEUR s'empara de Bouchain. Les Armées du Roi & du Prince d'Orange s'approchèrent de si près, & si subitement, qu'elles se trouvèrent en présence, & sans séparation, près de la cense d'Hertebitte.

Il fut question de décider si on donneroit bataille, & de prendre son parti sur le champ. MONSIEUR n'avoit pas encore été joint à Bouchain; mais le Roi, sans cela, étoit supérieur à l'armée ennemie. Les Maréchaux de Schomberg, d'Humières, de la



Feuillade , de Lorge , &c. , s'assemblèrent à cheval autour du Roi , avec quelques-uns des plus distingués d'entre les Officiers-Généraux , & les principaux Courtisans , pour tenir une espèce de conseil de guerre. Toute l'armée crioit au combat , & tous ces Maréchaux voyoient bien ce qu'il y avoit à faire ; mais la personne du Roi les embarrassoit ; & bien plus Louvois qui connoissoit son maître , & qui cabaloit depuis deux heures , de sorte qu'on commençoit d'apercevoir où les choses en pouvoient venir.

Louvois , pour intimider l'assemblée , parla le premier en Rapporteur , & dissuada de donner bataille. Le Maréchal d'Humières , son ami intime , & le Maréchal de Schomberg qui le ménageoit fort , furent de son avis. Le Maréchal de la Feuillade , hors de mesure avec Louvois , mais favori qui ne connoissoit pas moins bien de quel avis il falloit être , après quelques propos douteux , conclut comme eux. M. de Lorge , inflexible pour la vérité , touché de la gloire du Roi , sensible au bien de l'Etat , mal avec Louvois comme le neveu , favori de M. de Turenne , tué l'année précédente , & qui venoit d'être fait Maréchal de France malgré le Ministre , & Capitaine des Gardes-

du-Corps, opina de toutes ses forces pour la bataille; il en déduisit tellement les raisons, que Louvois même & les Généraux demeurèrent sans repartie. Le peu de ceux de moindre grade qui parlèrent après, osèrent encore moins déplaire à Louvois; mais ne pouvant affoiblir les raisons de M. le Maréchal de Lorge, ils ne firent que balbutier. Le Roi, qui écoutoit tout, prit encore les avis, ou plutôt simplement les voix, sans faire répéter ce qui avoit été dit par chacun; puis avec un petit mot de regret de se voir retenu par de si bonnes raisons, & du sacrifice qu'il faisoit de ses désirs, à ce qui étoit l'avantage de l'Etat, tourna bride, & il ne fut plus question de bataille.

Le lendemain, & c'est de M. le Maréchal de Lorge que je le tiens, qui étoit la vérité même, à qui je l'ai ouï raconter plus d'une fois, & jamais sans dépit; le lendemain, dis-je, il eut occasion d'envoyer un trompette aux ennemis qui se retiroient; ils le gardèrent un jour ou deux dans leur armée. Le Prince d'Orange le voulut voir, & le questionna fort sur ce qui avoit empêché le Roi de l'attaquer, se trouvant le plus fort, les deux armées en vue, si près l'une de l'autre & en rase campagne, sans quoi

que ce soit entre deux. Après l'avoir fait causer devant tout le monde, il lui dit avec un souris malin, pour montrer qu'il étoit bien averti, & pour faire dépit au Roi, qu'il ne manquât pas de dire au Maréchal de Lorge, qu'il avoit grande raison d'avoir voulu & si opiniâtrément soutenir la bataille; que jamais lui ne l'avoit manqué si belle, ni ne s'étoit trouvé si aise que de se voir hors de la portée de recevoir le combat; qu'il auroit été battu sans ressource & sans pouvoir l'éviter, s'il avoit été attaqué, & il en déduisit en peu de mots les raisons.

Le Trompette tout glorieux d'avoir eu avec le Prince d'Orange un si long & si glorieux entretien, le débita, non-seulement à M. le Maréchal de Lorge, mais au Roi qui voulut le voir; & de là aux Maréchaux, aux Généraux, & à qui le voulut entendre; il augmenta ainsi le dépit de l'Armée, & en fit un grand à Louvois.

Cette faute, & ce genre de faute, ne fit que trop d'impression sur les Troupes, & excita par-tout de cruelles railleries dans le Public & dans les Cours Etrangères.

Le Roi ne demeura guère à l'Armée depuis; quoiqu'on ne fût qu'au mois de Mai, il s'en revint à la Cour.

L'année suivante, il retourna en Flandres : il prit Cambrai, & MONSIEUR fit le siège de St. Omer. Il fut au-devant du Prince d'Orange, qui venoit secourir la place, lui donna bataille près de Cassel, & remporta une victoire complète, prit tout de suite St. Omer, puis alla rejoindre le Roi.

Ce contraste fut si sensible au Monarque, que jamais, depuis, il ne donna d'Armée à commander à MONSIEUR. Tout l'extérieur fut parfaitement gardé ; mais, dès ce moment, la résolution fut prise & toujours bien tenue.

L'année d'après, le Roi fit en personne le siège de Gand, dont le projet & l'exécution fut le chef-d'œuvre de Louvois. La paix de Nimègue mit fin, cette année, à la guerre avec la Hollande, l'Espagne, &c. ; & au commencement de l'année suivante, avec l'empereur & l'Empire.



*Suite des Guerres & des Succès des Armées de Louis XIV.*

**L'**AMÉRIQUE, l'Afrique, l'Archipel, la Sicile ressentirent vivement la puissance de la France; & en 1684, Luxembourg fut le prix des retardemens des Espagnols à satisfaire à toutes les conditions de la paix.

Gênes bombardée se vit forcée à demander la paix par son Doge en personne, accompagné de quatre Sénateurs, au commencement de l'année 1685.

Depuis, jusqu'en 1688, le tems se passa dans le cabinet, moins en fêtes qu'en dévotions & en contraintes. Ici finit l'apogée de ce Règne, & le comble de gloire & de prospérité. Les grands Capitaines, les grands Ministres au dedans & au dehors n'étoient plus, mais il en restoit les Elèves.

Nous allons voir le second âge qui ne répondra guère au premier, mais qui, en tout, fut encore plus différent du dernier.

## SECOND AGE DE CE RÈGNE.

*Etrange cause de la Guerre de 1688.*

## ANECDOTE DE LA FENÊTRE DE TRIANON.

**L**A guerre de 1688 eut une étrange origine , dont l'anecdote , également certaine & curieuse , est si propre à caractériser le Roi , & Louvois son Ministre , qu'elle doit tenir place ici.

Louvois , à la mort de Colbert , avoit eu la Surintendance des bâtimens. Le petit Trianon de Porcelaine , fait autrefois pour Madame de Montespan , ennuyoit le Roi , qui par-tout vouloit des Palais. Il s'amusoit fort à ses bâtimens. Il avoit aussi le compas dans l'œil pour la justesse , les proportions , la symétrie ; mais le goût n'y répondoit pas.

Ce château ne faisoit que de sortir de dessous terre , lorsque le Roi s'aperçut d'un défaut à une croisée qui s'achevoit dans la longueur du rez-de-chaussée.

Louvois , qui naturellement étoit brutal , & de plus gâté jusqu'à souffrir difficilement d'être repris par son maître , disputa fort & ferme , & maintint que la croisée étoit bien.

bien. Le roi tourna le dos, & alla se promener ailleurs dans le bâtiment.

Le lendemain il rencontra Le Notre, bon Architecte, fameux par le goût des jardins, qu'il a commencé à introduire en France, & dont il a poussé la perfection à un haut point; lui ayant demandé s'il avoit été à Trianon, il répondit que non. Le Roi lui expliqua ce qui l'avoit choqué, & lui dit d'y aller. Le lendemain, même question, même réponse; le jour d'après autant. Le Roi vit bien qu'il n'osoit s'exposer à trouver qu'il eût tort, ou à blâmer Louvois; il se fâcha, & il lui ordonna de se rendre le lendemain à Trianon, où il iroit & où il feroit venir Louvois aussi.

Il n'y eut plus moyen de reculer: le Roi les vit le lendemain tous les deux à Trianon. Il y fut d'abord question de la fenêtre. Louvois disputa: Le Notre ne disoit mot. Enfin le Roi lui ordonna d'aligner, de mesurer & de dire après ce qu'il auroit trouvé. Tandis qu'il y travailloit, Louvois, en furie de cette vérification, grondoit tout haut, & soutenoit, avec aigreur, que cette fenêtre étoit en tout pareille aux autres. Quand tout fut bien examiné, il demanda à Le Notre ce

qui en étoit, & Le Notre à balbutier. Le Roi se mit en colère, & ordonna à Le Notre de parler net. Alors Le Notre avoua que le Roi avoit raison, & dit ce qu'il y avoit trouvé de défectueux. Il n'eut pas plutôt achevé, que le Roi se tournant vers Louvois, lui dit qu'on ne pouvoit tenir à ses opiniâtres; que sans sa remarque on auroit bâti tout de travers, & qu'il auroit fallu tout abattre, aussi-tôt que le bâtiment auroit été achevé; en un mot il lui lava fortement la tête.

Louvois outré de cette sortie, & de ce que Courtisans, Ouvriers & Valets en avoient été témoins, arrive chez lui furieux; il y trouva St. Fouange, Villneuf, le Chevalier de Nogent, les deux Tilladets, quelques autres féaux intimes, qui furent bien alarmés de le voir en cet état.

„ C'en est fait, leur dit-il, je suis perdu.  
„ auprès du Roi de la façon dont il vient  
„ de me traiter pour une fenêtre. Je n'ai  
„ de ressources qu'en une guerre qui le  
„ détournera de ses bâtimens, & qui me  
„ rende nécessaire; & parbleu il l'aura.

En effet, quelques mois après, il tint parole; & malgré le Roi & les autres Puissances, il la rendit générale. Elle ruina



la France au-dedans , ne l'étendit pas au-dehors malgré la prospérité de ses armes , & produisit au contraire des événemens honteux.

---

*Faute insigne , qui sauve l'Armée ennemie.*

**D**E toutes les fautes , celle qui porta le plus à plomb sur le Roi , fut celle commise dans la dernière campagne , qui ne dura pas un mois. Il avoit en Flandres deux armées formidables , supérieures du double au moins , à celle de l'ennemi , qui n'en avoit qu'une. Le Prince d'Orange n'en étoit qu'à une lieue , & Monsieur de Luxembourg , avec l'autre Armée , à une demi-lieue de celle du Roi , & rien entre les trois. Le Prince d'Orange se trouvoit tellement enfermé , qu'il s'estimoit sans ressource dans les retranchemens qu'il fit relever à la hâte autour de son camp , & en si grand danger , qu'il le manda à Vaudemont , son ami intime , à Bruxelles , durant quatre ou cinq fois , & qu'il ne voyoit nulle sorte d'espérance d'échapper & de sauver son Armée. Rien ne la sépa-

roit de celle du Roi que ses mauvais retranchemens ; & rien de plus aisé & de plus sûr que de le forcer avec l'une des deux Armées, & de poursuivre sa victoire avec l'autre toute fraîche, & qui toutes deux étoient complètes, indépendantes l'une de l'autre, & bien pourvues de vivres & d'artillerie.

On étoit aux premiers jours de Juin ; & que ne promettoit pas une telle victoire au commencement d'une campagne ? Aussi l'étonnement fut extrême & général dans les trois Armées, quand on y apprit que le Roi se retiroit, & faisoit deux gros détachemens de presque toute l'Armée qu'il commandoit en personne ; un pour l'Italie, l'autre pour l'Allemagne sous MONSEIGNEUR.

M. de Luxembourg, qu'il manda le matin de la veille de son départ pour lui apprendre les nouvelles dispositions, se jeta à ses genoux, & les lui tint long-tems embrassés pour l'en détourner, & pour lui démontrer la facilité, la certitude & la grandeur du succès en attaquant le Prince d'Orange. Il ne réussit qu'à importuner d'autant plus sensiblement, qu'il n'y eut pas un mot à opposer.

Ce fut une consternation dans les deux

Armées qui ne peut se représenter. Jusqu'aux Courtisans, si aisés d'ordinaire de retourner chez eux, ne purent contenir leur douleur. Elle éclata par-tout aussi librement que la surprise ; & à l'une & à l'autre succédèrent de fâcheux raisonnemens.

Le Roi partit le lendemain pour aller rejoindre Madame de Maintenon & les Dames, & retourner avec elles à Versailles pour ne plus revoir la frontière, ni l'Armée, que pour le plaisir & en tems de paix.

La victoire de Neerwinde que Monsieur de Luxembourg remporta six semaines après, sur le Prince d'Orange que la nature du terrain prodigieusement aidée de l'art avoit furieusement retranché, renouvela d'autant plus les douleurs & les discours, qu'il s'en falloit de tout, que le poste de l'Abbaye de Parc ressembloit à celui de Neerwinde ; il s'en falloit presque de tout, que nous eussions les mêmes forces, & plus que tout, que faute de vivres & d'équipages suffisans d'artillerie, cette victoire pût être poursuivie.

Pour achever ceci tout à la fois, on fut que le Prince d'Orange, averti du départ du Roi, avoit mandé à Vaudemont, qu'il en

avoit l'avis d'une main toujours bien sûre, & qui ne lui en avoit jamais donné de faux; mais que pour celui-là, il ne pouvoit y ajouter foi, ni se livrer à l'espérance; & par un second courrier, que l'avis étoit vrai que le Roi partoît, que c'étoit à une inconcevable résolution qu'il devoit uniquement une si inespérée délivrance. Le plus rare, c'est que Vaudemont, établi long-tems depuis à notre Cour, l'a souvent conté à ses amis, même à ses compagnies, & jusques dans le salon de Marly.

---

*Paix de Ryswick.*

**L**A paix qui suivit cette guerre, & après laquelle le Roi & l'Etat, aux abois, soupirroient depuis long-tems, fut honteuse. Il fallut en passer par ce que Monsieur de Savoie voulut, pour le détacher de ses alliés, & reconnoître enfin le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, après une si longue suite d'efforts, de haine & de mépris personnels, & recevoir encore Portland, son Ambassadeur, comme une espèce de divinité. Notre précipitation nous coûta Luxembourg, & l'ignorance Militaire de nos Plénipotentiaires, qui ne fut point éclairée da

cabinet, donna aux ennemis de grands avantages pour former leurs frontières. Telle fut la paix de Ryfwick, conclue en Septembre 1691.

Le repos des armes ne fut guère que de trois ans. On sentit cependant toute la douleur de la restitution des pays & des places que nous avions conquises, avec le poids de tout ce que la guerre avoit coûté.

*Ici se termine le second âge de ce Règne.*

### TROISIÈME AGE DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

**L**E troisième âge s'ouvrit par un comble de gloire & de prospérités inouïes. Le tems en fut court; il enivra, & prépara d'étranges malheurs, dont l'issue a été une espèce de miracle. D'autres sortes de malheurs accompagnèrent & conduisirent le Roi au tombeau. Heureux s'il n'eût survécu que peu de mois, à l'avènement de son petit-fils, à la totalité de la Monarchie d'Espagne, dont il fut d'abord en possession, sans coup férir!

Cette dernière époque est encore si pro-

che de ce tems, qu'il n'y a pas lieu de s'y étendre; mais le peu qui a été retracé du Règne du feu Roi étoit nécessaire, pour mieux faire entendre ce qu'on va dire de sa Personne.

---

## PORTRAIT ET CARACTÈRE DE LOUIS XIV.

*Son peu d'instruction. Ses préjugés.*

**I**L faut le dire, l'esprit du Roi étoit au-dessous du médiocre, mais très-capable de se former. Il aima la gloire, & voulut l'ordre & la règle; il étoit né sage, modéré, secret, maître de ses mouvemens & de sa langue; de lui-même il étoit bon & juste; & Dieu lui avoit donné assez de talens pour un bon Roi, & même un assez grand Roi. Tout le mal lui vint d'ailleurs.

Sa première éducation fut négligée. On lui a souvent ouï parler de ces tems avec amertume, jusques-là qu'il racontoit qu'on le trouva un soir tombé dans le bassin du Palais Royal, à Paris, où la Cour demouroit alors.

Il fit quelquefois, en public, de fortes méprises.

méprises. Monsieur de la Feuillade, plaignant exprès, devant lui, le Marquis de Resnel (qui fut tué depuis, étant Lieutenant-Général & Mestre de Camp Général de la Cavalerie) de n'avoir pas été Chevalier de l'Ordre en 1661, le Roi pensa; puis dit, avec mécontentement, qu'il falloit aussi se rendre justice.

Resnel étoit Clermont-Gallerande, ou d'Amboise; & le Roi, qui depuis, n'a été rien moins que délicat là-dessus, le croyoit un homme de fortune. De cette même Maison étoit Monglat, Maître de sa Garde-Robe, qu'il traitoit bien, & qu'il fit Chevalier de l'Ordre en 1661; qui a laissé de très-bons Mémoires. Monglat avoit épousé la fille du Chancelier de Cheverni. Leur fils unique porta, toute sa vie, le nom de Cheverni, dont il avoit la terre, & passa sa vie à la Cour. Ce nom de Cheverni trompa le Roi; il le crut peu de chose; il n'avoit point de charge, & ne put être Chevalier de l'Ordre. Le hasard détrompa le Roi, à la fin de sa vie.

St. Herem avoit passé sa vie dans la Charge de Grand Louvetier, puis Gouverneur & Capitaine de Fontainebleau; mais il ne put être Chevalier de l'Ordre. Le

Roi, qui le favoit beau-frère de Courtin, Conseiller-d'Etat, le crut par-là un homme de fortune : cependant il étoit Montmorin, & le Roi ne le sut que fort tard, par M. de la Rochefoucault; encore fallut-il expliquer quelles étoient ces Maisons que leur nom ne lui apprenoit pas.

Il sembleroit, par ces exemples, que le Roi auroit aimé la grande Noblesse, & qu'il ne lui en vouloit pas égaler d'autre. Sa condescendance pour ses Ministres, dont quelques-uns haïssoient & rabaissoient, pour s'élever, tout ce qu'ils n'étoient pas, & ne pouvoient être, l'avoient mis en garde contre la naissance distinguée, même contre le mérite transcendant.

On s'apperçut qu'il avoit plus de foible que de goût pour la gloire. Trop sensible à la flatterie, c'étoit par elle qu'on s'approchoit de lui; & ceux qu'il aimait n'en furent redevables qu'à heureusement remonter, & à ne se jamais lasser en ce genre.

C'est ce qui donna tant d'autorité à ses Ministres, par les occasions continuelles qu'ils avoient de l'encenser, sur-tout de lui attribuer toutes choses, & de feindre de les avoir apprises de lui. La souplesse, l'air dépendant de lui, étoient les uniques



voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât, on n'y revenoit plus; & c'est ce qui acheva la ruine de Louvois.

---

*Suite du caractère de Louis XIV.*

**C**E poison de la flatterie ne fit que s'étendre; il parvint jusqu'à un comble incroyable, dans un Prince qui n'étoit pas dépourvu d'esprit, & qui avoit de l'expérience.

Lui-même, sans avoir ni voix ni musique, chantoit les endroits les plus à sa louange, des prologues d'opéra. On l'y voyoit se complaire; & jusqu'à ses soupers publics au grand couvert, où il avoit quelquefois des violons, il chantonnoit entre ses dents les mêmes louanges, quand on jouoit les airs qui étoient faits dessus.

De là ce désir de gloire qui l'arrachoit par intervalles à l'amour; de là cette facilité à Louvois de l'engager dans de grandes guerres, tantôt pour culbuter Colbert, tantôt pour se maintenir, ou s'accroître; & de lui persuader, en même tems, qu'il étoit plus grand Capitaine qu'aucun de ses Généraux, & pour les projets & pour les

exécutions ; à quoi les Généraux se pre-  
toient quelquefois eux-mêmes pour plaire  
au Roi.

Il s'approprioit tout , avec une facilité  
& une complaisance admirable en lui-mê-  
me , & se croyoit tel qu'ils le dépei-  
gnoient en parlant. De là ce goût de re-  
vues ; ce goût de faire des sièges, de s'y  
faire retenir , afin d'étaler sa capacité, sa  
prévoyance, sa vigilance, ses fatigues, aux-  
quelles son corps robuste , & admirable-  
ment conformé , étoit merveilleusement  
propre, sans souffrir de la faim, de la soif,  
du froid, du chaud, de la pluie, ni d'au-  
cun mauvais tems.

Il étoit sensible aussi à entendre admirer,  
le long des camps ; son grand air & sa  
bonne mine, son adresse à cheval, & tous  
ses travaux.

C'étoit de ses Campagnes & de ses  
Troupes qu'il entretenoit le plus souvent  
sa société intime ; il parloit bien, en bons  
termes, avec justesse ; il racontoit mieux  
qu'homme du monde. Ses discours les plus  
communs n'étoient jamais dépourvus d'une  
naturelle & sensible majesté.

Cependant son esprit se plut en toutes  
sortes de détails. Il entra sans cesse dans

ceux des Troupes ; des habillemens, armemens, évolutions, exercice, discipline ; en un mot, de toutes fortes : il ne s'occupoit pas moins de ses bâtimens de sa maison civile, de ses extraordinaires de bouche. Il croyoit toujours apprendre quelque chose aux plus habiles, qui recevoient en novices des leçons qu'ils savoient par cœur depuis long-tems.

Les pertes de tems, qui paroissoient au Roi avoir tout le mérite d'une application continuelle, étoient le triomphe de ses Ministres, qui, avec un peu d'art & d'expérience à le tourner, faisoient venir comme de lui, ce qu'ils vouloient eux-mêmes ; & qui le conduisoient selon leurs vues, & trop souvent selon leur intérêt, tandis qu'ils s'applaudissoient de le voir se noyer dans ces détails.

La vanité & l'orgueil du rang, qui vont toujours croissant, qu'on nourrissoit, & qu'on augmentoit sans cesse en lui, sans même qu'il s'en apperçût, & jusques dans les chaires par les Prédicateurs en sa présence, devinrent la base de l'exaltation de ses Ministres par-dessus toute autre grandeur.

*Audiences de Louis XIV.*

LE plus grand Seigneur, comme le plus subalterne de tous les états, parloit librement au Roi , allant ou revenant de la messe, passant d'un appartement à un autre, ou allant monter en carosse; les plus distingués, même quelques autres, à la porte de son cabinet, mais sans oser l'y suivre: c'est à quoi se bornoit la facilité de son accès.

Ainsi on ne pouvoit s'expliquer qu'en deux mots, d'une manière fort incommode, & toujours entendue de ceux qui environnoient le Roi, ou, si on étoit plus connu de lui, dans sa perruque; ce qui n'étoit pas plus avantageux.

La réponse sûre étoit un *je verrai*, utile à la vérité pour s'en donner le tems, mais souvent peu satisfaisante; moyennant quoi tout passoit nécessairement par les mains des Ministres, sans qu'il pût jamais y avoir d'éclaircissemens; ce qui les rendoit les maîtres de tout; & le Roi le vouloit bien, ou ne s'en appercevoit pas.

D'audiences à espérer dans son cabinet, rien n'étoit plus rare, même pour les af-

fares du Roi, dont on avoit été chargé; jamais, par exemple, à ceux qu'on envoyoit ou qui revenoient d'emplois étrangers; jamais un Officier-général, si on en excepte certains cas particuliers & peu fréquens; & encore, mais peu souvent, quelques-uns de ceux qui étoient chargés de ces détails de Troupes où le Roi se plaisoit tant; de courtes instructions aux Généraux d'Armée qui partoient, & en présence du Secrétaire d'Etat de la guerre; de plus courtes à leur retour; quelquefois, ni en partant ni en revenant.

Jamais de lettres d'eux, qui allassent directement au Roi, sans passer auparavant par le Ministre, si on en excepte quelques occasions infiniment rares & momentanées; & le seul Maréchal de Turenne, sur la fin, qui ouvertement brouillé avec Louvois, & brillant de gloire & de la plus haute considération, adressoit ses dépêches au Cardinal de Bouillon, qui les remettoit directement au Roi, & qui n'en étoient pas moins vues après par le Ministre, avec lequel les ordres & les réponses étoient concertés.

La vérité est cependant que, quelque jaloux que fût le Roi de sa grandeur & de

son autorité, qui avoient étouffé toute autre considération en lui, il y avoit à gagner dans ses audiences, quand on pouvoit les obtenir, & qu'on favoit s'y conduire avec tout le respect dû à la royauté.

Je puis parler de ces audiences d'après ma propre expérience. Là, quelque prévenu que fût le Roi, quelque mécontentement qu'il crût avoir lieu de sentir, il écoutoit avec patience, avec bonté, avec envie de s'éclaircir & de s'instruire; il n'interrompoit que pour y parvenir. On y découvroit un esprit d'équité & de désir de connoître la vérité; & cela jusqu'à la fin de sa vie. Là, tout pouvoit se dire, pourvu, encore une fois, que ce fût avec cet air de soumission, de respect, de dépendance, sans lequel on se seroit encore plus perdu qu'auparavant; mais avec lequel aussi, en disant vrai, on interrompoit le Roi à son tour; on lui nioit crûment des faits qu'il rapportoit; on élevoit le ton au-dessus du sien en lui parlant; & tout cela, non-seulement, sans qu'il le trouvât mauvais; mais se louant après de l'audience qu'il avoit donnée, & de celui qui l'avoit eue; se défaisant des préjugés qu'il avoit pris, ou des faussetés qu'on lui avoit im-

posées, & le marquant après par ses traitemens.

Aussi les Ministres avoient-ils grand soin d'inspirer au Roi de l'éloignement d'en donner, à quoi ils réussirent, comme dans tout le reste. C'est ce qui rendoit les charges, qui approchoient de la personne du Roi, si considérables, & ceux qui les possédoient si considérés, & des Ministres même, par la facilité qu'ils avoient de parler au Roi seul, sans s'effaroucher d'une audience qui étoit toujours sûre, & de l'obtenir librement, & sans qu'on s'en apperçût, quand ils en avoient besoin; sur-tout les grandes entrées étoient, par cette même raison, le comble des graces, encore plus que de la distinction. C'est ce qui, dans les grandes récompenses des Maréchaux de Boufflers & de Villars, les fit mettre de niveau à la Pairie, & leur fit accorder la survivance de leurs Gouvernemens à leurs enfans tous jeunes, dans le tems que le Roi n'en donnoit plus à personne.

## GUERRE DE HOLLANDE.

*Inimitié personnelle du Prince d'Orange & de Louis XIV.*

**L**A guerre de Hollande en 1670, effraya toute l'Europe pour toujours, par le succès que le Roi y eut, & qu'il abandonna. Elle fit revivre le parti du Prince d'Orange, perdit le parti républicain, donna aux Provinces-Unies le Chef le plus dangereux par sa capacité, ses vues, sa suite, ses alliances, qui, par le refus superbe qu'il fit de l'ainée des filles naturelles de Louis XIV, le piqua au plus vif, jusqu'à n'avoir pu se l'adoucir dans la suite par la longue continuité de ses respects, de ses desirs, de ses démarches; qui, par le désespoir de ce mépris, devint son plus personnel & son plus redoutable ennemi, & qui fut en tirer de si prodigieux avantages, quoique toujours malheureux à la guerre contre lui.

Son coup d'essai fut la fameuse ligue d'Augsbourg, qu'il fut former de la terreur qu'avoit inspirée la puissance de la France, qui nourrissoit chez elle un plus cruel ennemi. C'étoit Louvois, l'auteur & l'ame de



toutes les guerres, parce qu'il en avoit le département, & parce que jaloux de Colbert, il le vouloit perdre, en épuisant les finances, & le mettant à bout.

Colbert trop foible pour pouvoir détourner la guerre, ne voulut pas succomber. Ainsi à bout d'une administration sage, mais forcée, & de toutes les ressources qu'il avoit pu imaginer, il renversa enfin ses anciennes & vénérables barrières, & leur ruine devint nécessairement celle de l'Etat, & l'a peu-à-peu réduit aux malheurs qui ont tant de fois épuisé les particuliers, après avoir ruiné le Royaume.

C'est ce qu'opérèrent ces corps d'armées & ces troupes sans nombre, qui accablèrent d'abord les ennemis, mais qui leur apprirent enfin à avoir des armées aussi nombreuses que les nôtres; & tandis que l'Allemagne & le Nord étoient inépuisables en hommes, la France se dépeupla.

Ce fut la même jalousie qui écrasa la Marine dans un Royaume flanqué des deux mers, parce qu'elle étoit florissante sous Colbert & son fils; ce fut ce qui empêcha l'exécution d'un sage projet à la Hogue, pour s'assurer d'une retraite dans la Manche : faute énorme qui, bien des années

après, coûta, au même lieu de la Hogue, la perte d'une Flotte nombreuse que la France avoit remise enfin en mer avec tant de dépenses; ce fut cette même jalousie qui anéantit la Marine, & ne lui laissa pas le tems, après avoir été si chèrement relevée, de ranimer le Commerce, la source des richesses, & pour ainsi dire, l'ame d'un Etat, dans une si heureuse position entre les deux mers.

Cette même jalousie de Louvois, contre Colbert, dégoûta le Roi des négociations, dont le Cardinal de Richelieu estimoit l'entretien si nécessaire, aussi bien que la Marine & le Commerce, parce que toutes les trois étoient entre les mains de Colbert & de Croissy son frere, à qui Louvois ne destinoit pas la dépouille du sage & de l'habile Pomponne, quand il se réunit à Colbert pour le faire chasser.

*Guerre de la France, contre l'Empire,  
l'Angleterre, la Hollande, &c....  
Quelle en fut la cause secrète.*

Ce fut dans cette triste situation intérieure, que la Fenêtre de Trianon fit, comme on l'a dit plus haut, la guerre de 1688,

que le Roi fut d'abord détourné par Louvois de ne rien croire des avis de Davaux, Ambassadeur en Hollande, & d'autres qui mandoient de la Haye positivement, & de plusieurs endroits, le projet & les préparatifs de la révolution d'Angleterre. Il fit sortir nos Armées, qui étoient en Flandres, pour les porter sur le Rhin; & par-là, il fut embarquer sûrement la guerre.

Louvois frappa ainsi deux coups à la fois pour ses vues personnelles; il s'assura, par cette expresse négligence, d'une longue & forte guerre avec la Hollande & l'Angleterre, où il étoit bien assuré que la haine invétérée du Roi pour la personne du Prince d'Orange, ne souffriroit jamais sa grandeur & son établissement sur les ruines de la religion catholique & de Jacques II. son ami personnel, tant qu'il pourroit espérer de renverser l'un & de rétablir l'autre; en même tems, il profita de la mort de l'Electeur de Cologne, qui ouvroit la dispute de l'élection en sa place, entre le Prince Clément de Bavière son neveu, & le Cardinal de Furtemberg son Coadjuteur, portés chacun ouvertement par l'Empereur & par la France; & sous ce prétexte, il persuada au Roi d'attaquer l'Empereur & l'Empire

par le siège de Philisbourg; & pour rendre cette guerre plus animée & plus durable, il fit brûler Wormes, Spire & tout le Palatinat, jusqu'aux portes de Mayence, dont les Troupes du Roi s'emparèrent.

Après ce subit début, & certain par-là de la guerre avec l'Empereur, l'Empire, l'Angleterre & la Hollande, l'intérêt particulier de la faire durer, lui fit changer le plan de son théâtre. Il comprit que l'Allemagne dénuée de places, & pleine de Princes, dont les médiocres Etats dépourvus n'auroient pu la soutenir, le menaçoit de ce côté d'une paix trop prompte, malgré la fureur qu'il y avoit allumée par ses cruelles incendies; la Flandre, au contraire, étant hérissée de places, après une déclaration de guerre; il n'étoit pas aisé d'y pénétrer.

Ce fut donc de la Flandre dont il persuada au Roi de faire le vrai théâtre de la guerre, d'y porter les plus grands efforts, & rien en Allemagne qu'une Armée d'observation & de subsistance.

Il se flatta de conquérir des places en personne, de châtier une autre fois les Hollandois, qui vengient de mettre le Prince d'Orange sur le Trône du Roi Jacques,

refugié en France avec sa famille, & engagea ainsi une guerre à ne point finir, tandis qu'elle eût été courte avec l'Empereur & l'Empire, en portant brusquement dans le milieu de l'Allemagne, & demeurant sur la défensive en Flandre, où les Hollandois contens de leurs succès en Angleterre, n'auroient pas songé à faire des progrès parmi tant de places.

Mais ce ne fut pas tout ; Louvois voulut être exact à sa parole. La guerre qu'il venoit d'allumer ne lui suffit pas ; il la dirigea contre toute l'Europe.

*Intrigues de Louvois contre le Duc  
DE SAVOIE.*

**L'**ESPAGNE, inséparable de l'Empereur, & même des Hollandois, à cause de la Flandre Espagnole, s'étoit déclarée. Ce fut un prétexte pour des projets sur la Lombardie ; & ces projets en servirent d'un autre pour faire déclarer le Duc de Savoie.

Ce Prince ne désiroit que la neutralité, & comme le plus foible, de laisser passer par son pays, à petites bandes limitées avec ordre & mesure, ce qu'on auroit voulu, en payant.

Cela étoit bien difficile à refuser ; aussi Catinat sur la frontière , avec les Troupes destinées à ce passage , eut-il ordre d'entrer en négociation ; mais à mesure qu'elles avançaient , Louvois demandoit davantage , & envoyoit d'un courrier à l'autre des ordres si contradictoires , que Monsieur de Savoie , ni Catinat même , n'y comprennoient rien.

M. de Savoie prit le parti d'écrire au Roi , pour lui demander ses volontés à lui-même & s'y conformer. Ce n'étoit pas le compte de Louvois , qui-vouloit forcer ce Prince à la guerre.

Il osa supprimer la lettre au Roi , & faire , à son insu , des demandes si exorbitantes , que les accorder & livrer tous ses Etats à la discrétion de la France , étoient la même chose.

Le Duc de Savoie se récria ; & offensé de ne pouvoir recevoir de réponse du Roi à lui directe , il se plaignit fort haut. Louvois en prit occasion de le traiter avec insolence , de le forcer par mille affronts , à plus que de simples plaintes , & là-dessus fit agir Catinat hostilement , qui ne pouvoit comprendre le procédé du Ministre , puisque , sans guerre avec la Savoie , il obtenoit

obtenoit au-delà de ce qu'il pouvoit proposer.

Pendant cette étrange manière de négocier, l'Empereur, le Prince d'Orange, les Hollandois, qui regardoient avec raison la jonction du Duc de Savoie dans leur parti comme une chose capitale, furent en profiter. Ce Prince se ligua donc avec eux par force de dépit; il devint, par sa situation, l'ennemi de la France le plus coûteux & le plus redoutable; & c'est ce que Louvois vouloit, & ce qu'il fit opérer.

*Caractere de Louvois, ses qualités,  
son ambition.*

**T**EL fut l'aveuglement du Roi. Telle la hardiesse, l'adresse, la formidable autorité d'un Ministre le plus éminent pour les projets & pour les exécutions; mais le plus funeste pour diriger en premier; qui, sans être premier Ministre, abattit tous les autres, fut mener le Roi où, & comme il voulut, & devint en effet le maître. Il eut la joie de survivre à Colbert & à Seignelay ses ennemis, & long-tems ses rivaux. Cette joie fut de courte durée : l'épisode de la disgrâce & de la fin d'un si célèbre Minis-

tre est trop curieuse pour devoir être oubliée, & ne peut être mieux placée qu'ici. Quoique je ne fissé que de poindre, quand elle arriva, & de poindre encore dans le domestique, j'en ai été si bien informé depuis, que je ne craindrai pas de raconter ici ce que j'en ai appris des sources & dans la plus exacte vérité, parce qu'elles n'y étoient en rien intéressées.

La fenêtre de Trianon a montré un échantillon de l'humeur de Louvois; à cette humeur qu'il ne pouvoit contraindre, il joignoit un ardent désir de grandeur & de prospérité pour son maître & pour sa gloire, ce qui étoit le fondement & la plus assurée protection de sa propre fortune & de son énorme autorité.

---

## PROJET CRUEL DE LOUVOIS.

*Colère furieuse du Roi contre ce  
Ministre.*

**L**OUVOIS, non-content des terribles exécutions du Palatinat, voulut encore brûler Trèves; il le proposa au Roi comme plus nécessaire encore que ce qui avoit été exécuté à Wormes & à Spire, dont les enne-



mis avoient fait leurs places d'armes, & qui en feroient une à Trèves dans une position à notre égard bien plus dangereuse. La dispute s'échauffa, sans que le Roi pût ou voulût être persuadé. On peut juger qu'après sa sortie, Madame de Maintenon n'adoucit point les choses.

A quelques jours delà, Louvois qui avoit le défaut de l'opiniâtreté, & la confiance d'emporter toujours ce qu'il vouloit, vint, à son ordinaire, travailler, avec le Roi, chez Madame de Maintenon. A la fin du travail, il lui dit qu'il avoit senti que le scrupule étoit la seule raison qui l'eût retenu de consentir à une chose aussi nécessaire à son service, qu'étoit l'incendie de Trèves; qu'il croyoit lui en rendre un essentiel que de l'en délivrer, en s'en chargeant lui-même; & que pour cela, sans lui en avoir voulu parler, il avoit dépêché un courrier, avec l'ordre de brûler Trèves, à son arrivée.

Le Roi fut à l'instant, & contre son naturel, si transporté de colère qu'il se jeta sur les pincettes de la cheminée, & en alloit charger Louvois sans Madame de Maintenon, qui se jeta aussi-tôt entre deux, en s'écriant ! „ Ah ! Sire, qu'allez-vous

„ faire ? „ & lui ôta les pincettes des mains. Louvois cependant gaignoit la porte; le Roi cria après lui pour le rappeler, & lui dit, les yeux étincelans de fureur. “ Dépêchez „ un courrier, tout de suite, avec un contre-ordre, & qu'il arrive à tems; & chez que votre tête en répond, si on „ brûle une seule maison. „

Louvois, plus mort que vif, s'en alla sur le champ : ce n'étoit pas dans l'impatience de dépêcher le contre-ordre. Il s'étoit bien gardé de laisser partir le premier courrier. Il lui avoit donné ses dépêches, portant l'ordre de l'incendie ; mais il lui avoit ordonné de l'attendre tout botté au retour de son travail ; il n'avoit osé hasarder cet ordre, après la répugnance & le refus du Roi à y consentir ; & il crut, par cette ruse, que le Roi pourroit être fâché ; mais que ce seroit tout. Si la chose se fût ainsi passée, il faisoit partir le courrier, en revenant de chez lui.

Il n'eut donc que la peine de reprendre ses dépêches, & de faire débotter son courrier. Il passa toujours auprès du Roi pour parti, & le second pour être arrivé assez à tems pour empêcher l'exécution ; mais après une aussi étrange aventure, & aussi nou-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 45  
velle au Roi, Madame de Maintenon eut  
beau jeu contre le Ministre, dont elle étoit  
personnellement mécontente.

---

## SIEGE DE MONS.

*Nouvelles causes de disgrâce de Louvois.*

### A N E C D O T E.

UNE autre action acheva sa perte. Il fit, dans l'hiver de 1690 à 1691, le projet de prendre Mons à l'entrée du printems, & même auparavant; comme tout ne se mesure que par comparaisons, les Finances abondantes alors, eu égard à ce qu'elles ont été depuis, mais fort courtes par l'habitude précédente d'y nager, engagèrent Louvois de proposer au Roi de faire le voyage de Mons, sans y mener les Dames.

Chamlay, qui étoit de tous les secrets militaires, même avec le Roi, avertit Louvois de prendre garde à une proposition qui offenseroit Madame de Maintenon, qui déjà ne l'aimoit pas, & avoit assez de crédit pour le perdre. Louvois trouva tant de dépenses, & tant d'embarras au voyage des Dames, qu'il préféra le bien de l'Etat &

la gloire du Roi à son propre danger : Le siège se fit par le Roi, qui prit la place, & les Dames restèrent à Versailles où le Roi les revint trouver aussi-tôt qu'il eut pris Mons.

Mais, comme c'est la dernière goutte d'eau qui fait répandre le verre, un rien, arrivé à ce siège, consumma la perte de Louvois. Le Roi, qui se piquoit de savoir mieux que personne les moindres choses militaires, se promenant autour de son Camp, trouva une garde ordinaire de Cavalerie mal placée, & lui-même la remplaça autrement; se promenant encore le même jour l'après dîner, le hasard fit qu'il repassa devant cette même garde qu'il trouva placée ailleurs. Il en fut surpris & choqué; il demanda au Capitaine, qui l'avoit mis où il le voyoit; celui-ci répondit que c'étoit M. de Louvois qui avoit passé par-là : mais, reprit le Roi, ne lui avez-vous pas dit que c'étoit moi qui vous avois placé? Oui, Sire, répondit le Capitaine. Le Roi piqué se tourna vers sa suite, & dit : „ N'est-ce pas là le „ métier de Louvois? Il se croit un grand „ homme de guerre & savoir tout! „ & en même tems, il remplaça le Capitaine avec sa garde où il l'avoit mis le matin.

C'étoit en effet sottise ou insolence de la part de Louvois, & le Roi avoit dit vrai sur son compte; mais il en fut si blessé qu'il ne put le lui pardonner; & qu'après sa mort, ayant rappelé Pomponne dans son Conseil d'Etat, il lui conta cette aventure, piqué encore de la présomption de Louvois. Je tiens cette Anecdote de l'Abbé de Pomponne.

---

## *DISGRACE DE LOUVOIS.*

### A N E C D O T E S.

**D**E retour de Mons, l'éloignement du Roi pour Louvois ne fit qu'augmenter, & à tel point que ce Ministre si présomptueux, & qui, au milieu de la plus grande guerre, se croyoit si indispensablement nécessaire, commença à tout appréhender.

La Maréchale de Rochefort, qui étoit demeurée son amie intime, étant allée avec Madame de Blanyac sa fille, dîner avec lui à Meudon, il les mena à la promenade. Ils n'étoient qu'eux trois dans une petite calèche légère qu'il menoit; elles l'entendoient se parler à lui-même, rêvant profondément, & se dire à diverses reprises :

„ Le feroit-il?... Le lui feroit-on faire?...  
„ Mais cependant..... Non , il n'ose-  
„ roit.... „ Pendant ce monologue, il al-  
loit toujours , & la mère & la fille se tai-  
soient & se pouffoient , quand tout-à-coup  
la Maréchale vit les chevaux sur les der-  
niers rebords d'une pièce d'eau , & n'eut  
que le tems de se jeter en avant sur les  
mains de Louvois pour arrêter les rênes ,  
croyant qu'il les menoit noyer. A ce cri  
& à ce mouvement , Louvois se réveilla  
comme d'un profond sommeil , recula quel-  
ques pas , & tourna , en disant qu'en effet  
il révoit , & ne pensoit pas à la voiture.

Dans cette perplexité , il se mit à pren-  
dre des eaux le matin à Trianon. Le 16  
Juillet 1691 j'étois à Trianon pour une af-  
faire assez étrange , dont le Roi avoit voulu  
donner tout l'avantage à mon père , qui  
étoit à Blaie avec ma nièce , contre Sour-  
dis qui commandoit en chef en Guienne ,  
& que Louvois avoit inutilement soutenu.  
Nonobstant ce , je fus conseillé de l'aller  
remercier , & j'en reçus autant de compli-  
mens & de politesses que s'il avoit bien  
fervi mon père : ainsi va la Cour. Je ne lui  
avois jamais parlé ; sortant un jour du dî-  
ner du Roi , je le rencontrai. M. de Mar-  
fan

fan lui parloit ; il alloit travailler chez Mde. de Maintenon , qui devoit après , se promener à pied dans les jardins de Versailles , où les gens de la Cour avoient la liberté de le suivre.

---

## MORT SUBITE DE LOUVOIS.

*Etranges dispositions du Roi à son égard.*

### A N E C D O T E S.

**S**UR les quatre heures après midi du même jour , j'allai chez Madame de Châteauneuf , où j'appris qu'il s'étoit trouvé un peu mal chez Madame de Maintenon ; que le Roi l'avoit forcé de s'en aller ; qu'il étoit retourné à pied chez lui , où le mal avoit subitement augmenté ; qu'on s'étoit hâté de lui donner un lavement , qu'il avoit rendu aussi-tôt , & qu'il étoit mort en le rendant , & en demandant son fils Barbesieux , qu'il n'eut pas le tems de voir , quoiqu'il accourût de sa chambre.

On peut juger de la surprise de toute la Cour. Quoique je n'eussé guère que quinze ans , je voulus voir la contenance du Roi à un événement de cette nature. J'allai l'at-

tendre, & je le suivis pendant toute sa promenade. Il me parut avec toute sa majesté accoutumée; mais je ne fais quoi de leste & de délibéré, qui me surprit assez, pour en parler après, d'autant plus que j'ignorois alors, & long-tems depuis, les choses que je viens d'écrire. Je remarquai encore qu'au lieu d'aller voir ses fontaines, & de diversifier sa promenade, comme il faisoit toujours dans ses jardins, il ne fit jamais qu'aller & venir le long de la balustrade de l'orangerie, d'où il voyoit, en revenant, le logement de la Surintendance, où Louvois venoit de mourir; qui terminoit l'ancienne aile du château sur le flanc de l'Orangerie, vers lequel il regarda toutes les fois qu'il revenoit vers le Château. Jamais le nom de Louvois ne fut prononcé, ni pas un mot de cette mort si surprenante & si soudaine, qu'à l'arrivée d'un Officier que le Roi d'Angleterre envoya de Saint Germain, qui vint trouver le Roi sur cette terrasse, & qui lui fit de sa part un compliment sur la perte qu'il venoit de faire: " Monsieur, lui répondit le Roi., d'un air & d'un ton plus que dégagé, „ faites mes complimens „ & remerciemens au Roi & à la Reine „ d'Angleterre. & dites-leur de ma part,



„ que mes affaires & les siennés n'en iront „ pas moins bien. . . L'Officier fit une révérence , & se retira , l'étonnement peint sur le visage & dans tout son maintien. J'observai curieusement tout cela , & que les principaux personnages qui étoient à la promenade , s'interrogeoient des yeux , sans proférer une seule parole.

Barbesieux avoit eu la survivance de Secrétaire d'Etat , dès 1685 , qu'il n'avoit pas 18 ans , lorsque Louvois la fit ôter à Courtenvaux son aîné , qu'il en jugea incapable. Ainsi Barbesieux , à la mort de Louvois , avoit exercé sous lui en apprentif-commis , près de six ans , & en avoit vingt-quatre à sa mort ; & cette mort arriva justement pour sauver un grand éclat.

Louvois étoit , quand il mourut , tellement perdu , qu'il devoit être arrêté le lendemain & conduit à la Bastille. Quelles en eussent été les suites ? C'est ce que sa mort a scellé dans les ténèbres ; mais le fait de cette résolution , prise & arrêtée par le Roi , est certain. Je l'ai su depuis par des gens bien informés ; mais ce qui demeure sans réplique , c'est que le Roi même l'a dit à Chamillart qui me l'a conté. Or , voilà ce qui explique , je pense , cet air satisfait du

Roi, le jour de la mort de ce Ministre , qui se trouvoit soulagé de l'exécution résolue pour le lendemain , & de toutes ses importantes suites.

---

*Refus généreux de CHAMLAÏ du Ministere de la Guerre. Son Portrait. Son éloge.*

**L**E Roi , en rentrant de la promenade chez lui , envoya chercher Chamlaï , & voulut lui donner la charge de Secrétaire d'Etat de Louvois , à laquelle est attachée le département de la guerre. Chamlaï remercia & refusa avec persévérance. Il dit au Roi , qu'il avoit trop d'obligations à Louvois , à son amitié , à sa confiance , pour se revêtir de ses dépouilles au préjudice de son fils , qui en avoit la survivance. Il parla de toute sa force en faveur de Barbesieux , s'offrit à travailler sous lui , à tout ce qu'on voudroit , & à lui communiquer tout ce que l'expérience lui auroit appris , & conclut par déclarer que , si Barbesieux avoit le malheur de n'être pas conservé dans sa charge , il aimoit mieux la voir en quelques mains que ce fût qu'entre les sien-

nes , & qu'il n'accepteroit jamais la place de Louvois & de son fils.

Chamlai étoit un homme fort gros , blond & court , l'air grossier ; il n'étoit pas de grande naissance. Il avoit de l'esprit , de la politesse , un grand & respectueux savoir-vivre avec tout le monde ; bon , doux , affable , obligeant , désintéressé , avec un grand sens , & un talent unique à connoître les pays ; & il n'oublia jamais la position des moindres lieux , ni le cours & la nature du plus petit ruisseau.

Il avoit long-tems servi de Maréchal des Logis des Armées , où il fut toujours fort estimé des Généraux , & fort aimé de tout le monde. Un grand éloge pour lui est que M. de Turenne ne put & ne voulut jamais s'en passer jusqu'à sa mort ; & que malgré tout l'attachement qu'il conserva pour sa mémoire , M. de Louvois le mit dans toute sa confiance. M. de Turenne , qui l'avoit fort vanté au Roi , l'en avoit fait connoître. Il étoit déjà entré dans les secrets militaires : M. de Louvois ne lui cacha rien , & y trouva un grand soulagement pour les dispositions & les marches des troupes qu'il destinoit secrètement aux projets qu'il vouloit exécuter.

Cette capacité , jointe à sa probité & à la facilité de son travail , de ses expédiens , de ses ressources , le mirent de tout avec le Roi , qui l'employa même en des négociations secrètes , & en des voyages inconnus. Il lui fit du bien , & lui donna la grande Croix de Saint Louis. Sa modestie ne se démentit jamais , jusques-là qu'il fut surpris & honteux de l'applaudissement que reçut la belle action qu'il venoit de faire , que le Roi ne cacha pas , & que Barbésieux , à qui elle valut sa charge , prit plaisir de publier.

On sera moins surpris par la suite , lorsque le Roi & Madame de Maintenon seront plus développés , de leur voir confier , à un homme de vingt-quatre ans , une charge si importante , au milieu d'une guerre générale avec toute l'Europe , & au fils de ce Ministre qu'ils alloient envoyer à la Bastille , lorsque sa mort les prévint.

Je joins ici le Roi & Madame de Maintenon ensemble , parce que ce fut elle qui perdit le père , & elle qui fit donner la charge au fils. Le Roi , à son ordinaire , passa chez elle après la conversation de Chamlay ; & ce fut ce soir-là même que la résolution fut prise en faveur de Barbésieux.

*Circonstances affreuses de la mort  
de Louvois.*

## ANECDOTE DE SON MÉDECIN.

LA soudaineté du mal & de la mort de Louvois fit tenir bien des discours, plus encore quand on fut, par l'ouverture de son corps, qu'il avoit été empoisonné.

Il étoit grand buveur d'eau, & en avoit toujours un pot sur la cheminée de son cabinet, dont il buvoit. On fut qu'il en avoit bu aussi en sortant pour aller travailler avec le Roi, & qu'entre la sortie du dîner avec bien du monde, & son entrée dans son cabinet pour prendre les papiers qu'il vouloit porter à son travail avec le Roi, un frotteur du Logis étoit entré dans ce cabinet, & y étoit resté quelques momens seul. Il fut arrêté & mis en prison; mais à peine y eut-il demeuré quatre jours; & la procédure commencée, qu'il fut élargi.

Ce fut avec le même soin que l'histoire du Médecin, qui éclata peu de tems après, fut aussi étouffée; mais dont le premier cri ne put s'effacer; le hasard me l'a sûrement apprise. Elle est trop singulière pour s'en

tenir à ce mot, & pour ne pas finir par elle tout le curieux & l'intéressant qui vient d'être raconté sur un Ministre aussi principal que l'a été M. de Louvois.

Mon père avoit, depuis plusieurs années, un Ecuyer qui étoit un Gentilhomme de Périgord, de bon lieu, de bonne mine, très-bien apparenté & fort homme d'honneur, qui s'appelloit Clerand. Il crut faire quelque fortune chez M. de Louvois; il en parla à mon père qui lui vouloit du bien, & qui trouva bon qu'il le quittât pour être Ecuyer de Madame de Louvois, deux ou trois ans avant la mort de ce Ministre. Clerand conserva toujours son premier attachement, & nous conservâmes notre amitié pour lui. Il venoit nous voir le plus souvent qu'il pouvoit. Il m'a conté, étant toujours à Madame de Louvois, depuis la mort de son mari, que Seron, Médecin Domestique de ce Ministre, & qui l'étoit demeuré de M. de Barbesieux, logé au Château de Versailles, dans la Surintendance que Barbesieux avoit conservée, quoiqu'il n'eût pas succédé aux Bâtimens, s'étoit barricadé dans sa chambre, quatre ou cinq mois après la mort de Louvois; qu'aux cris qu'il fit, on étoit accouru à sa porte; que les cris durè-

rent presque toute la journée , sans qu'il voulût oïr parler d'aucun secours temporel , ni spirituel , ni qu'on pût venir à bout d'entrer dans sa chambre ; que , sur la fin , on l'entendit s'écrier qu'il n'avoit que ce qu'il méritoit , parce qu'il avoit fait mal à son maître ; qu'il étoit un misérable , indigne de tout secours ; & qu'il mourut de la sorte en désespéré , au bout de huit à dix heures , sans avoir jamais parlé de personne , ni prononcé un seul nom.

A cet événement , les discours se réveillèrent à l'oreille ; il n'étoit pas sûr d'en parler. Qui a fait faire le coup ? C'est ce qui est demeuré dans les plus épaisses ténèbres , sans qu'on ait articulé rien de positif , qui pût établir une opinion décidée.

Les amis de Louvois ont cru l'honorer , en soupçonnant des Puissances Etrangères ; mais elles auroient attendu bien tard à s'en défaire. Si quelqu'un avoit conçu ce détestable dessein , ce qui est certain , c'est que le Roi en étoit entièrement incapable , & qu'il n'est entré dans l'esprit de qui que ce soit de l'en soupçonner. Revenons maintenant à ce Prince.

---

SUITE DE L'HISTOIRE PARTICULIÈRE  
DE LOUIS XIV.

*Sa Magnificence au Camp de Compiègne.*

**L**A paix de Ryswick, si chèrement achetée, si nécessairement désirée, après de si grands & de si longs efforts, sembloit enfin devoir laisser respirer la France. Le Roi avoit soixante ans, & avoit acquis toute sorte de gloire. Ses Ministres étoient morts, & ils n'avoient point laissé d'élèves. Les grands Capitaines, non-seulement l'étoient aussi, mais ceux qu'ils avoient formés, avoient passé de même, ou n'étoient plus en âge, ni en état d'être comptés pour une nouvelle guerre; & Louvois, qui avoit gémi avec dépit sous le poids de ces anciens Chefs, avoit mis bon ordre pour qu'il ne s'en formât plus à l'avenir, dont le mérite pût lui porter ombrage. Il n'en laissa s'élever que de tels qu'ils eussent toujours besoin de lui pour se soutenir.

Il ne put en recueillir le fruit; mais l'Etat en porta toute la peine, & l'impression en a persévéré.

A peine étoit-on en paix, sans avoir le



tems de la goûter, que le Roi voulut étonner l'Europe par la montre de sa puissance qu'elle croyoit abattue, & l'étonna en effet. Telle fut la cause de ce fameux Camp de Compiègne, où sous prétexte de faire voir aux Princes, ses petits fils, l'image de la guerre, il étala une magnificence, & dans sa Cour & dans toutes ses nombreuses troupes, inconnue aux plus superbes Tournois, & aux entrevues des Rois les plus fameuses.

Ce fut un nouvel épuisement, au sortir d'une si longue & si rude guerre. Tous les corps s'en ressentirent long-tems; il se trouva vingt ans après, des régimens qui en étoient encore obérés.

On ne touche ici qu'en passant, ce camp trop célèbre : on ne tarda pas à regretter une prodigalité si immense & si déplacée, & encore plus parce que la guerre de 1688, qui venoit de finir, au lieu d'avoir laissé le Royaume se repeupler & se refaire par un long soulagement, remplir les coffres du Roi avec lenteur, & les magasins de toute espèce, réparer la Marine & le Commerce, se préparer peu-à-peu des Alliés si unis & si formidables étant ensemble, & donner lieu avec prudence, en profitant de divers événemens entr'eux, à la dissolution radi-

cale d'une ligue qui avoit été si fatale, & qui pouvoit devenir funeste. L'état de la mauvaise santé de deux Princes y convioit puissamment : l'un, par la profondeur de sa sagesse, de sa politique, de sa conduite, s'étoit acquis assez d'autorité & de confiance en Europe pour y donner le branle à tout ; l'autre, Souverain de la plus vaste Monarchie, qui n'avoit ni oncle, ni tantes, ni frères, ni sœurs, ni postérité. En effet, moins de quatre ans après la paix de Ryf-wick, le Roi d'Espagne mourut, & le Roi Guillaume languissoit, & ne lui survécut guère.

Ce fut alors que l'ambition du Roi mit à deux doigts de sa perte, ce grand & beau Royaume, par les suites de ce grand événement qui arma toute l'Europe ; c'est ce qu'il faut reprendre de plus loin.

On a dit que le Roi étoit en garde contre l'esprit, les talens, l'élévation des sentimens, c'est ce qui avoit ajouté, à l'autorité de Louvois, un moyen si sûr d'écarter des élévations militaires, tout mérite qui lui pût être suspect, & d'empêcher, avec l'adresse qu'on expliquera plus bas, qu'il ne se formât des sujets pour remplacer les Généraux.

*Principaux Favoris & Ministres : leur  
impression sur le Roi.*

**O**N ne trouvera qu'un bien petit nombre de Courtisans , en qui l'esprit transcendant n'ait pas été un obstacle à la faveur , si on en excepte ceux qui , personnages ou simples particuliers courtisans , l'avoient dompté par l'habitude dans les premiers tems , qui suivirent la mort du Cardinal Mazarin , & qu'il n'avoit pas choisis , ni approchés de lui-même.

M. de Vivonne , avec infiniment d'esprit , l'amusoit sans pouvoir se faire craindre. Le Roi en faisoit volontiers encore cent contes plaisants ; d'ailleurs il étoit frère de Madame de Montespan , & c'étoit un grand titre , quelque opposé que le frère parût à la conduite de sa sœur : de plus , le Roi l'avoit trouvé premier Gentilhomme de sa Chambre.

Il trouva de même M. de Créqui dans la même charge , qui la soutint , & dont la vie toute occupée de plaisirs & du plus gros jeu rassuroit le Roi dans l'habitude de familiarité qu'il avoit prise avec lui dès sa jeunesse.

Le Duc de Lude, aussi premier Gentilhomme de la Chambre de ce premier tems, tenoit par les modes, le bel air, la galanterie, la chasse; & au fond, pas un des trois n'avoit rien qui pût les faire craindre par le genre de leur esprit, quoiqu'ils en eussent beaucoup, qui ne passa jamais celui de bon Courtisan.

La catastrophe de M. de Lauzun, dont l'esprit étoit d'une autre trempe, vengea le Roi de l'exception; & la brillante singularité de son retour ne le lui reconcilia jamais qu'en apparence.

Il sera parlé dans la suite du caractère des Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers.

Pour tous les autres, ils lui pesèrent tellement, à la fin chacun, qu'il le fit sentir à la plupart, & qu'il parut trouver, dans leur mort, une délivrance.

Il ne put s'empêcher de s'expliquer sur le compte de M. de la Feuillade, & sur celui de M. de Harlay, Archevêque de Paris; & tout mesuré & retenu qu'il étoit, il lui échappa de parler à Marly; & tout haut, où, entr'autres Dames, étoient les Duchesses de Chevreuse & de Beauvilliers, de la mort de Seignelay leur frère, & de celle de Louvois, comme d'un des plus

grands soulagemens qu'il eût reçu de sa vie. Depuis ceux-là il n'en eut que deux d'un esprit supérieur; le Chancelier de Pontchartrain qui, long-tems avant sa retraite, n'en étoit supporté qu'avec peine, & dont au fond, quoiqu'il voulût le déguiser, il étoit aisé de voir qu'il fut ravi d'en être défait; & Barbefieux, dont la mort si prompte, à la fleur de l'âge & de la fortune, fit pitié à tout le monde.

Le Roi avoit pris de l'ombrage de la supériorité d'esprit & de mérite de ses anciens Ministres, de ses anciens Généraux, de ce peu d'espèce de Favoris qui en avoient beaucoup. C'en fut assez pour sentir quelque soulagement de ne les avoir plus, & pour se bien garder d'en choisir à leur place, qui pussent lui donner la même jalousie.

C'est ce qui le rendit si facile sur les survivances des Secrétaires d'Etat, tandis qu'il s'étoit fait une loi de n'en accorder pour aucune charge, & qu'on a vu des novices & des enfans même, exercer quelquefois en chef ces importantes fonctions, tandis que celles des moindres emplois, & de ceux-là même qui ne donnoient que le titre, ne pouvoient être demandées.

Et c'est ce qui fit que, lorsque les em-

plois de Secrétaire d'Etat & ceux des Ministres étoient à remplir, il ne consultoit que son goût, & affectoit de choisir des gens fort médiocres; il s'en applaudissoit même, jusques-là qu'il lui échappa souvent de dire qu'il les prenoit pour la forme, & qu'il se piquoit en effet de les instruire.

Les nouveaux venus s'insinuoient d'autant plus auprès de lui, qu'ils lui avouoient leur ignorance le plus souvent, & qu'ils affectoient d'apprendre de lui jusques les plus petites choses.

Ce fut par-là que Chamillart entra si avant dans son cœur, qu'il fallut tous les malheurs de l'Etat, & les plus redoutables cabales, pour forcer le Roi à s'en priver toutefois, sans cesser de l'aimer toujours, & de lui en donner des marques en toutes occasions, le reste de sa vie.

Il fut, sur le choix de ses Généraux, comme sur celui de ses Ministres; il s'applaudissoit de les conduire de son cabinet, & de là de commander lui-même ses armées.

## GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

### *Intrigues secretttes.*

**T**ELS étoient les Ministres & tous les Généraux , à l'ouverture de la succession d'Espagne. L'âge du Roi, son expérience, cette supériorité de poids, & de poids immense sur des Conseillers & des exécuteurs de cette sorte, l'habitude & le poison du plus mortel encens, confondirent, dès l'entrée, tous les miracles de la fortune.

La Monarchie entière d'Espagne tomba, sans coup férir, entre les mains de son petit-fils; & Puyféguir, devenu si tard Méréchal de France, eut la gloire du projet & de l'exécution de la prise de toutes les places Espagnoles des Pays-Bas, toutes au même instant, toutes sans brûler une amorce, toutes en saisissant & désarmant les troupes Hollandoises, qui en formoient presque toutes les garnisons.

Le Roi, dans l'ivresse d'une prospérité si surprenante, se souvint mal-à-propos du reproche que lui avoit attiré l'injustice de ses guerres, & que de la frayeur qu'il avoit

causée à l'Europe, s'étoient formées ces grandes unions, sous lesquelles il avoit pensé succomber; il voulut éviter ces inconvéniens; & au lieu de profiter de l'étourdissement où ce grand événement avoit jetté toutes les puissances, de priver les Hollandois de tant de troupes de ces garnisons nombreuses, de les retenir prisonnières, de forcer, les armes à la main, toutes les puissances des Armées, & non encore unies, à reconnoître par des traités formels; le Duc d'Anjou pour l'héritier légitime de tous les Etats que possédoit le feu Roi d'Espagne, & dont, dès-lors, le nouveau Roi se trouvoit entièrement nanti; il se piqua de générosité, au point de laisser aller ces Troupes Hollandoises, & se reput de l'espérance que les Traités, sans les armes, feroient le même effet. Il se reposa sur la bonne foi, dont il croyoit ses ennemis susceptibles; mais ceux-ci ne cherchèrent qu'à l'amuser aussi longtemps qu'il leur convenoit de le faire, pour se donner le tems d'armer, & de s'unir étroitement; après quoi, il ne fut plus question que de guerre; & le Roi, bien surpris, se vit réduit à la soutenir par-tout, après s'être si grossièrement mépris.

Il l'entama par une autre prévention, où



un enfant ne seroit pas tombé. Il la dut à Chamillart, à Villeroi, & à la puissante intrigue de deux filles de Madame de Lillebonne. Ce fût l'entière confiance en Vaudemont, leur oncle, l'ennemi personnel du Roi, autant que sa distance le pouvoit permettre; de l'arrogance duquel, en Espagne & en Italie, le Roi n'avoit pas dédaigné autrefois de se montrer très-offensé, jusqu'à l'en faire sortir.

## COMMENCEMENS MALHEUREUX DES GÉNÉRAUX FRANÇAIS.

*Coup-d'œil rapide sur leurs opérations.*

CATINAT, trahi par Vaudemont & par Monsieur de Savoie, y vit flétrir ses lauriers; & le Maréchal de Villars, envoyé en Héros pour y réparer ses fautes, tomba dans leurs filets.

Le Duc de Vendôme, arrivé comme le réparateur, n'épargna pas M. de Savoie.

La foiblesse du Roi, pour plaire à Chamillart, à l'égard de la Feuillade, son gendre, dont il avoit été si éloigné, & dont il avoit voulu empêcher le mariage, le fit,

tout d'un coup, Général d'Armée, & lui confia le siège de Turin; c'est-à-dire, la plus importante affaire de l'Etat.

Tallard, si habile pour la Cour, & si peu pour tout ce qui passoit la petite intrigue, fut défait à Hochstet, sans presque aucune perte que ceux qui voulurent bien se rendre. Du fond de l'Empire, une armée entière, & les trois quarts d'une autre, furent rechassées au-delà du Rhin, où tout de suite elles vinrent prendre Landau.

Ce malheur avoit été précédé de la délivrance du Maréchal de Villeroy, que le Roi se piqua de remettre en honneur. Il se fit battre à Ramillies, où sans perte, à peine de deux mille hommes, il fut rechassé du fond des Pays-Bas jusques dans le milieu des nôtres, sans que rien pût l'arrêter.

Il restoit l'espérance de l'Italie, où Monsieur le Duc d'Orléans fut enfin relever Vendôme, que l'on destinoit à sauver les débris de Flandre; mais le Neveu du Roi fut muni d'un Tuteur, sans lequel il ne pouvoit rien faire; & Marfin, ce Tuteur, étoit une linotte, qui lui-même auroit eu grand besoin d'en avoir un. Il n'eut jamais devant les yeux que la crainte de la Feuille & de son beau-père.

L'imperturbable faveur de Villeroi, celle de Tallard, sa constante confiance en Vaudemont, les folles & ignorantes opiniâtrés de la Feuillade, le tremblant respect de Marfin pour lui, jusques au bout, nous coûtèrent l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, en trois batailles, qui, toutes trois ensemble, ne firent pas périr quatre mille hommes.

En 1706, la levée du siège de Barcelone, par le Roi d'Espagne, ayant sous lui le Maréchal de Tessé, avoit réduit ce Prince, en 1710, à traverser du Roussillon en Navarre par la France, & à voir l'Archiduc, proclamé en personne, dans Madrid. Le Duc de Berwick y rétablit les affaires; M<sup>le</sup> le Duc d'Orléans ensuite; elles s'y perdirent de nouveau, par la perte de la bataille de Sarragossé, qui ébranla une autre fois le Trône de Philippe V, tandis qu'on nous enlevoit les places en Flandre, & que la frontière s'y réduisoit à rien.



*Malheurs des guerres & des affaires.*

QU'IL y avoit loin des portes d'Amsterdam, où l'on s'étoit trouvé, & des conquêtes des Pays-Bas Espagnols, à cette situation terrible ! Comme un malade qui change de Médecins, le Roi avoit changé ses Ministres; donné les Finances à Desmarets; & la Guerre à Voisin; comme les malades aussi, il ne s'en trouvoit pas mieux. La situation des affaires étoit alors si extrême, que le Roi ne pouvoit plus soutenir la guerre, ni parvenir à être reçu à faire la paix; il consentoit à abandonner l'Espagne, à céder, sur les frontières, tout ce qu'on voudroit exiger. Ses ennemis se jouoient de sa ruine, & ne négocioient que pour s'amuser. On a vu le Roi aux larmes dans son Conseil, & Torcy très-légèrement parti pour aller voir par lui-même, à la Haye, de quoi on pouvoit se flatter. On a vu aussi les tristes & honteux succès de cette tentative, & l'ignominie des conférences de Gertruydenberg qui suivirent, où, sans parler des plus étranges restitutions, on n'exigeoit pas moins du Roi que de donner passage aux armées ennemies au travers de

la France , pour aller chasser son petit-fils d'Espagne , avec encore quatre places de sûreté en France , entre leurs mains , dont Cambrai , Metz , la Rochelle. & , je crois , Bayonne , si le Roi n'aimoit pas mieux le détrôner lui-même à force ouverte , & encore dans un tems limité.

Ainsi fut précipité dans le plus évident péril d'une perte entière , & dans le dernier désespoir , le Maître de la paix & de la guerre , ce Conquérant , ce Grand par excellence , cet Homme unique , pour qui on épuisoit le marbre , le bronze , pour qui tout étoit à bout d'encens.

Conduit ainsi jusqu'au dernier bord du précipice , avec l'horrible loisir d'en reconnoître toute la profondeur , la toute-puissante main , qui n'a posé que quelques grains de sables pour bornes aux plus furieux orages de la mer , arrêta tout d'un coup la dernière ruine de ce Roi , naguère si redoutable , après lui avoir fait goûter à longs traits sa faiblesse , sa misère , son néant.

---

*Petite cause qui arrête les grands succès  
des Puissances ennemies de la France.*

UNE querelle de femmes chez la Reine d'Angleterre pour des riens. Delà une intrigue, puis un désir vague & informe en faveur de son sang, détachèrent l'Angleterre de la grande Alliance.

---

*Suites heureuses & inopinées de la délivrance de Denain, en 1712.*

L'EXCÈS de mépris du Prince Eugène pour nos Généraux, donna à ce qui peut s'appeller pour la France la délivrance de Denain; & ce combat si peu meurtrier eut de telles suites, qu'on eut enfin la paix, & une paix bien différente de celle qu'on auroit ardemment embrassée, si les ennemis avoient daigné y entendre avant cet événement. Mais toutefois cette paix coûta bien cher à la France, & à l'Espagne la moitié de sa Monarchie. On reconnut alors, mais trop tard, la folle vanité de n'avoir pas voulu se faire justice à soi-même dans le commencement

commencement de la décadence de nos affaires, d'avoir toujours compté les rétablir, & de n'avoir jamais voulu consentir à céder un seul moulin de toute la Monarchie d'Espagne ; autre folie dont on ne tarda guère à se repentir, & de gémir sous un poids qui s'est fait sentir long-tems par ses suites.

---

*Nouvelles observations sur les avantages personnels du Roi & de tout ce qui l'environnoit.*

Ce peu d'historique, eu égard à un règne si long & si rempli, est si lié au personnel du Roi, qu'on ne pouvoit l'omettre pour représenter ce Monarque tel qu'il a véritablement été.

On l'a vu grand , riche , conquérant, arbitre de l'Europe, redouté, admiré tant qu'ont duré les Ministres & les Capitaines qui ont véritablement mérité ce nom. A leur fin, la machine a roulé quelque tems d'impulsion sur leur compte. Mais bientôt après, le tuf s'est montré, les erreurs se sont multipliées, la décadence est arrivée à grands pas, sans toutefois ouvrir les yeux

à ce Maître si jaloux de tout faire & de tout diriger par lui-même.

Prince heureux , s'il en fût jamais , en figure unique , en forme corporelle , en santé égale & ferme , & presque jamais interrompue , en siècle si fécond & si libéral pour lui en tout genre , qu'il a pu en cela seul , être comparé à celui d'Auguste ; en sujets adorateurs ; prodiguant leurs biens , leur sang , leurs talens , la plupart jusqu'à leur réputation , quelques-uns même leur honneur , pour le servir ; souvent seulement pour lui plaire. Heureux sur tout en famille.

En mère contente des respects & d'un certain crédit.

En frère , dont la vie anéantie par ses goûts , & d'ailleurs futile par elle-même se noyoit dans la bagatelle , se contentoit d'argent , se retenoit par sa propre crainte & par celle de ses favoris , & n'étoit guère moins courtisan que ceux qui vouloient faire leur fortune.

Une épouse vertueuse , amoureuse de lui , infatigablement patiente , d'ailleurs absolument incapable.

Un fils unique , toute sa vie à la lisière , qui , à cinquante ans , ne savoit encore que gémir sous le poids de la contrainte & du



discrédit, qui, environné & éclairé de toutes parts, n'osoit que ce qui lui étoit permis, & qui se trouvant ainsi absorbé, ne pouvoit causer la plus légère inquiétude.

En petits fils, dont l'âge & l'exemple du père, les brassières dans lesquelles ils étoient scellés, rassuroient contre les grands talens de l'ainé; sur la grandeur du second qui, de son trône, reçut toujours la loi de son aïeul dans une soumission parfaite; & sur les fougues de l'enfance du troisième, qui ne tinrent rien de ce qu'elles faisoient craindre.

Un neveu, qui, avec le goût extrême du plaisir & de grands talens, trembloit devant lui.

Descendant plus bas, des Princes du Sang, à commencer par le grand Condé, autrefois la terreur de ce règne, devenu tremblant devant ses Ministres depuis son retour, à la paix des Pyrénées.

Monsieur le Prince son fils, le plus vif & le plus souple de tous les Courtisans.

Monsieur le Duc, avec un courage plus élevé, mais farouche, par cela même le plus hors d'état de pouvoir se faire craindre, & avec ce caractère, aussi timide que pas un des siens à l'égard du Roi & du Gouvernement.

De deux Princes de Conti si aimables, l'aîné mort sitôt, l'autre avec tout son esprit, sa valeur, ses graces, son savoir, le cri public en sa faveur jusqu'au milieu de la Cour, mourant de peur d'être accablé sous la haine du Roi, dont les dégoûts lui coûtèrent enfin la vie.

Les plus grands Seigneurs, lassés & ruinés par les longs troubles, assujettis par nécessité; leurs successeurs séparés, désunis, livrés à l'ignorance, au frivole, aux plaisirs, aux folles dépenses, & pour ceux qui pensoient le moins mal à la fortune, & dès-lors à la servitude & à l'unique ambition de la Cour.

Des Parlemens subjugués à coups redoublés.

Nul Corps ensemble, & par laps de tems, presque personne qui osât, même à part soi, avoir aucun dessein, beaucoup moins s'en ouvrir à qui que ce soit.

Enfin jusqu'à la division des familles les plus proches parmi les plus considérables; l'entière méconnoissance des parens & des parentes, si ce n'est à porter les deuils les plus éloignés.

Peu-à-peu tous les devoirs absorbés par un seul : & la nécessité fut de craindre & de tâcher de plaire.

Delà cette intérieure tranquillité, jamais troublée que par la folie momentanée du Chevalier de Rohan\*, frère du Père du Prince de Soubise, qui la paya incontinent de sa tête; & par les mouvemens des fanatiques des Cevenes, qui inquiétèrent plus qu'ils ne valurent, durèrent peu & furent sans aucune suite, quoiqu'arrivés en pleine & fâcheuse guerre contre toute l'Europe.

Delà cette autorité sans bornes, qui put tout ce qu'elle voulut, qui ne trouva jamais la plus légère résistance, si on en excepte des apparences plutôt que des réalités, sur des matières de Rome, & en dernier lieu sur la Constitution. C'est-là ce qui s'appelle vivre & régner; mais il faut convenir en même tems, qu'en glissant sur la conduite du cabinet & des armées, jamais Prince ne posséda à un si haut point l'art de régner.

L'ancienne Cour de la Reine sa mère, qui excelloit à la savoir tenir, lui avoit imprimé une politesse distinguée, une gravité jusques dans l'air de galanterie, une dignité, une majesté par-tout, qu'il fut maintenir toute sa vie, & lors même que, vers sa fin, il abandonna la Cour à ses propres débris. Mais cette dignité, il ne la vouloit que pour lui & par rapport à lui; & celle-là

même relative , il la fappa presque toute pour mieux achever de ruiner toute autre, & de la mettre peu-à-peu , comme il fit , à l'unisson , en retranchant toutes les cérémonies & les distinctions dont il ne retint que l'ombre , & certaines trop marquées pour les détruire , en semant même dans celles-là des zizanies qui les rendoient en partie à charge , & en partie ridicules.

Cette conduite lui servoit encore à séparer , à diviser , à affermir la dépendance , en la multipliant par des occasions sans nombre & très-intéressantes , qui , sans cette adresse , seroient demeurées dans les règles , & cela sans produire des disputes & des recours à lui.

Sa maxime encore n'étoit que de les prévenir , hors des choses bien marquées , & de ne les point juger ; il savoit bien s'en garder pour ne point diminuer les occasions qu'il se croyoit si utiles.

Il en usoit de même , à cet égard , pour les Provinces. Peu-à-peu il réduisit tout le monde à servir & à grossir sa Cour ; ceux-là même dont il faisoit le moins de cas.

Qui étoit d'âge à servir , n'osoit entrer dans le service ; ce fut encore une autre adresse pour affoiblir les Seigneurs , & les

accoutumer à l'égalité , & à rouler pélemêle avec tout le monde.

---

*Prétextes qui engagèrent Louis XIV  
à s'éloigner de Paris.*

**P**LUSIEURS choses contribuèrent pour toujours à tirer la Cour hors de Paris, & à la tenir sans interruption à la campagne. Les troubles de la Minorité, dont cette ville fut le grand théâtre, avoient inspiré au Roi de l'aversion pour sa Capitale : la persuasion encore que son séjour y étoit dangereux, & que la résidence de la Cour ailleurs rendroit à Paris les cabales moins fréquentes par la distance des lieux, quelque peu éloignés qu'ils fussent, & en même tems plus difficiles à cacher par les allées & venues, fut un nouveau motif qui s'en éloigna.

Il ne pouvoit pas pardonner à Paris sa sortie fugitive de cette ville la veille des Rois, ni de l'avoir rendu, malgré lui, témoin de ses larmes, à la première retraite de Madame de la Vallière.

Il s'y trouvoit encore importuné de la foule du peuple, chaque fois qu'il sortoit, & qu'il paroïssoit dans les rues. Il ne l'étoit

pas moins d'une autre sorte de foule de gens de la ville, qui n'étoit pas pour l'aller chercher plus loin.

Le goût de la promenade & de la chasse, bien plus communes à la campagne qu'à Paris, éloigné des forêts, & stérile en lieux de promenades; celui des bâtimens qui vint après & peu-à-peu toujours croissant, ne lui en permettoient pas l'amusement dans une ville, où il n'auroit pu éviter d'être continuellement en spectacle. Enfin l'idée de se rendre plus vénérable, en se déroband aux yeux de la multitude & à l'habitude d'en être vu tous les jours; toutes ces considérations fixèrent le Roi à St. Germain, & bientôt après la mort de la Reine sa mère.

Ce fut-là où il commença par attirer le monde par les fêtes & les galanteries, & à faire sentir qu'il vouloit être vu souvent.

---

*Origine & raisons du choix du Roi,  
pour sa demeure à Versailles.*

Son goût pour Madame de la Valliere, qui fut d'abord un mystère, donna lieu à de fréquentes promenades à Versailles, petit Château de cartes alors, bâti par Louis XIII; ennuyé, & sa suite encore plus, d'y avoir

souvent couché dans un méchant cabaret à rouliers, & dans un moulin à vent, excédé de ses longues chasses dans la forêt de Saint-Léger & plus loin encore ; loin de ces tems réservés à son fils, où les routes, la vîtesse des chiens & le nombre gagé des piqueurs & chasseurs à cheval, ont rendu les chasses si aisées & si courtes, ce Monarque ne couchoit jamais, ou bien rarement, à Versailles, qu'une nuit par nécessité. Le Roi son fils le fréquenta davantage.

Il y transporta tout-à-fait sa demeure, peu de tems avant la mort de la Reine; il y fit des logemens infinis, que l'on lui faisoit la cour de lui demander, au lieu qu'à St. Germain, presque tout le monde avoit l'incommodité d'être à la ville; & le peu qui étoit logé au Château, y étoit étrangement à l'étroit.

---

*Art des distinctions singulières & des préférences, par lequel le Roi savoit enchaîner les Seigneurs auprès de lui.*

LES fêtes fréquentes, les promenades particulières à Versailles, les voyages, furent des moyens que le Roi suivit, pour distinguer & pour mortifier, en nommant les

personnes, qui, à chaque fois, en devoient être, & pour tenir chacun attentif & assidu à lui plaire.

Il sentoît qu'il n'avoit pas, à beaucoup près, assez de graces à répandre, pour faire un effet continuel; il en substitua donc d'idéales aux véritables; par la jalousie, les petites préférences qui se trouvoient tous les jours, &, pour ainsi dire, à tous momens par son art, les espérances que ces petites préférences & ces distinctions faisoient naître, & la considération qui s'en tiroit. Personne ne fut plus ingénieux que lui à les inventer.

Marly, dans la suite, lui fut en cela d'un plus grand usage, & Trianon où tout le monde, à la vérité, pouvoit lui aller faire sa cour, mais où les Dames avoient l'honneur de manger avec lui, & où, à chaque repas, elles étoient choisies.

Le bougeoir qu'il faisoit tenir tous les soirs à son coucher par un Courtisan qu'il vouloit distinguer, & toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvoient, qu'il nommoit tout haut, au sortir de sa prière.

Les Juste-au-corps, à Brevet, furent une autre de ses inventions. Ils étoient bleus, doublés de rouges, brodés d'un dessein ma-



gnifique d'or & un peu d'argent particulier à ses habits. Il n'y en avoit qu'un nombre dont le Roi, sa famille & les Princes du sang étoient; mais ceux-ci, comme le reste des Courtisans, n'en avoient qu'à mesure qu'il en vaquoit. Les plus distingués de la Cour, par eux-mêmes ou par la faveur, en demandoient au Roi : & c'étoit une grace que d'en obtenir. Le Secrétaire d'Etat, ayant la maison du Roi en son département, en expédioit un brevet, & nul d'eux n'étoit à portée d'en avoir. Ils furent imaginés pour ceux, en très-petit nombre, qui avoient la liberté de suivre le Roi aux promenades à Versailles, sans être nommés; & depuis que cela cessa, les habits ont cessé aussi de donner aucuns privilèges, excepté celui d'être portés, quoiqu'on fût en deuil de Cour ou de famille, pourvu que le deuil ne fût pas grand, ou qu'il fût sur sa fin, & dans les tems encore où il étoit défendu de porter de l'or ou de l'argent.

Je ne l'ai jamais vu porter au Roi, à Monseigneur, ni à Monsieur; mais très-souvent aux trois fils de Monseigneur, & à tous les autres Princes, & jusqu'à la mort du Roi; dès qu'il en vaquoit un, c'étoit à qui l'auroit, entre les gens de la Cour les

plus considérables ; & si un jeune Seigneur l'obtenoit , c'étoit une grande distinction.

Quant aux différentes adresses de cette nature , qui se succédèrent les unes aux autres , à mesure que le Roi avança en âge , & que les fêtes changeoient ou diminuoient , & les attentions qu'il marquoit pour avoir toujours une Cour nombreuse , on ne finiroit point à les expliquer.

Non-seulement il étoit sensible à la présence continuelle de ce qu'il y avoit de distingué ; mais il l'étoit aussi aux étages inférieurs. Il regardoit à droite & à gauche à son lever , à son coucher , à ses repas , en passant dans les appartemens , dans les jardins de Versailles , où seulement les Courtisans avoient la liberté de le suivre ; il voyoit & remarquoit tout le monde ; aucun ne lui échappoit jusqu'à ceux qui n'espéroient pas même en être vus. Il distinguoit très-bien , en lui-même , les absences de ceux qui étoient toujours à la Cour ; celles des passagers qui y venoient plus ou moins souvent ; les causes générales & particulières de ces absences : il les combinait , & ne perdoit pas la plus légère occasion d'agir , à leur égard , en conséquence.

C'étoit un démerite aux uns , & à tout

ce qu'il y a de distingué, de ne pas faire de la Cour son séjour ordinaire; aux autres d'y venir rarement, & une disgrâce sûre pour qui n'y venoit jamais. Quand il s'agissoit de quelque chose pour eux, *je ne les connois pas*, répondoit-il. Sur ceux qui se présentoient rarement : *C'est un homme que je ne vois jamais*; & ces arrêts-là étoient irrévocables.

C'étoit un autre crime de ne point aller à Fontainebleau qu'il regardoit comme Versailles; & pour certaines gens, de ne point demander d'être des voyages de Marly, quoique sans dessein de les y mener, les uns toujours, & les autres souvent. Mais si on étoit sur le pied d'y aller toujours, il falloit une excuse valable pour s'en dispenser, hommes & femmes de même; sur-tout il ne pouvoit souffrir les gens qui se plaisoient à Paris.

Il supportoit aisément ceux qui aimoient leur campagne, encore y falloit-il être mesuré, ou avoir pris ses précautions, avant d'y aller, de passer un tems un peu long à la Cour. Cela ne se bornoit point aux personnes en charge, ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur représentation marquoient plus que les autres;

la destination seule suffisoit dans les gens habitués à la Cour.

---

*Curiosité politique & secrète de  
Louis XIV.*

**L**OUIS XIV s'étudioit, avec grand soin, à être informé de ce qui se passoit par-tout dans les lieux publics, dans les maisons particulières, dans le commerce du monde, dans les secrets des familles & des liaisons. Les rapporteurs étoient infinis; il en avoit de toute espèce; plusieurs qui ignoroient que leurs relations allassent jusqu'à lui, d'autres qui le savoient, quelques-uns qui lui écrivoient directement, en faisant rendre les lettres par les voies qu'il leur avoit prescrites; & ces lettres-là n'étoient vues que de lui, & toujours avant toute autre chose; quelques autres enfin qui parloient quelquefois secrètement dans ses cabinets par les derrières.

Ces voies rompoient le col à une infinité de gens de tous états, sans qu'ils en aient pu découvrir la cause; & le Roi prévenu ne revenoit jamais, ou si rarement, que rien ne l'étoit davantage.

Il avoit encore quelque chose de fort

embarrassant pour les autres, & quelquefois pour lui-même ; c'est qu'encore qu'il eût la mémoire excellente, même pour reconnoître un homme du commun qu'il avoit vu une fois, au bout de vingt ans, & pour les choses qu'il en avoit sues, & qu'il ne confondoit pas ; il n'étoit pourtant pas possible qu'il se souvînt de tout, au nombre infini de ce qui venoit chaque jour à sa connoissance : s'il lui étoit revenu quelque chose contre un homme à placer, c'en étoit assez pour l'exclure. Il ne cédoit point aux représentations d'un Ministre, d'un Général, de son Confesseur même, suivant l'espèce des choses ou des gens dont il s'agissoit ; il répondoit qu'il ne savoit plus ce qui lui en étoit revenu ; mais qu'il étoit plus sûr d'en prendre un autre, dont il ne lui étoit rien revenu du tout.

Ce fut à son désir d'être instruit que les fonctions de Lieutenant de Police furent redevables de leur établissement ; elles allèrent toujours depuis croissant. Ces Officiers ont tous été sous lui plus craints, plus ménagés, aussi considérés que les Ministres ; & il n'y avoit personne en France, sans excepter les Princes du Sang, qui n'eût intérêt de les ménager, & qui ne le fît.

Outre les rapports sérieux qui lui revenoient par eux, il se divertissoit d'apprendre toutes les galanteries & toutes les sottises de Paris. Pontchartrain, qui avoit Paris & la Cour dans son département, lui faisoit tellement la cour par cette voie, qu'elle le soutint souvent auprès du Roi, & de l'aveu du Roi même, contre de rudes atteintes, auxquelles, sans cela, il auroit succombé; & on le fut plus d'une fois par Madame de Maintenon, par Madame la Duchesse de Bourgogne, par M. le Comte de Toulouse, par les valets intérieurs.

---

## SECRET ET DISCRÉTION DU ROI.

### A N E C D O T E .

#### *Confidence singulière.*

**L**E secret étoit impénétrable, & jamais rien ne coûta moins au Roi que de se taire profondément, & de dissimuler de même; mais avec cela, jamais de mensonge; il se piquoit de tenir parole. Aussi ne la donnoit-il presque jamais.

Pour le secret d'autrui, il le gardoit aussi religieusement que le sien. Il étoit même flatté de certaines confessions & de certaines

nes confidences, & même des confiances; & il n'y avoit ni Ministres, ni Favoris qui pussent y donner atteinte.

On a su, entre beaucoup d'autres, l'aventure fameuse d'une femme de nom, laquelle a toujours été pleinement ignorée, & même jusqu'au soupçon, qui, séparée de lieu depuis un an d'avec son mari, se trouvant grosse & sur le point de le voir arriver de l'armée, à bout enfin de tous moyens, fit demander en grace au Roi, une audience secrète, dont qui que ce soit ne pût s'appercevoir, pour l'affaire du monde la plus importante.

Elle l'obtint; elle se confia au Roi dans cet extrême besoin; & elle lui dit que c'étoit comme au plus honnête homme de son Royaume.

Le Roi lui conseilla de profiter d'une si grande détresse pour vivre plus sagement à l'avenir, & lui promit de retenir sur le champ son mari sur la frontière, sous prétexte de son service, tant & si long-tems qu'il ne pût avoir aucun soupçon, & de ne le laisser revenir sous aucun prétexte.

En effet, il en donna le même jour l'ordre à Louvois, & lui défendit, non-seulement tout congé, mais de souffrir qu'il s'ab-

sentât un seul jour du poste qu'il lui assignoit, pour y commander tout l'hiver.

L'Officier qui étoit distingué, qui n'avoit rien moins que souhaité, encore moins demandé d'être employé l'hiver sur la frontière, & Louvois qui y avoit aussi peu pensé, furent également surpris & fâchés; il n'en fallut pas moins obéir à la lettre, & sans demander pourquoi. Le Roi n'en a fait l'histoire que bien des années après, & lorsqu'il fut bien sûr que les gens qu'elle regardoit ne se pouvoient plus démêler, comme en effet, ils n'ont jamais pu l'être, pas même du soupçon le plus vague & le plus incertain.

---

*Talens du Roi pour donner, pour accueillir, pour parler, pour saluer; ses graces, sa majesté, sa douceur, sa politesse, son exactitude pour son service.*

**J**AMAIS personne ne donna de meilleure grace, & ne fut mieux augmenter par-là le prix de ses bienfaits. Jamais personne ne composa mieux ses paroles, son sourire, même jusqu'à ses regards; il rendit tout précieux par le choix & la majesté, à quoi



la rareté & la brièveté de ses discours ajoutoit beaucoup ; s'il les adressoit à quelqu'un, ou de question, ou de chose indifférente, toute l'assistance le regardoit ; c'étoit une distinction dont on s'entretenoit, & qui donnoit toujours une sorte de considération.

Il en étoit de même de toutes les attentions & les distinctions, & des préférences qu'il donnoit dans leur proportion.

Jamais il ne lui échappa de dire rien de désobligeant à personne ; & s'il avoit à reprendre, à reprimander, ou à corriger, ce qui étoit fort rare, c'étoit toujours avec un air plus ou moins de bonté, presque jamais avec sécheresse, rarement avec colère.

Jamais homme si naturellement poli, & d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, & dans ses réponses quand elles passaient, *je le verrai*, & dans ses manières.

Ces étages divers se marquoient exactement dans sa manière de saluer, de recevoir les révérences, lorsqu'on parloit, ou qu'on arrivoit. Il étoit admirable pour recevoir différemment les saluts à la tête des lignes, à l'armée, ou aux revues.

Mais sur-tout pour les femmes rien n'é-

toit pareil. Jamais il n'a passé devant la moindre *coëffée*, sans soulever son chapeau. Je dis aux femmes de chambre, & qu'il connoissoit pour telles, comme cela arrivoit souvent à Marly.

Aux Dames, il ôtoit son chapeau tout à fait, mais le plus ou moins loin; aux gens titrés à demi, il le tenoit en l'air, ou à son oreille quelques instans plus ou moins marqués; aux Seigneurs, mais qui l'étoient moins, il se contentoit de mettre la main au chapeau. Il l'ôtoit, comme aux Dames, pour les Princes du Sang; s'il abordoit des Dames, il ne se couvroit qu'après les avoir quittées. Tout cela n'étoit que dehors; car dans la maison il n'étoit jamais couvert.

Ses révérences plus ou moins marquées, mais toujours légères, avoient une grace & une majesté incomparables, jusqu'à la manière de se soulever à demi, à son souper, pour chaque Dame assise qui arrivoit, non pour aucun autre, ni pour les Princes du Sang; mais sur la fin, cela le fatiguoit, quoiqu'il n'eût jamais cessé de le faire; & les Dames assises évitoient d'entrer à son souper, quand il étoit commencé.

C'étoit encore avec la même distinction qu'il recevoit le service de Monsieur, de

M. le Duc d'Orléans, des Princes du Sang. A ces derniers, il ne faisoit que marquer, à Monseigneur de même, & à Messeigneurs ses fils, par familiarité; aux grands Officiers, un air de bonté & d'attention.

Si on lui faisoit attendre quelque chose à son habiller, c'étoit toujours avec patience. Exact aux heures qu'il donnoit pour toute sa journée; une précision nette & courte dans ses ordres.

Si dans les vilains tems d'hiver qu'il ne pouvoit aller dehors, qu'il passât chez Madame de Maintenon une grande heure plutôt qu'il n'en avoit donné l'ordre, ce qui ne lui arrivoit guère, & que le Capitaine des Gardes en quartier ne s'y trouvât pas, il ne manquoit pas de lui dire après, que c'étoit sa faute à lui d'avoir prévenu l'heure, non celle du Capitaine des Gardes de l'avoir manquée.

Aussi avec cette règle, qui ne manquoit jamais, étoit-il servi avec la dernière exactitude, & elle étoit d'une commodité infinie pour les Courtisans.

*Traitement & crédit du domestique  
intérieur du Roi.*

**I**L traitoit bien ses valets, sur-tout ses intérieurs. C'étoit parmi eux qu'il se communiquoit le plus familièrement, sur-tout aux principaux.

Leur amitié & leur aversion a eu souvent de grands effets. Ils étoient sans cesse à portée de rendre de bons ou de mauvais services. Aussi faisoient-ils souvent de ces puissans affranchis des Empereurs Romains, à qui le Sénat & les Grands de l'Empire faisoient leur Cour. Ceux-là, dans tout ce règne, ne furent ni moins comptés, ni moins courtisés. Les Ministres, même les plus puissans, les ménagèrent ouvertement, & les Princes du Sang, sans parler de tout ce qui est inférieur, en firent de même.

Les charges, des premiers Gentilhommes de la Chambre, furent plus qu'obscurcies par les premiers valets de Chambre ; & les grandes charges ne se soutinrent que dans la mesure que les valets de leur dépendance, ou les petits Officiers très-subalternes approchoient nécessairement plus ou moins du Roi.

L'insolence aussi étoit grande dans la plupart d'eux, & telle qu'il falloit savoir l'éviter ou la supporter avec patience.

Le Roi le savoit, & racontoit quelquefois, avec complaisance, qu'ayant dans sa jeunesse envoyé, pour je ne sais quoi, une lettre au Duc de Montbazon, Gouverneur de Paris en une de ses maisons de campagne près de cette ville, par un de ses valets de pied, il y arriva comme M. de Montbazon alloit se mettre à table, qu'il avoit forcé ce valet de pied de s'y mettre avec lui, & le conduisit lorsqu'il le renvoya jusques dans sa Cour, parce qu'il venoit de la part du Roi.

Il ne manquoit guère aussi de demander à ses Gentilhommes ordinaires, quand ils revenoient de sa part de faire des complimens de conjouissance ou de condoléance, aux gens titrés hommes & femmes, mais à nuls autres, comment ils avoient été reçus; & il auroit trouvé mauvais qu'on ne les eût pas fait asseoir & conduit fort loin.



*Air de Galanterie, de Grandeur, de Majesté, de Représentation, &c. admirable & imposant dans toutes les actions & exercices du Roi.*

**R**IEN n'étoit pareil à lui aux revues, aux fêtes, & par-tout où un air de galanterie pouvoit avoir lieu par la présence des Dames.

On l'a déjà dit, il l'avoit puisée à la Cour de la Reine sa mère, & chez la Comtesse de Soissons, mais toujours majestueuse, quoique quelquefois avec de la gaieté ; & jamais devant le monde rien de déplacé, ni de hasardé. Mais jusqu'au moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux, & toutefois naturel, à quoi l'habitude & l'avantage incomparable & unique de toute sa figure donnoit une grande facilité ; aussi dans les choses sérieuses, les audiences des Ambassadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant imposé, & il falloit commencer par s'accoutumer à le voir, si en le haranguant, on ne vouloit pas s'exposer à demeurer court.

Les

Les réponses, en ces occasions, étoient toujours courtes, justes, pleines, & très-rarement sans quelque chose d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand les discours le méritoient.

Le respect aussi qu'inspiroit sa présence, en quelque lieu qu'il fût, imposoit silence, & jusques à une sorte de frayeur.

*Goût du Roi pour les exercices du corps.*

**I**L aimoit fort l'air & les exercices, tant qu'il en pût faire. Il avoit excellé à la Danse, au Mail, à la Paume; il étoit encore admirable à cheval, à un âge avancé. Il aimoit à voir faire toutes ces choses avec grace & adresse. S'en bien ou mal acquitter devant lui, étoit mérite ou démerite. Il disoit que de ces choses, qui n'étoient point nécessaires, il ne falloit pas s'en mêler, si on ne les faisoit pas bien.

Il aimoit fort à tirer, & il n'y avoit point de si bon tireur que lui, & avec tant de grace. Il vouloit des chiennes couchantes excellentes. Il en avoit toujours sept ou huit dans ses cabinets, & se plaisoit à leur donner lui-même à manger pour s'en faire

connoître. Il aimoit fort aussi à courre le cerf, mais en calèche, depuis qu'il s'étoit cassé le bras à Fontainebleau en courant, aussi-tôt après la mort de sa mère.

Il étoit seul dans une manière de soufflet tiré par quatre petits chevaux à cinq ou six relais, & il menoit lui-même, à toute bride, avec une adresse incomparable, & une justesse que n'avoient pas les meilleurs cochers, & toujours la même grace à tout ce qu'il faisoit. Ses postillons étoient des enfans, depuis neuf ou dix ans jusqu'à quinze, & il les dirigeoit.

---

*Magnificence du Roi, sa passion pour les bâtimens, l'ambition qu'il eut de créer en ce genre dans les lieux les plus ingrats. Détails curieux sur Versailles, Trianon, Clugny, Marly.*

**R**IEN, jusqu'à lui, n'a approché du nombre & de la magnificence de ses équipages de chasse, & de toutes ses autres sortes d'équipages. Ses bâtimens, qui pourroit les nombrer? En même tems, qui n'en déplorera pas le caprice, le mauvais goût? Il abandonna Saint-Germain, & ne fit jamais à Paris ni ornement, ni commodité que le Pont-



Royal , par pure nécessité ; en quoi , avec son incomparable étendue , elle est si inférieure à tant de villes , dans toutes les parties de l'Europe.

Lorsqu'on fit la place de Vendôme , elle étoit quarrée ; M. de Louvois en vit les quatre paremens bâtis. Son dessein étoit d'y placer la Bibliothèque du Roi , les Médailles , le Balancier , toutes les Académies & le Grand Conseil.

Le premier soin du Roi , le jour de la mort de Louvois , fut d'arrêter ce travail , & de donner des ordres pour faire couper à pans les angles de la place , en la diminuant d'autant , de n'y placer rien de ce qui y étoit destiné , & de n'y faire que des maisons , ainsi qu'on la voit.

Saint-Germain , lieu unique pour rassembler les merveilles de la vue , l'immense plein pied d'une forêt toute joignante , unique encore par la beauté de ses arbres , de son terrain , de sa situation , l'avantage & la facilité des eaux de source sur cette élévation , les agrémens admirables des jardins , des hauteurs & des terrasses , qui , les unes sur les autres , pouvoient aisément se conduire dans toute l'étendue qu'on auroit voulu , les charmes & les commodités de la

Seine, enfin une ville toute faite & que sa position entretenoit par elle-même, il l'abandonna pour Versailles, le plus triste & le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eaux, sans terre, parce que tout y est sable mouvant, ou marécage, sans air, par conséquent qui n'y peut être bon; il se plut à tyranniser la nature, à la dompter à force d'art & de trésors. Il y bâtit, l'un après l'autre sans dessein général, le beau & le vilain furent confondus ensemble, & le vaste fut joint à l'étranglé.

Son appartement & celui de la Reine y ont les dernières incommodités, avec les vues de cabinets & de tout ce qui est derrière, les plus obscures, les plus enfermées, les plus puantes.

Les jardins, dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger usage rebute, sont du plus mauvais goût. On n'y est conduit, dans la fraîcheur de l'ombre, que par une vaste Zone torride, au bout de laquelle il n'y a plus, qu'à monter & à descendre; & avec la colline, qui est fort courte, se terminent les jardins; la recoupe y brûle les pieds; mais sans cette recoupe, on enfonceroit ici dans les sables, & là dans la plus noire fange.

La violence, qui y a été faite par-tout à la nature, repouffe & dégoûte malgré soi. L'abondance des eaux forcées & ramassées de toutes parts, les rend vertes, épaisses, bourbeuses; elles répandent une humidité mal-saine & nuisible, une odeur qui l'est encore plus : leurs effets, qu'il faut pourtant beaucoup ménager, sont incomparables; mais de ce tout, il résulte qu'on admire & qu'on frémit.

Du côté de la Cour, l'étranglé suffoque, & ces vastes aîles s'enfuient, sans tenir à rien. Du côté des jardins, on jouit de la beauté du tout ensemble; mais on croit voir un palais qui a été brûlé, où le dernier étage & les toits manquent encore.

La Chapelle qu'il écrase, parce que Mansart voulut engager le Roi à élever le tout d'un étage, a de tout côté la triste représentation d'un immense catafalque. La main d'œuvre y est exquise en tout genre, l'ordonnance nulle; tout y a été fait pour la tribune, parce que le Roi n'alloit guère ailleurs; & celles des côtés sont inaccesibles par l'unique défilé qui conduit à chacune.

On ne finiroit pas sur les défauts monstrueux d'un palais si immense & si immen-

fement cher, avec ses accompagnemens qui le font encore davantage ; orangerie , potagers , chenil , grandes & petites écuries pareilles , commun prodigieux , enfin une ville entière où il n'y avoit autrefois qu'un très-misérable cabaret, un moulin à vent , & ce petit château de cartes que Louis XIII y avoit fait pour n'y plus coucher sur la paille , qui n'étoit que de la contenance étroite & basse autour de la cour de marbre , qui en faisoit la cour , & dont le bâtiment du fond n'avoit que deux corps à petites aîles.

Encore ce Versailles de Louis , ce chef-d'œuvre si ruineux & de si mauvais goût , & où les changemens entiers des bassins & des bosquets ont enterré tant d'or qui ne peut paroître , n'a-t-il pu être achevé.

Parmi tant de Sallons , entassés les uns sur les autres , il n'y a ni Salle de Comédie , ni Salle à Banquet , ni de Bal : devant & derrière , il reste beaucoup à faire.

Les parcs & les avenues , tout en plaine , ne peuvent venir ; en gibier , il faut y en jeter sans cesse ; en rigoles de quatre à cinq lieues de cours , elles sont sans nombre ; en murailles enfin qui , par leur immense contour , enferment comme une petite pro-

vince du plus triste & du plus vilain pays du monde.

Trianon dans ce même parc & à la porte de Versailles, d'abord maison de porcelaine à aller faire des collations, aggrandi après pour y pouvoir coucher, enfin palais de marbre, de jaspe & de porphyre avec des jardins délicieux.

La ménagerie vis-à-vis de l'autre côté de la croisée du canal de Versailles, toute de riens exquis, & garnie de toutes sortes de bêtes à deux ou à quatre pieds des plus rares.

Enfin Clugny bâti par Madame de Montespan en propre, passé au Duc du Maine au bout du parc à Versailles, Château superbe avec ses eaux, ses jardins son parc, des aqueducs des Romains; de tous les côtés, l'Asie ni l'antiquité n'offrent rien de si vaste, de si multiplié, de si travaillé, de si superbe, de si rempli de monumens les plus rares de tous les siècles; en marbres les plus exquis de toutes les sortes, en bronzes, en peintures, en sculptures, rien de si achevé.

Mais l'eau manquoit, quoi qu'on pût faire, & ces merveilles de l'art en fontaines tarissoient, comme elles font encore à tout moment, malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs, qui avoient coûté tant.

de millions à établir, & à conduire sur le sable mouvant & la fange. Qui l'auroit cru ? Ce défaut devint la ruine de l'infanterie. Madame de Maintenon étoit à la Cour ; M. de Louvois étoit bien avec elle : on jouissoit de la paix. Il imagina de détourner la rivière d'Eure entre Chartres & Maintenon, & de la faire venir toute entière à Versailles.

Qui pourra dire l'or & les hommes que la tentative en coûta, pendant plusieurs années, jusques-là qu'il fut défendu, sous les plus grandes peines, dans le camp qu'on y avoit établi, & qu'on y tint très-long-tems, d'y parler des malades, sur-tout des morts, que le travail, & plus encore les exhalaisons, de tant de terres remuées, tuoient ? Combien d'autres furent des années à se rétablir de cette contagion ? Combien n'en ont pu reprendre leur santé, pendant le reste de leur vie ? Et toutefois, non-seulement les Officiers particuliers, mais les Colonels, les Brigadiers, & ce qu'on y employa d'Officiers-Généraux n'avoient pas, quels qu'ils fussent, la liberté de s'en absenter un quart-d'heure, ni de manquer, eux-mêmes, un quart-d'heure de service sur les travaux.

La guerre les interrompit en 1688, sans qu'ils aient été repris depuis. Il n'en est resté que d'informes monumens qui éternisent cette cruelle entreprise.

Enfin, le Roi, lassé du beau & de la foule, se persuada qu'il vouloit quelquefois du petit & de la solitude. Il chercha, autour de Versailles, de quoi satisfaire ce nouveau goût; il visita plusieurs endroits; il parcourut les côteaux qui découvrent Saint-Germain, & cette vaste plaine qui est au bas où la Seine serpente & arrose tant de gros lieux & de richesses, en quittant Paris. On le pressa de s'arrêter à Luciennes, où Cavois eut depuis une maison, dont la vue est enchantée; mais il répondit que cette heureuse situation le ruineroit; que comme il vouloit un lieu, il vouloit aussi une situation qui ne lui permit pas de songer à y rien faire.

Il trouva, derrière Luciennes, un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de colines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines qui s'appelloit *Marly*. Cette clôture sans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite;

l'éroit du vallon, où on ne pouvoit s'étendre, y ajouta beaucoup; il crut choisir un Ministre, un Favori, un Général d'armée.

Ce fut un grand travail de dessécher ce cloaque de tous les environs, qui y jetoient leurs voeries, & d'y rapporter des terres.

L'Hermitage fut fait : ce n'étoit que pour y coucher trois nuits du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine de Courtisans, en charge, les plus indispensables. Peu-à-peu l'Hermitage fut augmenté; d'accroissement en accroissement, les collines furent taillées pour faire place & y bâtir, & celles du bout largement emportées pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin en bâtimens, en jardins, en eaux, en aqueducs; en ce qui est si curieux sous le nom de machine de Marly, en parcs, en forêts ornées & renfermées, en statues, en meubles précieux, Marly est devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il est depuis la mort du Roi, en forêts toutes venues & touffues, en grands arbres qu'on y a apportés sans cesse de Compiègne & de bien plus loin, dont les trois quarts mourroient, & qu'on remplaçoit aussi-tôt, en



vastes espaces de bois & d'allées obscures, subitement changées en immenses pièces d'eau, où on se promenoit en gondole, remises en forêts à n'y pas voir le jour, dès le moment qu'on les plantoit; je parle de ce que j'ai vu en six semaines, en bassins changés cent fois, en cascades de même, en figures successives & toutes différentes, en séjours de carpes ornés de dorures & de peintures les plus exquises, à peine achevées, rechangées & rétablies autrement par les mêmes maîtres une infinité de fois.

Cette prodigieuse machine, dont on vient de parler, avec ses immenses aqueducs, ses conduits & ses réservoirs monstrueux, uniquement consacrés à Marly, sans plus porter d'eau à Versailles.

C'est peu de dire que Versailles, tel qu'on l'a vu, n'a point coûté autant que Marly; que si on y ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, & tout à la fin de la vie du Roi, le séjour le plus ordinaire, on ne dira pas trop sur Marly seul, en comptant par milliards.

*Anecdotes intéressantes.*

**L**OUIS XIV, dans sa jeunesse, plus fait pour les amours qu'aucun de ses sujets, se fixa à Madame de la Valliere. On en fait les progrès & les suites.

Madame de Montespan fut celle dont la rare beauté le toucha ensuite, même pendant le règne de Madame de la Valliere. Elle s'en aperçut bientôt; elle pressa vainement son mari de l'emmener en Guienne. Une folle confiance ne voulut pas l'écouter. Elle lui parloit alors de bonne foi. A la fin le Roi en fut écouté.

Il les promena aux frontières, aux camps, des momens aux armées, toutes deux dans le carrosse de la Reine. A la fin Madame de Montespan triompha; elle eut, de la Comtesse de Soissons, forcée par la disgrâce, la démission de la charge créée pour elle de Surintendante de la Maison de la Reine, à laquelle on supposa le tabouret attaché, parce qu'ayant un mari, elle ne pouvoit être faite Duchesse.

Madame de Fontèvrault vint bientôt à la Cour, avec plus d'esprit & de beauté encore que Madame de Montespan sa sœur,

pour jouir de la gloire de cette aînée, & être de tous les plaisirs particuliers du Roi, les plus charmans par l'esprit & par les fêtes, avec Madame de Thiange son autre sœur.

La maison de Madame de Montespan devint le centre de la Cour, des plaisirs, de la fortune & des espérances.

Ce fut aussi le centre de l'esprit & d'un tour si particulier, si délicat, si fin, mais toujours si naturel & si agréable, qu'il se faisoit distinguer à son caractère unique. C'étoit celui de ses trois sœurs, qui toutes trois en avoient infiniment, & avoient l'art d'en donner aux autres.

On sent encore, avec plaisir, ce tour charmant & simple dans ce qui reste des personnes qu'elles ont élevées chez elles, & qu'elles s'étoient attachées entre mille autres; on les distingueroit dans les conversations les plus communes.

Madame de Fontevrault étoit celle des trois qui en avoit le plus. C'étoit peut-être aussi la plus belle, & elle y joignoit un savoir rare & fort étendu; elle savoit bien la Théologie & les Pères: elle étoit versée dans l'Ecriture Sainte; elle possédoit les langues savantes; elle parloit à enlever quand

elle traitoit quelque matière, hors de cela l'esprit né se pouvoit cacher; mais on ne se doutoit pas qu'elle fût rien de plus que le commun de son sexe; elle excelloit en tout genre d'écrire; elle avoit un don particulier pour le Gouvernement, & pour se faire adorer de tout son Ordre, en se tenant toutefois dans la plus exacte régularité.

Quoiqu'elle eût été faite Religieuse plus que très-cavalièrement; sa vie étoit exemplaire dans son Abbaye. Ses séjours à la Cour, où elle ne sortoit point de chez ses sœurs, ne donnèrent jamais d'atteinte à sa réputation.

Madame de Thiange dominoit ses deux sœurs, & même le Roi qu'elle amusoit plus qu'elles. Tant qu'elle vécut, elle le gouverna, & conserva même, après l'expulsion de Madame de Montespan, hors de la Cour, les plus grandes privances & des distinctions uniques.

Pour Madame de Montespan, elle étoit méchante, capricieuse, avoit beaucoup d'humeurs & une hauteur en tout dans les nues, dont personne n'étoit à l'abri; le Roi aussi peu que tout autre.

Les Courtisans évitoient de passer sous ses fenêtres, sur-tout quand le Roi y étoit avec

elle ; ils disoient que c'étoit passer par les armes ; & ce mot passa en proverbe à la Cour.

Il est vrai qu'elle n'épargnoit personne, très-souvent, sans autre dessein que de divertir le Roi ; & comme elle avoit infiniment d'esprit, & plaisantoit finement, rien n'étoit plus dangereux que les ridicules qu'elle donnoit mieux que personne. Avec cela, elle aimoit sa maison & ses parens, & ne laissoit pas de bien servir les gens pour lesquels elle avoit pris de l'amitié.

La Reine supportoit, avec peine, sa hauteur avec elle ; bien différente des ménagemens continuels & des respects de la Duchesse de la Valliere, qu'elle aima toujours.

Mademoiselle de Fontanges joua, comme on fait, un rôle à la Cour ; une mort imprévue l'abrégea.

*Histoire de la célèbre MAINTENON.  
Anecdotes singulières & peu connues,  
de sa fortune, sa jeunesse, son mariage avec Scarron & son existence  
auprès de Louis XIV.*

**I**L faut passer à un autre genre de société, qui étonna toutes les nations, & que le Roi conserva jusqu'au tombeau.

A ce peu de mots, qui ne reconnoîtra la célèbre Françoisse d'Aubigné, Marquise de Maintenon, dont la faveur permanente n'a pas duré moins de trente ans?

Née dans les Isles de l'Amérique, où son père, réputé Gentilhomme, étoit allé, avec sa mère, chercher du pain, & que l'obscurité y a étouffés; revenue seule & au hasard en France, abordée à la Rochelle, recueillie au voisinage par pitié chez Madame de Neuillan, mère de la Maréchale de Navailles, réduite par sa pauvreté & par l'avarice de cette vieille Dame, à garder les clefs de son grenier & à voir mesurer tous les jours l'avoine à ses chevaux, venue à Paris à sa suite; jeune, adroite, spirituelle & belle, sans pain & sans parens, d'heureux hasards la firent connoître au fameux Scarron; il la trouva aimable. Elle crut faire la plus grande fortune & la plus inespérée d'épouser ce joyeux & savant cul-de-jatte; & ses amis vinrent à bout de lui persuader de tirer par là de la misère cette charmante malheureuse.

Le mariage se fit. La nouvelle épouse plut à toutes les Compagnies qui alloient chez Scarron. Il la voyoit fort bonne en tout genre. C'étoit la mode d'aller chez lui;  
gens

gens d'esprit, gens de la Cour & de la ville, & ce qu'il y avoit de meilleur & de plus distingué, qu'il n'étoit pas en état d'aller chercher hors de chez lui, & que les charmes de son esprit, de son savoir, de son imagination, de sa gaieté incomparable au milieu de ses maux, de cette rare fécondité & de la plaisanterie du meilleur goût qu'on admire encore dans ses ouvrages, attiroient continuellement chez lui.

Madame Scarron fit là des connoissances de toutes les sortes, qui pourtant, à la mort de son mari, ne l'empêchèrent pas d'être réduite à la Charité de la Paroisse de St. Eustache. Elle y prit une chambre pour elle & pour une servante, dans une montée très-à l'étroit.

Les charmes de son esprit corrigèrent peu-à-peu ce mal-être; Villars père du Maréchal Beuvron, père d'Harcourt, les trois Villarceaux qui lui demeurèrent fidèles, & bien d'autres, lui firent la cour; cela la remit à flot; & peu-à-peu l'introduisit à l'Hôtel d'Albret, par-là à l'Hôtel de Richelieu & ailleurs, ainsi de l'un à l'autre.

Dans ces maisons, Madame Scarron n'étoit rien moins que sur le pied de Compagnie; elle y étoit à tout faire, tantôt à de-

mander du bois, tantôt si on serviroit bientôt, une autre fois si le carrosse de celui-ci, de celle-là, étoit revenu, & ainsi de mille petites commissions, dont l'usage des sonnettes introduit depuis long-tems, a ôté l'importunité.

C'est dans ces Maisons, principalement à l'Hôtel de Richelieu, beaucoup plus encore à l'Hôtel d'Albret, où le Maréchal d'Albret tenoit un fort grand état, que Madame Scarron fit la plupart de ses connoissances, dont les unes lui servirent tant, & les autres lui devinrent si utiles.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut faire connoître le Maréchal d'Albret en peu de mots.

Charles II d'Albret, Comte de Dreux, Vicomte de Tartas, fils de Charles I<sup>er</sup>, Connétable de France, eut d'Anne d'Armagnac, pour troisième & dernier fils, Gilles d'Albret, Seigneur de Castelmoron, mort sans enfans, d'Antoine d'Aiguillon en 1479, qui de François le Tellier laissa un bâtard nommé Etienne, qui fut légitimé par François I en 1527, & Sénéchal du pays de Foix. De l'héritière de Miossens, il laissa Jean-Baptiste de Miossens, qui fut Lieutenant-Général d'Henri d'Albret, Roi de Na-



varre, en ses Pays & Seigneuries, & qui de Suzanne fille de Pierre, Seigneur de Buffet, bâtard de Bourbon, Evêque de Liège, laquelle fut Gouvernante de notre Roi Henri IV, laissa Henri-Baptiste de Mioffens, Chevalier du S. Esprit en 1595, & Gouverneur & Sénéchal de Navarre en Béarn, qui d'Antoinette de Pons, fille du Comte de Murenne, Chevalier du St. Esprit, & sœur de la fameuse Marquise de Guercheville, mère du Duc de Liancourt, eut Henri-Charles de Mioffens, qui d'Antoinette de Pardailhan, sœur du père de M. de Montespan, mari de la célèbre Madame de Montespan, eut trois fils & plusieurs filles. L'ainé fut le premier mari d'Antoinette Poussard, qui se remaria au Duc de Richelieu; mais elle avoit un fils de son premier mari; le second fut le Maréchal d'Albret; le troisième, aussi Comte de Mioffens, fut tué en duel en 1672. par St. Léger Corbon, sans enfans.

Le Maréchal d'Albret fut dans le grand monde & les intrigues de la Cour; il eut la Compagnie des Gens d'Armes de la Garde, & fut chargé par le Cardinal Mazarin de la conduite de M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, du Palais-

Royal où ils furent arrêtés, à Vincennes, moyennant la promesse d'un bâton de Maréchal de France, qu'il n'eut que difficilement en 1653. Il avoit été fait Chevalier du St. Esprit en 1661, & il eut le Gouvernement de Guienne à la fin de 1670.

Sans avoir beaucoup servi, & jamais en Chef, ce fut un homme qui, par son génie, son adresse, sa hardiesse & sa magnificence, se fit toujours fort distinguer.

Madame Scarron dut, à la proche parenté de Madame d'Albret & de Madame de Montespan, l'introduction décisive & l'incroyable fortune qu'elle fit, 14 ou 15 ans après. M. & Mde. de Montespan ne bougeoient de chez le Maréchal d'Albret, qui tenoit à Paris, la plus grande & meilleure maison, où abondoit la compagnie de la Cour & de la ville la plus distinguée & la plus choisie.

Les respects, les soins de plaire, l'esprit & les agrémens de Madame Scarron, réussirent fort auprès de Madame de Montespan; elle prit de l'amitié pour elle; & quand on voulut faire élever M. Dumaine & Madame la Duchesse, elle proposa au Roi de les confier à Madame Scarron, à qui on donna une maison au marais pour y lo-

ger avec eux , & de quoi les entretenir & les élever.

Dans la suite , ces enfans furent amenés à Madame de Montespan , puis montrés au Roi , & delà peu-à-peu tirés du secret & avoués. Leur Gouvernante , fixée avec eux à la Cour , fut de plus en plus agréable à Madame de Montespan , qui lui fit donner des présens par le Roi à différentes reprises. Lui au contraire ne pouvoit la souffrir ; ce qu'il lui donnoit quelquefois , & toujours peu , n'étoit que par excès de complaisance , & avec un regret qu'il ne cachoit pas.

La Terre de Maintenon étant tombée en vente , la proximité de Versailles tenta si bien Madame de Montespan pour Madame Scarron , qu'elle ne lui laissa point de repos qu'il n'eût tiré de quoi la faire acheter à cette femme , qui prit alors le nom de Maintenon , ou fort peu de tems après.

Elle obtint aussi de l'argent pour en raccommoder le Château , & attrqua encore le Roi pour donner de quoi rajuster le jardin ; car M. Daugenne y avoit tout laissé ruiner.

C'étoit à sa toilette où tout cela se passoit , & où le seul Capitaine des Gardes , en quartier , suivoit le Roi. C'étoit M. le Maréchal de Lorge , homme le plus vrai qui

fût jamais , & qui m'a souvent conté la scène dont il fut témoin ce jour-là.

Le Roi fit d'abord la sourde oreille , puis refusa ; enfin , impatienté de ce que Madame de Montespan n'en démordoit point , & insistoit toujours , il se fâcha , lui dit qu'il n'avoit déjà que trop fait pour cette femme ; qu'il ne comprenoit pas la fantaisie de Madame de Montespan pour elle , & son opiniâtreté à la garder , après tant de fois qu'il l'avoit priée de s'en défaire ; qu'il avouoit qu'elle lui étoit insupportable ; & que pourvu qu'on lui promît qu'il ne la verroit plus , & qu'on ne lui en parleroit jamais , il donneroit encore , quoique , pour dire la vérité , il n'eût déjà que beaucoup trop donné pour une femme de cette espèce.

Jamais M. le Maréchal de Lorge n'a oublié ces propres paroles , & à moi & à d'autres il les a toujours rapportées précises & dans le même ordre , tant il en fut frappé alors , & bien plus , à ce qu'il vit dans la suite de si étonnant & de si contradictoire.

Madame de Montespan , se tut , bien en peine d'avoir trop pressé le Roi.

M. Dumaine étoit extrêmement boiteux ; on disoit que c'étoit d'être tombé d'entre les

bras d'une nourrice. Tout ce qu'on lui fit n'ayant pas réussi, on prit le parti de l'envoyer chez divers Artistes en Flandre & ailleurs dans le Royaume, puis aux eaux, & entr'autres, à Barèges. Les lettres que la Gouvernante écrivoit à Madame de Montespan, étoient montrées au Roi. Il les trouva bien écrites; il les goûta, & les dernières commencèrent à diminuer son éloignement.

Les humeurs de Madame de Montespan achevèrent le reste. Elle en avoit beaucoup; elle s'étoit accoutumée à ne se point contraindre. Le Roi en étoit l'objet plus souvent que personne. Il en étoit encore épris, mais il en souffroit.

Madame de Maintenon le reprochoit à Madame de Montespan, qui lui en rendit de bons offices auprès du Roi.

Ces soins d'appaiser Madame de Montespan, lui revinrent aussi d'ailleurs, & l'accoutumèrent à parler quelquefois à Madame de Maintenon, à s'ouvrir à elle de ce qu'il désiroit qu'elle fît auprès de Madame de Montespan, enfin à lui conter ses chagrins contre elle, & à la consulter là-dessus.

Admise ainsi peu-à-peu dans l'intime confiance du Roi, elle sut la cultiver, & fit

si bien que peu-à-peu elle se rendit nécessaire, & fut plus recherchée que Madame de Montespan.

Les jalousies continuelles de Madame de Montespan aiguësèrent ce goût par les sorties fréquentes que son humeur aigre lui faisoit faire sans ménagemens sur le Roi & sur elle; & c'est ce que Madame de Sévigné fait peindre si joliment en Enigme, dans ses lettres à Madame de Grignan, où elle l'entretient quelquefois de ces mouvemens de Cour, parce que Madame de Maintenon avoit été aussi à Paris de la société de Madame de Sévigné, de Madame de Coulanges, de Madame de la Fayette, & qu'elle commençoit à sentir son importance.

Louis XIV perdit la Reine par l'ignorance profonde & l'opiniâtreté du premier Médecin d'Aquin, au plus fort de ce nouvel attachement enté sur les dégoûts de Madame de Montespan, dont les humeurs étoient devenues insupportables, & que nulle politique n'avoit pu arrêter.

Cette beauté impérieuse, accoutumée à dominer & à être adorée, ne pouvoit résister au désespoir toujours présent de la décadence de son pouvoir; & ce qui la jettoit hors de toute mesure, c'étoit de ne  
pouvoir

pouvoir se dissimuler une rivale qu'elle n'avoit pu se résoudre à chasser tant de fois que le Roi l'en avoit pressée ; une rivale encore si au-dessous d'elle en beauté , & plus âgée qu'elle de plusieurs années. Quel tourment de sentir que c'étoit pour elle que le Roi venoit, qu'il ne cherchoit qu'elle, qu'il ne pouvoit dissimuler son mal-aîse lorsqu'il ne la trouvoit pas, de le voir souvent quitter sa compagnie pour entretenir Madame de Maintenon tête à tête ; enfin avoir à tout moment besoin d'elle pour se raccommoder avec lui de leurs querelles, pour en obtenir les graces qu'elle lui demandoit.

Après la mort de la Reine, le Roi passa les premiers jours à St. Cloud, chez Monsieur, d'où il alla à Fontainebleau, & y resta toute l'Automne. Ce fut là que son goût, piqué par l'absence, la lui fit trouver insupportable, à son retour.

Le Roi parla plus librement à Madame de Maintenon ; & quelque tems après le retour du Roi de Fontainebleau, & au milieu de l'hiver qui suivit la mort de la Reine, l'état de cette femme à la Cour, annonça un rang & une faveur, sur lesquels personne ne prit le change, sans que sa vertu

en reçût la moindre atteinte. Elle supprima alors les armes de son premier mari, & ne porta plus que les siennes seules, & sans cordelières, imitant à meilleur titre Madame de Montespan, & même Madame de Thiange. On lui donna, à Versailles, l'appartement au haut du grand escalier, vis-à-vis celui du Roi & de plain-pied. Depuis ce moment, le Roi y alla, tous les jours de sa vie, passer plusieurs heures à Versailles; & en quelque lieu qu'il fût, elle fut toujours logée aussi proche de lui, & de plain-pied, autant qu'il fut possible.

Dans cette élévation, cette femme fut étonnante, & elle fut conserver son crédit sans lacune, sans nuage le plus léger, plus de trente ans entiers, & même trente-deux.

C'étoit une femme de beaucoup d'esprit; les meilleures Compagnies où elle avoit d'abord été soufferte, & dont bientôt elle fit le plaisir, l'avoient fort polie & ornée de la science du Monde.

Ses divers états l'avoient rendue insinuante, complaisante, cherchant à plaire, une grace incomparable en tout, un air d'aïssance, de retenue & de respect, qui, par sa longue habitude, lui étoit devenu naturel, aidotent merveilleusement ses talens, avec



un langage doux, juste, en bons termes, & naturellement éloquent & court. Elle fit goûter à Louis XIV les délices d'une amitié pure, & ne cessa de lui rendre sa société intéressante & nécessaire.

---

*Zèle ardent du Roi, dans les disputes de Religion.*

**L**A Reine-mère & le Roi, bien plus qu'elle, dans la suite, donnèrent aux Jésuites une grande confiance : ils étoient en possession d'être les confesseurs du Roi & les distributeurs des Bénéfices dont ils avoient la feuille.

L'ambition des Courtisans, & la crainte que ces Religieux inspirèrent aux Ministres, leur donnèrent une entière liberté. L'attention si vigilante du Roi à se tenir, toute sa vie, barricadé contre tout le monde, en affaires, leur étoit un rempart assuré, & leur donnoit la facilité de lui parler, & la sécurité d'être reçus seuls sur les choses qui regardoient la Religion, & d'être seuls écoutés.

On leur a reproché la dispersion de ces Solitaires illustres, que l'étude & la pén-

tence avoient assemblés à Port-Royal, qui firent de si grands disciples, & à qui l'on est redevable de ces ouvrages fameux, qui ont répandu une si vive & si solide lumière, pour discerner la vérité des apparences, éclairer la foi, allumer la charité, développer le cœur de l'homme, régler ses mœurs, lui présenter un miroir fidèle, & le guider entre la juste crainte & l'espérance raisonnable. .

C'étoit donc à en poursuivre jusqu'aux derniers restes, que la dévotion du Roi s'exerçoit, ainsi que celle de Madame de Maintenon conformée sur la sienne, lorsqu'un autre champ parut propre aux Jésuites à être présenté aux Princes; ce fut celui des prétendus réformés.

---

*Système contre les Protestans. Révocation de l'Edit de Nantes. Suites de cette révocation.*

Avec de telles avances, pour se croire en droit de commander, il restoit peu à faire pour exciter le zèle du Roi, contre une Religion solennellement frappée des plus éclatans anathêmes par l'Eglise univer-

felle, & qui s'en étoit elle-même frappée la première, en se séparant de toute l'antiquité sur des points de foi fondamentaux.

Le Roi étoit devenu pieux; à la dévotion se joignit la politique. On voulut lui plaire par les endroits qui le touchèrent le plus sensiblement : la dévotion & l'autorité.

On lui peignit les Huguenots avec les plus noires couleurs. Un Etat, dans un Etat, parvenu à ce point de licence à force de désordres, de révoltes, de guerres civiles, d'alliances étrangères, de résistances à force ouverte contre les Rois ses prédécesseurs, & jusqu'à lui-même réduit à vivre en traités avec eux.

On flatta le Roi, en lui montrant une action qui passoit le pouvoir de tous ses prédécesseurs, en lui détournant les yeux de tant de grands exploits, & de tant de hauts faits d'armes, pensés & résolus par son héroïque père, & par lui-même, exécutés à la tête de ses Troupes avec une vaillance extraordinaire, & qui les fit vaincre souvent, contre toute apparence, dans les plus grands périls, en l'y voyant, à leur tête, aussi exposé qu'eux; & de toute la conduite de ce Roi qui abattit sans ressource ce grand parti Huguenot, lequel avoit soutenu

sa lutte depuis François I, avec tant d'avantage, & qui, sans la tête & le bras de Louis le Juste, ne seroit pas tombé sous les volontés de Louis XIV.

On le détermina, lui qui se piquoit si principalement de gouverner, à entreprendre un chef-d'œuvre, tout à la fois de zèle & de politique, qui seroit triompher la véritable Religion, par la ruine de toute autre, & qui rendroit le Roi absolu, en brisant toutes ses chaînes avec les Huguenots, & détruisant, à jamais, ces rebelles toujours prêts à profiter de tout, pour relever leur parti & donner la loi à ses Rois.

Les grands Ministres n'étoient plus alors. Le Tellier, au lit de mort, son fils étoit le seul qui restoit; car Seignelay ne faisoit que de poindre.

Louvois, averse de guerre, altéré sous le poids d'une trêve de vingt ans, qui ne faisoit presque que d'être signée, espéra qu'un si grand coup, porté aux Huguenots, ruineroit tout le Protestantisme de l'Europe, & s'applaudit, en attendant, de ce que le Roi ne pouvoit frapper sur les Huguenots, que par ses Troupes; qu'il en seroit le principal exécuteur, & deviendroit par-là de plus en plus en crédit.

La révocation de l'Edit de Nantes fut donc résolue & consommée ; Odescalki occupoit le Trône Pontifical sous le nom d'Innocent XI. C'étoit un bon Evêque , mais un Prince très-incapable ; entièrement Autrichien , & ses Ministres du même génie. La grande affaire de la Régale l'avoit brouillé avec le Roi , dès l'entrée de son Pontificat ; les quatre propositions de l'Assemblée du Clergé de 1682 , l'excitèrent bien davantage.

Cette main basse , sur les Huguenots , ne put tirer de lui la moindre approbation ; il s'en tint toujours à l'attribuer à la politique , pour détruire un parti qui avoit tant & si long-tems agité la France ; & l'affaire des franchises étant survenue après , les deux Cours se portèrent à de grandes extrémités. Par l'évènement & sur le point d'honneur des franchises , & sur le point capital des propositions de 1682 , on ne s'aperçut que trop que Monsieur de Lyonne n'étoit plus , & que nous étions bien éloignés du tems de la fameuse affaire des Corfes & du traité de Pise.

---

*Beaux établissemens des Filles de Saint-Joseph, par Madame DE MONTESPAN.*

**L**E magnifique établissement de Saint-Cyr suivit de près la révocation de l'Edit de Nantes. Madame de Montespan avoit bâti, à Paris, une belle maison des filles de Saint-Joseph, qu'elle avoit fondée pour l'instruction des jeunes filles, & pour leur apprendre toutes sortes d'ouvrages; il en étoit sorti de parfaitement beaux en tous genres d'ornemens d'Eglise, & autres meubles superbes pour le Roi, & pour qui en a voulu faire faire; & c'étoit dans cette maison que Madame de Montespan se retira, lorsqu'elle fut obligée de quitter tout-à-fait la Cour.

---

*Etablissement de Saint-Cyr, par Madame DE MAINTENON.*

**L'**ÉMULATION porta Madame de Maintenon à des vues plus hautes & plus vastes, qui, en gratifiant la pauvre Noblesse, put la faire regarder comme une protectrice, à qui toute la Noblesse devoit s'intéresser.

Elle pensa qu'elle illustreroit le règne de Louis XIV par cet établissement ; que ce Monarque s'en occuperoit , ainsi qu'elle-même , & qu'elle y trouveroit une retraite honorable , si elle avoit le malheur de perdre le Roi , comme cela arriva en effet.

La riche menſe Abbaticale de Saint-Denis , qu'elle fit unir à Saint-Cyr , diminua d'autant la dépense d'une ſi grande fondation , aux yeux du Roi & du public ; & l'objet en étoit en ſoi ſi utile qu'il ne reçut que de juſtes applaudiffemens.

*Monſieur, gouverné par la Princeſſe  
DE CONTI, ennemie de Madame DE  
MAINTENON.*

**M**ONSEIGNEUR , qui n'aimoit point Madame de Maintenon , ne contraignit point ſon épouſe ; il étoit toujours alors avec la Princeſſe de Conti , qui le gouvernoit , & qui , fille de Madame de la Vallière , n'avoit rien de commun avec les enfans de Madame de Montespan , ni avec leurs gouvernantes deſquels elle étoit fort éloignée.

La Princeſſe de Conti n'aimoit pas mieux la Dauphine , dont elle craignoit la concurrence dans la confiance de Monſieur.

Elle ne fut donc pas fâchée de la voir prendre si mal avec Madame de Maintenon , & se mettre , par ses manières à cet égard , de travers avec le Roi , & perdre toute considération , comme il arriva ; elle fut peu comptée. On prétendit même que la Princesse de Conti , excessivement parfumée , la vit de fort près & long-tems , comme elle venoit d'accoucher de M. le Duc de Berry.

Quoi qu'il en soit , sa courte vie depuis ne fut plus qu'une maladie continuelle plus ou moins forte , & sa mort soulagea Mari Beau-père , & plus que tout , Madame de Maintenon , qui , quatorze mois après , se vit aussi délivrée de Louvois.

---

*BOSSUET & FÉNÉLON.*

L'ARCHEVÊQUE de Cambrai étoit mal avec Madame de Maintenon , sur l'affaire de Madame de Guyon , sans espérance de retour , à cause de Godet , Evêque de Chartres ; mais encore alors assez entier auprès du Roi , où il ne tarda pas à être perdu sans ressource , pour des raisons personnelles à cette Dame.

Bossuet échappa à la disgrâce que Madame de Maintenon n'entreprit pas même



par plusieurs raisons. Godet, qui la possédoit absolument, avoit besoin de la plume & du grand nom de Bossuet pour pousser Fénelon à bout; Bossuet tenoit au Roi par l'habitude & l'estime, & par être entré, en Evêque des premiers tems, dans la confiance la plus intime du Roi & la plus secrète; enfin il avoit rendu à Madame de Maintenon, sans que ce fût son objet, le service le plus sensible; c'étoit un homme dont la vertu, la droiture & l'honneur étoient aussi inséparables que la science & la vaste érudition.

La place de Précepteur de Monseigneur l'avoit familiarisé avec le Roi, qui s'étoit, plus d'une fois, adressé à lui dans les scrupules de sa vie. Bossuet lui avoit souvent parlé là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles & des premiers Evêques de l'Eglise. Il avoit interrompu le cours de ses liaisons plus d'une fois; il avoit osé poursuivre le Roi, qui lui avoit échappé. Il fit à la fin cesser tout commerce; & il acheva de couronner cette grande œuvre par les derniers efforts, qui chassèrent pour jamais Madame de Montespan de la Cour.

*Renvoi de Madame DE MONTESPAN  
de la Cour. Anecdote & Portrait de  
M. le Duc DU MAINE son fils.*

LE renvoi de Madame de Montespan fut l'époque de l'union si intime de M. le Duc du Maine avec Madame de Maintenon , & de l'adoption qu'elle en fit, qui s'approfondit & se consolida toujours depuis, de plus en plus; qui lui fraya le chemin à toutes les incroyables grandeurs, où, de l'une à l'autre il parvint. Le Duc du Maine étoit trop dans l'intérieur du Roi pour ne s'être pas apperçu de bonne heure de la faveur naissante de Madame de Maintenon, de ses progrès rapides, & que les premiers effets n'en pouvoient être que la disgrâce de Madame de Montespan.

Personne n'avoit plus d'esprit que M. du Maine, ni de talent & d'art caché sous toutes sortes de graces qui peuvent charmer, avec l'air le plus naturel, le plus simple, quelquefois le plus naïf. Personne ne prenoit plus aisément toutes sortes de formes; personne ne connoissoit mieux les gens qu'il avoit intérêt de connoître; personne n'avoit plus d'art, de manège, d'adresse pour s'in-

finuer auprès d'eux ; personne enfin , sous un extérieur dévot , solitaire , philosophe , sauvage , ne cachoit des vues plus ambitieuses , ni plus vastes , que son extrême timidité servoit encore à couvrir.

Le Duc du Maine s'aperçut donc de bonne heure des épines de sa position entre sa mère & sa gouvernante. Il se chargea de presser lui-même Madame de Montespan de s'en aller à Paris pour ne plus revenir à la Cour , & de lui en porter l'ordre très-positif. Il s'en acquitta , & se dévoua par-là à Madame de Maintenon sans réserve.

Il fut très-mal reçu de sa mère , qui ne le vouloit point voir ; & jamais depuis il n'y fut véritablement bien. Mais Madame de Maintenon ne mit point de bornes à son affection pour lui.



*Conduite adroite & épineuse de Madame DE MAINTENON. Quelles étoient les personnes de sa société ; ses visites ; ses audiences ; ses occupations ; sa conduite avec les filles du Roi. Partage de son temps ; assiduités de Louis XIV.*

MADAME de Maintenon ne voyoit personne chez elle en visite, & n'en rendoit jamais aucune ; cela n'avoit que fort peu d'exceptions. Elle alloit voir la Reine d'Angleterre, & la recevoit chez elle ; quelquefois chez Madame de Monchevreuil, sa plus intime amie ; depuis sa mort, elle alla quelquefois voir M. de Montchevreuil, mais rarement ; il entroit chez elle toutes les fois qu'il le vouloit, mais des instans. Le Duc de Richelieu eut toute sa vie le même privilège. Elle alloit encore quelquefois chez Madame de Caylus sa bonne nièce, qui étoit souvent chez elle.

Si, en deux ans, une fois, elle alloit chez la Duchesse de Lude, ou chez quelques femmes aussi qualifiées, entre trois ou quatre au plus, c'étoit une distinction & une nouvelle, quoiqu'il ne s'agît que d'une simple visite. Madame d'Haudicourt, son an-

cienne amie, alloit aussi chez elle à-peu-près quand elle le vouloit, & sur la fin, le Maréchal de Villeroi; quelquefois Harcourt, jamais d'autres.

Lors du brillant voyage de Madame des Ursins, cette Dame alloit aussi très-souvent chez elle, particulièrement à Marly, où Madame de Maintenon la fut voir une fois. Jamais elle n'alloit chez aucune Princesse du sang, même chez Madame. Aucune d'elles aussi n'alloit chez elle, à moins que ce ne fût par audience : ce qui étoit extrêmement rare, & qui faisoit nouvelle.

Pour les portes, elles s'ouvroient toujours devant le Duc du Maine, en quelque lieu qu'il fût; & depuis le mariage du Duc de Noailles, il la voyoit quand il vouloit.

Le Cardinal de Noailles, jusqu'à l'affaire de la Constitution, la voyoit régulièrement en particulier, le jour qu'il avoit son audience du Roi, dans la semaine; & après, le Cardinal de Bissy, autant qu'il le vouloit, & le Cardinal de Rohan avec mesure.

Son frère, tant qu'il vécut, la désola; il entroit à toute heure chez elle, lui tenoit des propos de l'autre monde, & faisoit souvent des sorties de crédit avec elle; pas le moins du monde sa belle-sœur ne parut ja-

mais à la Cour, ni dans le monde. Madame de Maintenon la traitoit bien par pitié, fans que cela allât au plus petit crédit, mais elle dînoit quelquefois avec elle, & ne la laissoit venir à Versailles que le moins qu'elle pouvoit, peut-être deux ou trois fois l'an au plus, & coucher une nuit.

Godet, Evêque de Chartres, & Aubigny, Archevêque de Rouen, elle ne les voyoit qu'à Saint-Cyr.

Ses audiences étoient difficiles à obtenir; & le peu qu'elle en accordoit, étoient presque toutes à Saint-Cyr, où on alloit la trouver à jour & heure donnés. On l'attendoit à Versailles, au sortir de chez elle, ou à son retour, quand on avoit un mot à lui dire; gens bas, & même pauvres gens, & personnes considérables; on n'avoit là qu'un instant; & c'est à qui le faisoit.

Les Maréchal de Villeroi, d'Harcourt, souvent Tessé, quelquefois, dans les derniers tems, Vaudemont, lui ont parlé de cette façon; & si c'étoit en rentrant chez elle, ils ne la suivoient pas au-delà de son antichambre, ou elle coupoit très-court, & les laissoit. Bien d'autres lui ont parlé de la sorte.

Un très-petit nombre de Dames, à qui  
le

le Roi étoit accoutumé , & qui étoient de ses particulières , la voyoient quelquefois aux heures où le Roi n'y étoit pas , & rarement quelques-unes dînoient avec elle.

Ses matinées , qu'elle commençoit de fort bonne heure , étoient remplies par des audiences cachées de charité ou de gouvernement spirituel , quelquefois par quelques Ministres , rarement par quelques Généraux d'Armée ; encore ces derniers , quand ils avoient un rapport particulier à elle , comme les Maréchaux de Villeroy , d'Harcourt , & quelquefois Tessé.

Assez souvent , dès huit heures du matin , ou plutôt , elle alloit chez quelque Ministre , rarement elle dînoit chez eux avec leur femme & une compagnie fort choisie. C'étoient-là les grandes faveurs , & une nouvelle ; mais qui ne menoit à rien qu'à de l'envie & à quelque considération.

Monsieur de Beauvilliers fut des premiers & des plus long-tems favoris de ces diners , & fréquemment , jusqu'à ce que Godet , Evêque de Chartres , arrêta tout court les progrès de Fénélon , qui s'étoit fait leur Docteur.

Les Ministres chargés de la guerre , & sur-tout des finances , furent toujours ceux

avec qui Madame de Maintenon avoit le plus à faire , & qu'elle cultiva. Rarement , & plus que rarement , alloit-elle chez les autres ; mais pour affaires , & souvent d'état , & dès le matin , sans jamais dîner chez ces derniers.

A l'ordinaire , dès qu'elle étoit levée , c'étoit de s'en aller à Saint-Cyr , & d'y dîner dans son appartement seule , ou avec quelque favorite , d'y donner des audiences le moins qu'elle pouvoit , d'y lire & d'y répondre aux lettres , d'y gouverner des Monastères de filles de toutes parts , d'y recevoir des avis & des lettres & informations secrètes , & de revenir à-peu-près au tems que le Roi passoit chez elle.

Devenue plus vieille & plus infirme , en arrivant , entre sept à huit heures du matin , à Saint-Cyr , elle se mettoit au lit pour s'y reposer , ou faire quelques remèdes.

A Fontainebleau , elle avoit une maison à la ville où elle alloit souvent pour y faire les mêmes choses qu'à Saint-Cyr.

A Marly , elle s'étoit fait accommoder un petit appartement qui avoit une fenêtre dans la Chapelle ; elle en faisoit souvent le même usage que de Saint-Cyr ; mais cela s'appelloit le repos ; & le repos étoit inac-



cessible sans exception , excepté à Madame la Duchesse de Bourgogne.

A Marly , à Trianon , à Fontainebleau , le Roi alloit chez elle les matins des jours où il n'y avoit point de conseil , & qu'elle n'étoit pas à Saint-Cyr. A Fontainebleau , depuis la messe jusqu'au dîner , quand le dîner n'étoit pas quelquefois au sortir de la messe , pour aller courir le cerf , & il y étoit une heure & demie , quelquefois davantage. A Trianon & à Marly , la visite du Roi beaucoup moins , parce que , en sortant de chez elle , il s'alloit promener dans les jardins.

Ces visites étoient presque toujours tête à tête , sans préjudice de celles de toutes les après-dînées , qui étoient rarement tête à tête , que fort peu de tems , parce que les Ministres y venoient , chacun à son tour , pour travailler avec le Roi. Le vendredi , où il arrivoit souvent qu'il n'y en avoit point , c'étoient les Dames familières avec qui il jouoit , ou une musique ; ce qui se doubloit & se tripla de jours , sur-tout à la fin de sa vie.

Vers les neuf heures du soir , deux femmes de chambre venoient déshabiller Madame de Maintenon ; aussi-tôt après son ma-

tre d'hôtel & son valet de chambre apportent son couvert , un potage & quelque chose de léger. Dès qu'elle avoit achevé de souper , ses femmes la mettoient au lit , & tout cela en présence du Roi & du Ministre , qui n'en discontinuoit pas son travail ; tout cela gagnoit dix heures que le Roi alloit souper ; en même tems on tiroit les rideaux de Madame de Maintenon.

---

*Suite des détails singuliers concernant  
la vie particulière de Madame de  
MAINTENON.*

DANS les voyages c'étoit la même chose , Madame de Maintenon partoit de bonne heure avec quelques favorites , comme Madame de Monchevreuil , toujours tant qu'elle vécut , Madame d'Haudicourt , Madame Dangeau , Madame de Cayus. Un carrosse du Roi , affecté pour elle-même , la menoit toujours pour aller de Versailles à Saint-Cyr ; & d'Espinoy , Ecuyer de la petite écurie , la mettoit dans le carrosse , & l'accompagnoit à cheval ; c'étoit sa tâche de tous les jours.

Dans les voyages , le carrosse de Madame de Maintenon menoit ses femmes de

chambre, & suivoit celui où elle étoit. Elle s'arrangeoit de façon, que le Roi, en arrivant, la trouvoit toute établie, lorsqu'il passoit chez elle. Son carrosse & sa chaise, avec ses porteurs ayant sa livrée, entroient par-tout, comme ceux des gens titrés.

Toujours en chef, en particulier, & à l'extérieur pour le ton, le siège, & sa place en présence du Roi, de Monsieur, de la Cour d'Angleterre, & de qui que ce fût; mais elle étoit très-simple en particulier, au-dehors, & toujours aux dernières places.

Je l'ai vue souvent aux dîners du Roi, à Marly, mangeant avec lui & ses Dames, & à Fontainebleau, en grand habit chez la Reine d'Angleterre, cédant absolument sa place, & se reculant par-tout pour les femmes titrées, même pour les femmes de qualité distinguée, ne se laissant jamais forcer par les titrées, mais par celles de qualité ordinaire avec un air de peine & de civilité, & par tous ces endroits, polie, affable, parlant comme une personne qui ne prétend rien, & qui ne montre rien, mais qui en imposoit fort, à ne considérer que ce qui étoit autour d'elle.

Toujours bien mise, noblement, proprement, de bon goût, mais très-modestement,

mais plus vieillement alors que son âge : depuis qu'elle ne parut plus en public, on ne voyoit que ses coëffes & écharpes noires, quand par hafard elle sortoit. Elle n'alloit jamais chez le Roi qu'il ne fût malade ; que les matins des jours qu'il avoit pris médecine ; & à peu près de même chez Madame la Duchesse de Bourgogne ; jamais ailleurs pour aucun devoir.

Chez elle , avec le Roi , ils étoient chacun dans leur fauteuil , une table devant chacun d'eux , aux-deux coins de la cheminée ; elle du côté du lit , le Roi le dos à la muraille , du côté de la porte de l'antichambre , & deux tabourets devant sa table , un pour le Ministre qui venoit travailler , l'autre pour son sac.

Les jours de travail , ils n'étoient seuls ensemble que fort peu de tems , avant que le Ministre entrât , & moins encore souvent après qu'il étoit sorti. Le Roi passoit à la garde-robe , revenoit au lit de Madame de Maintenon , où il se tenoit debout fort peu , lui donnoit le bon soir , & alloit se mettre à table : telle étoit la mécanique de Madame de Maintenon.

Pendant le travail , Madame de Maintenon lisoit ou travailloit en tapisserie ; elle

entendoit tout ce qui se passoit entre le Roi & le Ministre , qui parloient tout haut. Rarement elle y mêloit son mot , plus rarement ce mot étoit de quelque conséquence. Souvent le Roi lui demandoit son avis ; alors elle répondoit avec de grandes mesures. Jamais , ou presque jamais , elle ne paroissoit affectionner rien , & moins encore s'intéresser pour personne ; mais les Ministres avoient son mot.

Si par hasard , le Roi s'arrêtoit à celui que Madame de Maintenon vouloit , le Ministre s'en tenoit là , & faisoit en sorte de ne pas aller plus loin. Si le Roi s'arrêtoit à quelque autre , le Ministre proposoit aussi de voir ceux qui étoient à portée , laissoit après dire le Roi , & en profitoit pour exclure. Rarement proposoit-il expressément celui à qui il vouloit en venir ; mais toujours plusieurs qu'il tâchoit de blâmer également , pour embarrasser le Roi sur le choix. Alors le Roi lui demandoit son avis ; il parcouroit encore les raisons de quelques-uns , & appuyoit enfin sur celui qu'il vouloit. Le Roi presque toujours balançoit , & demandoit à Madame de Maintenon ce qui lui en sembloit. Elle sourioit , faisoit l'incapable , disoit quelquefois un

eux, d'en préparer les voies, quelquefois d'en rompre la glace, sous prétexte de leur modestie & du service du Roi, qui demandoit qu'ils fussent excités à le soulager, à faire de mieux en mieux. Ainsi c'étoit entr'eux un cercle de besoins & de services réciproques : aussi les ménagemens entr'eux étoient-ils infinis & continuels. Mais si Madame de Maintenon ne pouvoit rien, ou presque rien sans eux, de ce qui se passoit par eux, eux ne pouvoient se soutenir sans elle, beaucoup moins malgré elle.

Cependant, il est arrivé plusieurs fois que, lorsqu'on ne s'y prenoit pas avec assez de détours & de délicatesse, & que le Roi appercevoit qu'un Ministre, ou le Général d'armée favorisoit un parent ou un protégé de Madame de Maintenon, il tenoit ferme contre cela même; puis il disoit partie fâché, partie se moquant d'eux : „ Un tel a bien fait sa cour; car il n'a pas „ tenu à lui de bien servir un tel, parce „ qu'il est parent ou protégé de Madame „ de Maintenon; „ & ces coups de cavesson la rendoient très-timide & très-mesurée, quand il étoit question de se montrer au Roi à découvert sur quelques choses, ou sur quelqu'un.

Aussi répondoit-elle toujours, à quiconque s'adressoit à elle-même. pour les moindres choses, qu'elle ne se mêloit de rien ; & si, bien rarement, elle s'ouvroit davantage, & que la chose regardât un Ministre, sur lequel elle comptoit, elle envoyoit à lui, & promettoit de lui en parler ; mais encore une fois, rien n'étoit plus rare ; on ne laissoit pas cependant d'aller à elle, par espérance que, nonobstant cette réponse banale, elle feroit peut-être ce qu'on désireroit, comme cela arrivoit quelquefois.

Il y avoit peut-être cinq ou six personnes au plus de tous états, lesquelles la plupart étoient ses amies de son ancien tems, à qui elle répondoit plus franchement, quoique toujours foiblement & mesurément, & pour qui en effet elle agissoit au mieux qu'il lui étoit possible, & néanmoins réussissant très-ordinairement, elle n'y réussissoit pas toujours.

Revenons un moment à ces coups de cavesson du Roi dont on vient de parler.

*Travail du Roi avec ses Ministres , sa  
résistance momentanée à leurs désirs ,  
& à ceux de Madame DE MAIN-  
TENON.*

**L**E Tellier , dans des tems bien antérieurs, & long-tems avant d'être Chancelier de France , connoissoit bien le Roi là-dessus. Un de ses meilleurs amis , car il en avoit , l'avoit prié de quelque chose qu'il désiroit fort, & qui devoit être proposé dans le travail particulier de ce Ministre avec le Roi. Le Tellier l'assura qu'il feroit tout son possible. Son ami ne goûta point sa réponse, & lui dit franchement que , dans la place & le crédit où il étoit , ce n'étoit pas assez de celle-là qu'il falloit lui donner. “ Vous  
„ ne connoissez pas le terrain , lui répondit  
„ le Tellier ; de vingt affaires que nous  
„ portons ainsi au Roi , nous sommes sûrs  
„ qu'il en passera dix-neuf à notre gré ;  
„ nous le sommes également que la ving-  
„ tième sera décidée au contraire ; laquelle  
„ des vingt sera décidée contre notre avis  
„ & notre désir ? C'est ce que nous igno-  
„ rons toujours ; & très-souvent c'est celle  
„ où nous nous intéressons le plus. Le Roi



„ nous réserve cette bîsque pour nous faire  
„ sentir qu'il est le maître, & qu'il gou-  
„ verne. Et si par hasard il se présente  
„ quelque chose, sur laquelle il s'opiniâtre,  
„ & qui soit assez importante pour que  
„ nous nous opiniâtrions aussi, ou pour la  
„ chose même, ou pour l'envie que nous  
„ avons qu'elle réussisse comme nous le  
„ désirons, c'est très-souvent alors, dans  
„ le rare que cela arrive, une sortie sûre;  
„ mais, à la vérité, la sortie essuyée &  
„ l'affaire manquée, le Roi content d'avoir  
„ montré que nous ne pouvons rien, &  
„ peiné de nous avoir fâché, devient flexi-  
„ ble, en sorte que c'est alors le tems où  
„ nous faisons tout ce que nous voulons. „

Il avoit la même conduite avec Madame de Maintenon, à qui, de fois à autres, il faisoit des sorties terribles, & dont il s'ap-  
plaudissoit. Quelquefois elle se mettoit à  
pleurer devant lui, & étoit plusieurs jours  
sur de véritables épines.

Quand elle eut mis Fagon auprès du  
Roi, au-lieu de Daquin, qu'elle fit ren-  
voyer, pour avoir un homme tout à elle  
& de beaucoup d'esprit, qu'elle s'étoit at-  
tachée dans les voyages aux Eaux, où il  
avoit suivi le Duc du Maine, & un homme

dont elle pût tirer un continuel parti dans cette place intime du premier Médecin qu'elle voyoit tous les matins : elle faisoit la malade, quand il lui arrivoit de ces scènes, & c'étoit d'ordinaire par où elle les faisoit finir avec plus d'avantage.

---

*Caractère personnel du Roi. Preuves.  
Anecdotes à ce sujet.*

CE n'est pas que ces artifices, ni même la réalité la plus effective, eussent aucun pouvoir de contraindre d'ailleurs, en quoi que ce pût être, le Roi. Ce Prince étoit absolu dans son intérieur ; les incommodités les plus opposées aux voyages, au grand habit de Cour (car les Dames les plus privilégiées ne paroissoient jamais autrement dans ses carrosses, ni en aucun lieu de Cour, avant que Marly eût adouci cette étiquette) ne pouvoit en dispenser les Dames ; grandes maladies, moins de six semaines après leurs couches, dans d'autres tems fâcheux, il falloit être en grand habit, parées & ferrées dans leur corps ; aller en Flandre & plus loin, danser, veiller, être des fêtes, manger, être gaies & de bonne compagnie, changer de lieu, ne

paroître craindre aucune intempérie , ni être incommodées du chaud, du froid, de l'air, de la poussière, & tout cela précisément aux jours & heures marqués, sans déranger rien d'une minute. Ses filles il les a traitées toutes pareillement ; il n'avoit pas plus de ménagement pour Madame la Duchesse de Berry, ni même pour Madame la Duchesse de Bourgogne, quoique Fagon, Madame de Maintenon pussent dire & faire, quoiqu'il aimât Madame la Duchesse de Bourgogne aussi tendrement qu'il en étoit capable, qui toutes les deux s'en blessèrent.

Le Roi voyageoit toujours en carrosse plein de femmes, ses belles-filles, quelquefois Madame, & des Dames, quand il y avoit place. Ce n'étoit que pour les rendez-vous de chasse, les voyages de Fontainebleau, de Chantilly & de Compiègne & les vrais voyages, que cela étoit ainsi. Pour aller tirer, se promener, pour aller coucher à Marly ou à Meudon, il alloit seul dans une calèche. Il se défioit des conversations que ses grands Officiers auroient pu tenir devant lui dans ses carrosses, & prétendoit que le vieux Charost, qui prenoit volontiers ce tems-là pour dire bien des choses, lui avoit fait prendre ce parti, il y

avoit plus de quarante ans. Cela convenoit aussi aux Ministres, qui sans cela auroient pu être inquiétés tous les jours, & à la clôture exacte, qu'en leur faveur lui-même s'étoit prescrite, & à laquelle il fut si exactement fidèle.

Pour les femmes, le peu de Dames qui y pouvoient trouver place, outre que cela ne se pouvoit empêcher, l'occasion en étoit restreinte à une grande rareté, & le babil fort peu à craindre.

Dans le carrosse, lors des voyages, il y avoit beaucoup de toutes sortes de choses à manger, viandes, pâtisseries, fruits; on n'avoit pas sitôt fait un quart de lieue, que le Roi demandoit si on vouloit manger; lui jamais ne goûtoit à rien entre ses repas, non pas même à aucun fruit; mais il s'amusoit à voir manger, & manger à force. Il falloit avoir appétit, être gaies, autrement il ne le trouvoit pas bon. On faisoit la mignone, on ne vouloit pas faire la délicate, être du bel air, cela n'empêchoit pas que les mêmes Dames ou Princesses, qui soupoient avec d'autres, à sa table le même jour, ne fussent obligées, sous les mêmes peines, d'y faire aussi bonne contenance que si elles n'avoient pas mangé de la jour-

née ; avec cela d'autres besoins , il n'en falloit pas parler , outre que pour des femmes il auroit été très-embarrassant , avec le détachement de la maison du Roi , & les Gardes du Corps devant & derrière le carrosse , les Officiers & les Ecuyers aux portières , qui faisoient une poussière qui dévorait tout ce qui étoit dans le carrosse.

Le Roi , qui aimoit l'air , en vouloit les glaces baissées , & eût trouvé fort mauvais que quelque Dame eût tiré le rideau contre le Soleil , le vent ou le froid : il ne falloit seulement pas s'en appercevoir , ni d'aucune autre sorte d'incommodité ; il alloit toujours extrêmement vite , avec des relais le plus ordinairement. Se trouver mal , étoit un démérite à n'y plus revenir.

Madame de Maintenon , qui craignoit fort l'air & d'autres incommodités , ne put gagner là-dessus aucun privilège ; tout ce qu'elle obtint , sous prétexte de modestie & d'autres raisons , fut de voyager à part , de la manière que je l'ai rapporté ; mais en quelque état qu'elle fût , il falloit marcher & suivre à point nommé , & se trouver arrivée & rangée , avant que le Roi entrât chez elle.

Elle fit bien des voyages à Marly , dans

un état à ne pas faire marcher une servante.

Elle en fit un à Fontainebleau , qu'on ne savoit pas véritablement si elle ne mourroit pas en chemin. En quelque état qu'elle fût , le Roi alloit chez elle à son heure ordinaire , & y faisoit ce qu'il avoit projeté. Tout au plus , elle étoit dans son lit ; plusieurs fois y suant la fièvre à grosses gouttes ; le Roi qui aimoit l'air & qui craignoit le chaud dans les chambres , s'étonnoit , en arrivant , de trouver tout fermé , & faisoit ouvrir les fenêtres , & n'en rabattoit rien , quoiqu'il la vît dans cet état , jusqu'à dix heures qu'il s'en alloit souper , & sans considération pour la fraîcheur de la nuit.

S'il devoit y avoir musique , la fièvre , le mal de tête n'empêchoit rien , & cent bougies dans les yeux.

Ainsi le Roi alloit toujours son train , sans demander jamais si elle n'en étoit point incommodée.

Madame la Duchesse de Bourgogne étoit grosse ; elle étoit fort incommodée ; le Roi vouloit aller à Fontainebleau , contre sa coutume , dès le commencement de la belle saison , & l'avoit déclaré ; il vouloit ses voyages de Marly en attendant. Sa petite fille l'amusoit fort , il ne pouvoit pas se

passer d'elle , & tant de mouvement ne s'accommodoit pas avec son état ; Madame de Maintenon en étoit inquiète ; Fagon en glissoit doucement son avis. Cela importunoit le Roi.

---

## VOYAGE DE MARLY.

### *Anecdotes de Madame la Duchesse DE BOURGOGNE.*

**L**ES représentations , sur les voyages de Marly , le chicanèrent , sans pouvoir les rompre ; il différa seulement , à deux reprises , celui du lendemain de la *Quasimodo* , & n'y alla que le mercredi de la semaine suivante , malgré tout ce qu'on put dire & faire pour l'empêcher , ou pour obtenir que la Princesse demeurât à Versailles. Le samedi suivant , le Roi se promenant après la messe , & s'amusant au bassin des carpes , entre le Château & la perspective , nous vîmes venir à pied la Duchesse de Lude toute seule , sans qu'il y eût aucune Dame avec le Roi , ce qui arrivoit rarement le matin. Il comprit qu'elle avoit quelque chose de pressé à lui dire ; il fut au-devant d'elle ; & quand il en fut à peu de distance ,

il s'arrêta, & on le vit passer seul sans la joindre ; le tête à tête ne fut pas long ; elle s'en retourna ; & le Roi revint vers nous jusqu'auprès des carpes sans mot dire ; chacun vit bien de quoi il étoit question, & personne ne se pressoit de parler. A la fin le Roi arrivant tout auprès du bassin, regarda ce qui étoit là de plus principal ; & sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit, ces seules paroles : „ la Du-  
 „ chesse de Bourgogne est blessée. „ Voilà Monsieur de la Rochefoucault à s'exclamer, & le Maréchal de Boufflers à répéter à basse note, puis Monsieur de la Rochefoucault à se récrier plus fort que c'étoit le plus grand malheur du monde ; & que s'étant déjà blessée d'autres fois, elle n'en auroit peut-être plus. Et quand cela seroit, interrompit le Roi tout d'un coup, qui jusques-là n'avoit dit mot, „ qu'est-ce que  
 „ cela me feroit ? Est-ce qu'elle n'a pas  
 „ déjà un fils ? Et quand il mourroit, est-  
 „ ce que le Duc de Berry n'est pas en âge  
 „ de se marier ? Eh ! que m'importe qui  
 „ me succède des uns ou des autres ? Ne  
 „ sont-ce pas également mes petits enfans ? Et tout de suite, avec impétuosité : „ elle  
 „ est blessée, parce qu'elle avoit à l'être,



„ & je ne ferai plus contrarié dans mes  
„ voyages, & dans tout ce que j'ai envie  
„ de faire, par les représentations des Mé-  
„ decins & les raisonnemens des matrones;  
„ j'irai & je viendrai à ma fantaisie, & on  
„ me laissera en repos. „

Un silence à entendre une fourmi marcher, à cette espèce de sortie ; on baissoit les yeux ; à peine osoit-on respirer. Chacun demeura stupéfait ; jusqu'aux gens des bâtimens & aux jardiniers demeurèrent immobiles. Ce silence dura plus d'un quart d'heure ; le Roi le rompit, appuyé sur la balustrade pour parler d'une carpe ; personne ne répondit. Il adressa, après, la parole sur ces carpes à des gens des bâtimens, qui ne soutinrent pas la conversation à l'ordinaire ; il ne fut question que de carpes avec eux ; tout fut languissant ; & le Roi s'en alla quelque tems après.

Dès que nous osâmes nous regarder hors de sa vue, nos yeux se rencontrèrent, se dirent tout ; tout ce qui se trouva là de gens furent, pour ce moment, les confidens les uns des autres. On admira, on s'étonna. Quelque éloignée que soit maintenant cette scène, elle m'est toujours également présente.

*Qualités que Madame DE MAINTENON exigeoit des gens qui la servoient.*

**L**ES gens de Madame de Maintenon (car tout est curieux sur cette femme célèbre) étoient en très-petit nombre, peu répandus, modestes, respectueux, humbles, silencieux, & ne s'en firent jamais accroire. C'étoit l'air de la maison; & ils n'y seroient pas demeurés sans cela. Ils y faisoient, avec le tems, une fortune modérée, suivant leur état, & qui ne pouvoit donner d'envie, ni occasion de parler. Tous demeuroient dans une obscurité plus ou moins aisée.

Les femmes passaient leur vie enfermées chez elle : non-seulement elle ne vouloit point qu'elles sortissent; mais elle les empêchoit de recevoir personne; & la fortune qu'elle leur faisoit étoit courte & rare.

Le Roi les connoissoit toutes & tous; il étoit familier avec eux, & y causoit souvent, lorsqu'il passoit quelquefois chez elle avant qu'elle y fût rentrée.

Il n'y avoit d'un peu distingué que cette ancienne servante, du tems, qu'après la mort de Scaron, elle étoit à la Charité de Saint-Eustache, logée dans cette montée,

où cette servante faisoit sa chambre & son petit pot au feu dans la même chambre.

Nanon de ce tems-là, & que Madame de Maintenon a toujours appelée ainsi, qui d'abord avoit été son unique domestique, & qui l'avoit constamment suivie & servie dans ses divers états, étoit devenue Madame Balbieu, dévote comme elle, & vieille; elle étoit d'autant plus importante, qu'elle avoit toute la confiance domestique de Madame de Maintenon, & l'œil sur les Demoiselles, qui se succédoient, de Saint-Cyr auprès d'elle, & sur ses nièces. Elle se coëffoit & s'habilloit comme sa maîtresse, qu'elle affectoit d'imiter en tout.

---

*Le Cardinal de Noailles, Archevêque  
de Paris.*

**M**ADAME de Maintenon servit beaucoup à faire nommer le frère du Maréchal de Noailles à l'Archevêché de Paris, à la mort de Harlay, en 1695; chose d'autant plus difficile, que les Jésuites ne l'aimoient pas; que le Roi ne le connoissoit presque point, parce qu'il ne venoit jamais à Paris, & encore pour des momens; tellement qu'il fallut le porter à Paris, sans aucune participa-

t'on du père la Chaife. On ne peut même pas l'y bombarder à l'infu du confeffeur , parce qu'il fallut forcer ce Prélat, qui, non-feulement fit toute la réfiftance qu'il lui fût poffible , mais qui affecta de fe rendre fufpect du côté de la doctrine.

Il avoit d'abord été nommé à l'Evêché de Cahors ; quelques mois après , il fut transféré à Châlons. La proximité , ni la dignité de ce Siègé, dont l'Evêque eft Comte & Pair de France , ne purent le réfoudre à quitter l'époufe à laquelle il avoit été deftiné par fon facre, quoiqu'il ne pût encore l'avoir connue ; il brilla à Châlons , avec les mœurs d'un ange , par une réfidence continuelle , une follicitude pastorale , douce , appliquée , inftructive , pleine des plus grands exemples , & un éloignement total de tout ce qui n'étoit point de fon miniftère. Le crédit de fa famille , armé d'une fi grande réputation , l'emporta fur toutes les voies ordinaires ; il réuffit à Paris , comme il avoit fait à Châlons , fans être ébloui d'un fi grand théâtre ; il plut extrêmement au Roi & à Madame de Maintenon ; & pour achever ici ce qui le regarde personnellement , il ne parut ni neuf , ni embarrassé aux affaires , & il fit admirer fes lumières ,

son savoir ; & ce qui est fort rare en même tems , sa modestie & une magnificence convenable aux assemblées du Clergé ; enfin il fut Cardinal en 1700 , avec la même réputation qu'il avoit eue à changer de Siège.

*Artifice DE MANSARD pour flatter.*

C EPENDANT le Roi retranché dans ses fables à Marly , & dans ses bâtimens , éprouvoit jusques dans la bagatelle de ces derniers , les mêmes artifices par lesquels il étoit quelquefois gouverné en grand.

Mansard , qui en étoit le Surintendant peu capable , mais pourtant avec un peu plus de goût que son maître , l'obsédoit avec des projets qui , de l'un à l'autre , le conduisirent aux plus fortes dépenses. C'étoit autant d'occasions de s'enrichir , où il réussissoit merveilleusement , & de se perpétuer les privances qui le rendoient une sorte de personnage que les Ministres même ménageoient , & à qui toute la Cour faisoit la sienne. Il avoit l'art d'apporter au Roi des plans informes , mais qui lui mettoient le doigt sur la lettre , à quoi ce délié maçon aidait imperceptiblement ; le Roi voyoit ainsi , ou le défaut à corriger , ou le mieux

à faire; Mansard se récrioit sur la justesse des observations, sur ce que le Roi possédoit les délicatesses de l'architecture & des beautés des jardins, aussi excellemment que l'art de gouverner; & si, comme il arrivoit souvent, il s'opiniâtroit sur quelque chose de mauvais goût-, Mansard admiroit également, & l'exécutoit, jusqu'à ce que le goût du changement donnât ouverture pour y en faire. Avec tout cela, Mansard, devenu entreprenant, se mit à fatiguer le Roi de demandes pour soi, ou pour les siens, souvent fort étranges, & fit si bien qu'il fut aussi de ceux dont le Roi se sentit fort soulagé quand il mourut.

*Raillerie du Gazetier de Hollande. Colère du Roi. Anecdote du valet du Serdeau.*

PENDANT la campagne du Maréchal de Villeroy contre Vaudemont, le Roi avoit soin de se faire lire toutes les gazettes de Hollande; dans la première qui parut, il vit des louanges excessives & ironiques de Monsieur le Duc du Maine; le Gazetier disoit que ses blessures avoient arrêté les

Tome I. O

succès de l'armée Françoisè , & sauvé Monsieur de Vaudemont , & que Monsieur du Maine avoit été emporté sur un brancard ; cette raillerie fabuleuse avoit piqué le Roi ; mais il le fut bien davantage de la gazette suivante , qui se rétracta du combat qu'elle avoit raconté , & ajouta que Monsieur du Maine n'avoit pas même été blessé ; tout cela , joint au silence qui avoit régné depuis cette journée , & au compte si succinct que Monsieur le Maréchal de Villeroy lui en avoit rendu , & sans chercher aucune excuse , donna des soupçons au Roi qui l'agitèrent.

La Vienne, Baigneur à Paris, fort à la mode, étoit devenu celui du Roi, & l'un des quatre premiers Valets de chambre. C'étoit un fort honnête homme, mais rustre, brutal, & franc ; & cette franchise dans un homme, d'ailleurs vrai, avoit accoutumé le Roi à lui demander ce qu'il n'espéroit pas pouvoir tirer d'ailleurs, quand c'étoit des choses qui ne passaient pas sa portée. Tout cela conduisit jusqu'à un voyage de Marly ; & ce fut là où il questionna la Vienne. Celui-ci y montra son embarras, parce que dans sa surprise il n'eut pas l'esprit de se cacher. Cet embarras redoubla la curiosité du

Roi, & enfin ses commandemens; la Vienne n'osa pousser plus loin ses résistances; il apprit au Roi ce qu'il eût voulu ignorer toute sa vie.

Le Comte de Toulouse, étant Amiral, avoit sa destination faite; c'étoit donc pour Monsieur du Maine qu'étoient ses soins.

Un jour, sortant de table à Marly, avec toutes les Dames, & en présence de tous les Courtisans, il aperçut un valet du Serdeau, qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche; dans l'instant il oublia toute sa dignité; & sa canne à la main, qu'on venoit de lui rendre avec son chapeau, il court sur ce valet, qui ne s'attendoit à rien moins, ni pas un d'eux, le frappa, l'injuria, & lui cassa sa canne sur le corps; à la vérité elle étoit de roseau, & ne résista guere; de-là le tronçon à la main, & avec l'air d'un homme qui ne se possédoit plus, continuant à injurier ce valet, qui étoit déjà bien loin, il traversa le petit cabinet & une antichambre, & entra chez Madame de Maintenon, où il fut près d'une heure, comme il faisoit souvent à Marly après dîner, sortant pour repasser chez lui, il trouva le Père de la Chaise; dès qu'il l'aperçut parmi ses Courtisans: "mon Père, lui dit-



„ il fort haut, j'ai battu un coquin, & lui  
„ ai cassé ma canne sur le dos; mais je ne  
„ crois pas avoir offensé Dieu; „ & tout  
de suite, il raconta le prétendu crime.

Tous ceux qui étoient-là trembloient encore de ce qu'ils avoient vu ou entendu des spectateurs; la frayeur redoubla à cette reprise; les plus familiers bourdonnèrent contre ce valet, & le pauvre Père fit semblant d'approuver, entre les dents, pour ne pas l'irriter davantage, & devant tout le monde. On peut juger, si ce fut la nouvelle du jour; & la terreur qu'elle imprima, parce que personne n'en put deviner alors la cause; chacun comprenoit aisément que celle qui avoit paru ne pouvoit être la véritable.

On remarqua encore à Fontainebleau, que la Ville de Paris y étant venue haranguer le Roi, à l'occasion du serment de Bignon, nouveau prévôt des Marchands; comme l'Isle venoit d'être investie, il répondit non-seulement avec bonté, mais il se servit du terme de reconnoissance pour sa bonne Ville; & qu'en le prononçant, son visage s'altéra; deux choses qui de tout son règne ne lui étoient pas échappées.

*Honneurs accordés aux enfans de M. le  
Duc du MAINE.*

**L**E Duc du Maine désiroit d'obtenir, pour ses enfans, les mêmes honneurs dont il jouissoit. Quand cette grace fut résolue entre le Roi, Madame de Maintenon & lui, il fut question de la déclarer; & cette déclaration produisit la scène la plus nouvelle & la plus singulière de ce long règne, pour qui a connu le Roi & l'idée qu'il avoit de sa puissance.

En entrant le samedi au soir, le quinze mars, dans son cabinet, après souper à Versailles, & l'ordre donné à l'ordinaire, il s'avança gravement dans le second cabinet, se rangea vers son fauteuil sans s'asseoir, passa lentement les yeux sur toute la compagnie, à laquelle il dit, sans adresser la parole à personne, qu'il donnoit, aux enfans de Monsieur le Duc du Maine, le même rang & les mêmes honneurs dont Monsieur du Maine jouissoit; & sans un moment d'intervalle, marcha vers le bout du cabinet le plus éloigné, & appelant Monseigneur, & Mgr. le Duc de Bourgogne, il leur dit que, devant tous les deux régner successivement

après lui, il le prioit d'agréer le rang qu'il donnoit aux enfans de M. le Duc du Maine, d'accorder cela à la tendresse qu'il se flattoit qu'ils avoient pour lui, & à celle qu'il se sentoît pour ces enfans & pour leur père; qui vieux comme il étoit, & considérant que sa mort ne pouvoit point être éloignée, il les leur recommandoît étroitement, & avec l'instance dont il étoit capable; qu'il espéroit qu'après lui, ils les voudroient bien protéger par amitié pour sa mémoire. Ces Princes ne répondirent que par quelques mots confus & mal articulés. J'omets les réflexions; je me contente d'écrire ce que je fus, en peu de mots, du Duc de Beauvilliers, à qui le Duc de Bourgogne conta le lendemain tout ce qui s'étoit passé; & ce Duc me le rendit le même jour. On le fut aussi par Monseigneur, qui le dit à ses intimes; & ne se cachant pas d'eux combien il avoit été peiné. Il n'avoit jamais aimé le Duc du Maine; il avoit toujours été blessé de la différence des sentimens du Roi & de sa familiarité; il y avoit des tems de jeunesse, où le Duc du Maine, sans de vrais manquemens de respect, avoit peu ménagé Monseigneur; bien opposé à M. le Comte de Toulouse, qui s'en étoit acquis l'amitié.

Le Roi, à bout d'en espérer davantage, sans toutefois montrer aucun mécontentement, retourna vers son fauteuil & le cabinet reprit aussi-tôt sa forme accoutumée. Dès que le Roi fut assis, il remarqua promptement le sombre qui y régnoit; il se hâta de dire encore un mot sur ce rang, & d'ajouter qu'il étoit bien aise que chacun lui en marquât sa satisfaction, en la témoignant au Duc du Maine.

---

## VIEILLESSE DE LOUIS XIV.

*Faits singuliers concernant son Testament.*

**L**E Roi vieillissoit, sans qu'il parût aucun changement à l'extérieur de sa vie; mais ceux qui le voyoient de plus près, commençoient, depuis quelque-tems, à craindre qu'il ne vécût pas long-tems; ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur une santé jusques-là si forte, & si égale; il suffit maintenant de dire qu'elle menaçoit; sourdement accablé des plus cuisans revers de la fortune; après une si longue habitude de la dominer; il le fut bien davantage par les malheurs domestiques.

Avec ses enfans, il avoit perdu Madame la Duchesse de Bourgogne, perte irréparable, qui, outre qu'elle étoit l'ame & l'ornement de sa Cour, étoit tout son amusement, toute sa joie, toute son affection, toutes ses complaisances, dans presque tous les tems qu'il n'étoit pas en public. Jamais, depuis qu'il étoit au monde, il ne s'étoit familiarisé avec d'autre qu'avec elle. Il ne pouvoit remplir un si grand vuide; l'amertume d'en être privé s'augmentoît par ne plus trouver de délassément. Cet état malheureux lui en fit chercher où il put, en s'abandonnant de plus en plus à Madame de Maintenon, & à Monsieur le Duc du Maine.

Leur dévotion sans lacune, leur solitude continuelle le rassuroit sur eux. Ils avoient eu, de longue main, l'art de lui persuader que Monsieur du Maine, quoiqu'avec beaucoup d'esprit & de capacité pour les affaires, dans l'opinion de laquelle ils l'entretenoient par le dernier détail de ses charges, (& les détails étoient un des grands foibles du Roi); ils l'avoient, dis-je, persuadé que Monsieur du Maine étoit sans vues, sans desseins, incapable même d'en avoir, occupé seulement de ses enfans, en bon père de famille, touché de grandeur uniquement par rapport à  
la

la grandeur du Roi, dont il étoit par attachement supérieurement épris, tout simple, tout franc, tout droit, tout rond; & qui, après avoir travaillé tout le jour à ses charges par devoir & pour lui plaire, après avoir donné bien du tems à la prière & à la piété, se délassoit solitairement à la chasse, ufoit dans son particulier de la gaieté & de l'agrément naturel de son esprit, sans savoir le plus souvent quoi que ce soit de la Cour, ni de ce qui se passoit dans le monde.

Toutes ces choses plaisoient infiniment au Roi, & le mettoient parfaitement à son aise avec un fils qui l'approchoit si continuellement de près, & qui l'amusoit fort par ses contes & ses plaisanteries, où il excelloit plus qu'homme que j'aie jamais connu, avec un tour si charmant & si aisé, qu'on auroit cru en pouvoir dire autant; en même tems adroit à saisir le ridicule, & tout cela avec mesure, suivant le tems, l'occasion, l'humeur du Roi qu'il connoissoit à fond, & que les choses prenoient, poussant au satyrique avec tant d'artifice, de naturel & de grace, qu'on auroit dit qu'il ne songeoit à rien, & avec cela & toujours, quand il le vouloit, le plus agréable pantomime.

Le Roi étant à Versailles, le Dimanche 27 Août 1714 ; le premier Président & le Procureur - Général, qui avoient été mandés, entrèrent dans son cabinet, à l'issue de son lever ; alors le Roi prit d'un tiroir, sans clef, un grand & gros paquet cacheté de sept cachets qu'il leur présenta ; & en le leur remettant : “ Messieurs, leur dit-il, „ c'est mon testament ; il n'y a, qui que ce „ soit, que moi qui sache ce qu'il contient : „ je vous le remets pour le garder au Par- „ lement, auquel je ne puis donner un „ plus grand témoignage de mon estime & „ de ma confiance, que de l'en rendre dé- „ positaire ; l'exemple des Rois mes prédé- „ cesseurs, & celui du testament du Roi „ mon père, ne me laissent pas ignorer ce „ que celui-ci pourra devenir ; mais on l'a „ voulu, on m'a tourmenté, on ne m'a point „ laissé de repos ; le voilà ! emportez-le, il „ deviendra ce qu'il pourra, au moins j'aurai „ patience, & je n'en entendrai plus parler. „

Au dernier mot, qui finit avec un coup de tête fort sec, il leur tourna le dos, passa dans un autre cabinet, & les laissa tous deux presque changés en statues. Ils se regardèrent glacés de ce qu'ils venoient d'entendre, & encore de ce qu'ils venoient de

mieux voir aux yeux & à la contenance du Roi ; & dès qu'ils eurent repris leurs sens , ils se retirèrent & s'en allèrent à Paris. On ne fut , que l'après-dîner , que le Roi avoit fait un testament , & qu'il le leur avoit donné.

Le lendemain , lundi 28 , la Reine d'Angleterre vint de Chaillot , où elle étoit presque toujours chez Madame de Maintenon. Le Roi fut l'y trouver ; & dès qu'il l'aperçut , “ Madame , lui dit-il en homme , , fâché , j'ai fait mon testament ; on m'a , , tourmenté pour le faire ; , , fixant alors les yeux sur Madame de Maintenon ; “ j'ai , , acheté du repos ; j'en connois l'impuissance & l'inutilité ; nous pouvons tout ce , , que nous voulons , tant que nous existons ; après notre mort , nous valons , , moins que les particuliers ; il n'y a qu'à , , voir celui du Roi mon père , & aussi-tôt , , après sa mort , & ceux de tant d'autres , , Rois. Je le fais bien ; & malgré cela on , , l'a voulu. , ,

Des paroles aussi expressives de la violence extrême soufferte , & du combat long & opiniâtre avant de se rendre , exigent des preuves aussi claires , aussi précises qu'elles le sont ; & tout de suite les voici.

Je tiens celles que le Roi dit au premier



Président & au Procureur-Général, du premier, qui n'avoit eu garde de les oublier; à l'égard de celles adressées à la Reine d'Angleterre, elle les répéta encore dans la dernière surprise.

Aussi-tôt que le premier Président & le Procureur-Général furent de retour à Paris, ils envoyèrent chercher des ouvriers qu'ils conduisirent dans une tour du Palais, qui est derrière la ruelle de la Grand-chambre & le cabinet du premier Président, & qui répond au Greffe. Ils firent creuser un grand trou dans la muraille de cette tour, qui est fort épaisse, & y déposèrent le testament; en firent fermer l'ouverture par une porte de fer & une grille de fer en seconde porte, & une seconde muraille par-dessus. La porte & la grille eurent trois ferrures différentes; mais les mêmes à la porte & à la grille, & une clef pour chacune des trois, par conséquent ouvroient à chacune deux ferrures; le premier Président en garda une, le Procureur-Général une autre, & le Greffier du Parlement une troisième.

Le Parlement fut assemblé en même tems, & le premier Président rendit le compte le plus propre, qu'il lui fut possible, à flatter la compagnie, qu'à la piquer

d'honneur sur la confiance de ce dépôt & le maintien de toutes les dispositions qui s'y trouveroient contenues. En même tems les gens du Roi présentèrent un Edit , que le premier Président & le Procureur-Général avoient reçu des mains du Chancelier , à Versailles, le même matin que le Roi leur remit son testament, & firent enregistrer cet Edit. Il étoit fort court. Il déclaroit que le paquet remis au premier Président & au Procureur-Général contenoit son testament, par lequel il avoit pourvu à la garde & à la tutelle du Roi mineur, & au choix d'un Conseil de régence, dont, pour de justes considérations, il n'avoit pas voulu rendre les dispositions publiques; qu'il vouloit que ce dépôt fût conservé au Greffe du Parlement jusqu'à la fin de sa vie; & qu'au moment qu'il plairoit à Dieu de le retirer de ce monde, toutes les Chambres du Parlement s'assemblassent avec tous les Princes de la maison Royale, & tous les Pairs qui s'y pourroient trouver, pour, en leur présence, y être fait l'ouverture de son testament; & après la lecture, les dispositions qu'il contenoit, être rendues publiques & exécutées, sans qu'il fût permis à personne d'y contrevenir; & les duplicata du testa-

ment être envoyés à tous les Parlemens du Royaume, par les ordres du Conseil de Régence, pour y être enregistrés.

Ce dernier acte soumettoit uniquement toute la maison civile & militaire du Roi au Duc du Maine, & sous lui au Maréchal de Villeroy indépendamment & privativement à Monsieur le Duc d'Orléans, de façon qu'il ne pouvoit être reconnu ni obéi en rien; le même acte les établissoit, tous deux, chefs de l'éducation en toutes choses; ils devenoient par-là les maîtres de Paris & de la Cour. Ces précautions parurent encore insuffisantes, si on ne pourvoyoit point à ce qui pourroit arriver. Ainsi, en cas de mort du Duc du Maine & du Maréchal de Villeroy, le Comte de Toulouse & le Maréchal d'Harcourt, duquel Madame de Maintenon répondit, leur furent substitués en tout & par-tout.

---

*Grandeur du Roi dans les derniers momens de sa vie. Circonstances de sa mort.*

**R**IEN ne parut plus étonnant que la fermeté constante & tranquille du Roi, à l'extrémité de sa vie; car il est vrai qu'en la

quittant , il ne témoigna aucun regret , & que l'égalité de son ame fut toujours à l'épreuve de la plus légère impatience ; qu'il ne s'importuna d'aucun ordre à donner , qu'il vit , qu'il parla , qu'il régla , qu'il prévint tout , avec le même sang-froid que tout homme , en bonne santé & très-libre d'esprit , auroit pu faire ; que tout se passa jusqu'au bout avec cette décence extérieure , cette gravité , cette majesté , qui avoient accompagné toutes les actions de sa vie ; qu'il y surnagea un air de naturel , de vérité & de simplicité , qui bannit jusqu'aux plus légers soupçons de représentation & de comédie ; de tems en tems , dès qu'il étoit libre , & qu'il avoit banni toute affaire & tous autres soins , il étoit uniquement occupé de Dieu , de son salut , de son néant , jusqu'à lui être échappé quelquefois de dire : du tems que j'étois Roi.

Absorbé d'avance en ce grand avenir , où il se croyoit si près d'entrer , avec un détachement sans regret , avec une humilité sans bassesse , avec un mépris de tout ce qui n'étoit plus pour lui , avec une bonté & une possession de son ame , il consolait ses valets intérieurs qu'il voyoit pleurer , il forma le spectacle le plus touchant ; & ce qui le ren-

dit admirable, c'est qu'il le soutint toujours tout entier & toujours avec le même sentiment sans la moindre terreur, témoignant une confiance en Dieu, dira-t-on, toute entière sans doute, sans inquiétude, mais fondée sur sa miséricorde & sur le sang de Jesus-Christ, avec une résignation pareille sur son état personnel, sur sa durée, & regrettant de ne pas souffrir. Qui n'admira une fin si supérieure & en même tems si chrétienne !

Rien de plus simple, ni de plus court que son adieu à sa famille, ni de plus humble, sans rien perdre de sa dignité que son adieu à ses Courtisans plus tendre encore que l'autre. Ce qu'il dit au Roi futur, a mérité d'être recueilli; rien en tout cela que de digne d'admiration & d'une élévation véritablement chrétienne & royale. Ainsi mourut un des plus grands Rois de la terre, assisté uniquement de son confesseur, le Père le Tellier.

Le Duc du Maine se trouva à la consultation d'un Charlatan arrivant de Provence, qui donna de son élixir au Roi. Fagon; accoutumé à régner sur la médecine avec despotisme, trouva une espèce de paysan fort grossier, qui le mal mena fort brutale-

ment. Monsieur du Maine raconta le soir chez lui parmi ses confidens, avec le facétieux & cet art de fine plaisanterie, qu'il possédoit si bien, l'empire que ce malotru avoit pris sur le Médecin, l'étonnement, le scandale, l'humiliation de Fagon pour la première fois de sa vie, qui, à bout de son art & de ses espérances, s'étoit limaçonné, en gromêlant sur son bâton, sans oser repliquer, de peur d'essuyer pis. Le Duc leur fit de cette aventure le conte si plaisamment, que les voilà tous aux éclats de rire & lui aussi, qui durèrent fort long-tems, & qui furent entendus jusques dans la galerie.

---

*Supplément aux détails, aux faits & aux anecdotes de la vie de Louis XIV.*

**A**PRÈS avoir exposé, avec la vérité & la fidélité la plus exacte, tout ce qui est venu à ma connoissance par moi-même, ou par ceux qui ont vu ou manié les choses & les affaires, pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV; l'avoir montré tel qu'il a été sans aucune passion, il ne me reste plus qu'à exposer l'écorce extérieure de la vie de ce Monarque, depuis que j'ai continuellement habité sa Cour.

Ces petits détails sont curieux pour la postérité, & ne laissent pas que de caractériser les Princes qui ont fait autant de bruit dans tout le monde que celui dont il s'agit ; quoiqu'il soit difficile de ne pas tomber en quelque redite, je m'en défendrai, autant qu'il me sera possible.

Je ne parlerai point de la manière de vivre du Roi, quand il étoit dans ses armées. Ses heures y étoient déterminées par ce qui s'y présentait à faire, en tenant néanmoins régulièrement ses Conseils : je dirai seulement qu'il n'y mangeoit qu'avec des gens d'une qualité à pouvoir obtenir cet honneur ; quand on le pouvoit prétendre, on le faisoit demander au Roi par le premier Gentilhomme de sa Chambre en service. Il rendoit la réponse ; & dès le lendemain, si elle étoit favorable, on se présentait au Roi lorsqu'il alloit dîner, qui disoit : *Monsieur, mettez-vous à table.* Cela fait, c'étoit pour toujours ; & on avoit après l'honneur d'y manger quand on vouloit avec discrétion. Les grades militaires, même d'ancien Lieutenant-Général ne suffisoient pas. Monsieur de Vauban, Lieutenant-Général si distingué depuis tant d'années, y mangea pour la première fois, à

la fin du Siège de Namur, & il fut comblé de cette distinction. Les Colonels de qualité distinguée, y étoient admis sans difficulté; le Roi fit le même honneur, à Namur, à l'Abbé de Grancey, qui s'exposoit par-tout, à confesser les blessés; & à encourager les troupes. Tout le Clergé en fut toujours exclu, excepté les Cardinaux & les Evêques Pairs, ou les Ecclésiastiques ayant le rang de Prince étranger. Le Cardinal de Coaslin, avant d'avoir la pourpre, étant Evêque d'Orléans, premier Aumônier, & suivant le Roi en toutes ses campagnes, ne fut pas admis; & l'Archevêque de Rheims, qui suivoit le Roi, comme maître de la Chapelle; vit manger le Duc & le Chevalier de Coaslin ses frères, sans prétendre au même honneur. Nul Officier des Gardes du Corps n'y a mangé, non plus, quelque préférence que le Roi eût pour ce corps, excepté le Marquis Dursé, par une distinction unique; je ne sais qui la lui valut, en ces tems reculés de moi; & du Régiment des Gardes jamais que le Colonel, ainsi que les Capitaines des Gardes du Corps.



*Cérémonial des repas à l'armée.*

A CES repas, tout le monde étoit couvert; ç'eût été un manque de respect dont on vous eût averti sur le champ, de n'avoir pas son chapeau sur la tête; Monseigneur même l'avoit; le Roi seul étoit découvert. On se découvroit quand le Roi vous parloit, ou pour lui parler; & on se contenoit de mettre la main au chapeau pour ceux qui venoient faire leur cour. Le repas commencé; & qui étoit de qualité, à n'avoir pu se mettre à table, se découvroit pour parler à Monseigneur & à Monsieur, & quand ils vous parloient. S'il y avoit des Princes du Sang, on mettoit seulement la main au chapeau. Les places qui approchoient du Roi, se laissoient aux titrés, & après aux grades; si on en avoit laissé qui ne se remplissoient pas, on se rapprochoit, quoiqu'à l'armée les Maréchaux de France n'y eussent point de préférence sur les Ducs; & ceux-ci & les Princes étrangers, ou qui en avoient le rang, se plaçoient les uns avec les autres, comme ils se rencontroient, sans affectation: mais Ducs, Princes ou Maréchaux de France, si le hasard faisoit qu'ils

n'eussent pas encore mangé avec le Roi, il falloit s'adresser au premier Gentilhomme de la Chambre. On juge bien que cela ne faisoit pas de difficulté; il n'y avoit là-dessus que les Princes du Sang exemptés.

Le Roi seul avoit un fauteuil; Monseigneur même, tout ce qui étoit à table, avoient des sièges à dos de maroquin noir, qui pouvoient se briser pour les voiturer, & qu'on appelloit des perroquets. Ailleurs qu'à l'armée, le Roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que ç'ait été, non pas même avec aucun Prince du Sang, qui n'y ont mangé qu'à des festins de leurs noces, quand le Roi les a voulu faire.

## LEVER DU ROI.

### *Emploi de sa matinée.*

**A** HUIT heures, le premier Valet de Chambre en quartier, qui avoit couché seul dans la chambre du Roi, & qui s'étoit habillé, l'éveillait; le premier Médecin, le premier Chirurgien & sa nourrice entroient en même tems. Elle alloit le baiser; les autres le frottoient, & souvent lui changeoient de chemise, parce qu'il étoit sujet

à fuér. Au quart, on appelloit le Grand Chambellan ; en son absence le premier Gentilhomme d'année, avec eux les grandes entrées. L'un des deux tiroit le rideau, & présentoit de l'eau bénite du Bénitier du Roi. Ces Messieurs étoient là un moment, & ç'en étoit un pour parler au Roi ; s'ils avoient quelque chose à lui dire, ou à lui demander, alors les autres s'éloignoient. Quand aucun d'eux n'avoit à parler, comme d'ordinaire ils n'étoient là qu'un instant, celui qui avoit ouvert le rideau & présenté l'eau-bénite, présentoit le livre de l'Office du Saint-Esprit ; puis ils passoient tous dans le cabinet du Conseil ; cet Office fort court dit, le Roi appelloit ; ils entroient ; le même lui donnoit sa robe de chambre ; & cependant les secondes entrées ou brevets d'affaires entroient. Peu de momens après, la Chambre aussi-tôt ; ce qui étoit là de distingué, puis tout le monde qui trouvoit le Roi se chauffant ; car il se faisoit presque tout lui-même avec adresse & grace.

On lui voyoit faire la barbe de deux jours l'un, & il avoit une petite perruque courte, sans jamais paroître autrement en aucun tems, en public, même au lit les jours de médecine. Souvent il parloit de

chasse & quelquefois, quelque tems à quelqu'un; point de toilette à portée de lui; on lui tenoit seulement un miroir.

Dès qu'il étoit habillé, il alloit prier Dieu à la ruelle de son lit, où tout ce qu'il y avoit de Clergé se mettoit à genoux, les Cardinaux sans carreaux; tous Laïcs demeuroient debout, & le Capitaine des Gardes venoit au balustre pendant la prière, d'où le Roi passoit dans son Cabinet. Il y trouvoit, ou y étoit suivi de tout ce qui avoit cette entrée, qui étoit fort étendue, par les charges que chacun possédoit, & tous en avoient; il y donnoit l'ordre à chacun pour la journée; ainsi on savoit, à un demi-quart d'heure près, tout ce que le Roi devoit faire. Tout le monde sortoit ensuite; il ne restoit que ses enfans naturels, Monsieur de Monchevreuil & d'O, comme ayant été leurs Gouverneurs, Mansard, & après lui Dantin, qui tous entroient, non par la chambre, mais par le derrière; puis les valets intérieurs. C'étoit là le bon tems aux uns & aux autres, & celui de raisonner sur les plans des jardins & des bâtimens; & cela duroit plus ou moins, selon que le Roi avoit affaire.

Toute la Cour attendoit, cependant dans

la galerie , le Capitaine des Gardes seul dans la chambre , assis à la porte du cabinet qu'on avertissoit , quand le Roi vouloit aller à la messe , & qui alors entroit dans le cabinet.

A Marly , la Cour attendoit dans le Salon ; à Trianon , dans les pièces de devant , comme à Meudon ; à Fontainebleau , on demouroit dans la chambre & l'anti-chambre.

Cet entretems étoit celui des audiences secrètes des Ministres étrangers , en présence de Torcy. Elles n'étoient appellées secrètes que pour les distinguer de celles qui se donnoient , sans cérémonie , à la ruelle du lit , au sortir de la prière , qu'on appelloit particulières , ou celle des cérémonies qui se donnoit aussi aux Ambassadeurs.

Le Roi alloit à la messe , où sa musique chantoit toujours un motet. Il n'alloit en bas qu'aux grandes fêtes , ou pour des cérémonies. Allant & revenant de la messe , lui parloit qui vouloit , après l'avoir dit au Capitaine des Gardes , si ce n'étoit gens distingués ; & il alloit & rentroit par la porte des cabinets dans la galerie.

Pendant la messe , les Ministres étoient avertis , & s'assembloient dans la chambre  
du

du Roi, où les gens distingués pouvoient aller leur parler, ou causer avec eux. Le Roi s'amusoit peu, en revenant de la messe; & demandoit presqu'aussi-tôt le Conseil; alors la matinée étoit finie.

---

*Conseils.*

**L**E Dimanche il y avoit Conseil d'Etat, & souvent les Lundi; les Mardis, Conseil des Finances; les Mercredis Conseil d'Etat; les Samedis Conseil des Finances. Il étoit rare qu'il y en eût deux par jour, & qu'il s'en tint les Jeudis & les Vendredis. On tenoit une ou deux fois le mois, un Lundi au matin le Conseil des Dépêches; mais les ordres que les Secrétaires d'Etat prenoient tous les matins, entre le lever & la messe, abrégéient & diminueient fort ces sortes d'affaires. Tous les Ministres étoient assis en rang entr'eux, excepté au Conseil des Dépêches, où tous étoient debout le long de la table; excepté les fils de France, quand il y en avoit; le Chancelier & le Duc de Beauvilliers rarement, pour des affaires évoquées & vues dans un Bureau des Conseillers d'Etat; ces mêmes Conseillers d'Etat venoient au Conseil, donné ex-

près, de Finances ou de Dépêches ; mais on ne parloit que de cette affaire ; alors tous étoient assis, & les Conseillers d'Etat y coupoient les Secrétaires d'Etat & le Contrôleur-Général , suivant leur ancienneté de Conseillers d'Etat entr'eux ; & un Maître de Requêtes rapportoit debout ; lui & les Conseillers d'Etat en robes. Le Jeudi matin étoit presque toujours vuide. C'étoit le tems des Audiences que le Roi vouloit donner , & le plus souvent des Audiences inconnues , par les derrières. C'étoit aussi le grand jour de ses enfans naturels , des bâtimens , des valets intérieurs ; comme le Roi n'avoit rien à faire , le vendredi , après la Messe , c'étoit le tems du Confesseur , qui n'étoit borné pour rien , & qui pouvoit durer jusqu'au dîner.

Ce matin-là , qu'il n'y avoit point de Conseil , le Roi passoit très-ordinairement , de la Messe , chez Madame de Maintenon ; & de même , à Trianon & à Marly , quand elle n'étoit pas allée , dès le matin , à Saint-Cyr. C'étoit le tems de leur tête-à-tête , sans Ministres & sans interruption ; & à Fontainebleau , jusqu'au dîner ; souvent , les jours qu'il n'y avoit point de Conseil , le dîner étoit avancé plus ou moins , pour

la chasse & pour la promenade ; l'heure ordinaire étoit une heure. Si le Conseil du-  
roit encore , le dîner attendoit , & l'on n'a-  
vertissoit pas le Roi. Après le Conseil des  
Finances , Desmarets restoit souvent seul à  
travailler avec le Roi.

---

*Dîner. Petit & grand couvert.*

LE dîner étoit toujours un très-petit  
couvert ; c'est-à-dire , le Roi dînoit seul ,  
dans sa chambre , sur une table quarrée ,  
vis-à-vis la fenêtre du milieu. Il étoit plus  
ou moins abondant ; car il ordonnoit , le  
matin , petit couvert , ou très-petit couvert ;  
mais ce dernier étoit toujours de beaucoup  
de plats , & de trois services , sans le fruit.  
La table portée , les principaux Courtisans  
entroient ; & puis , tout ce qui étoit connu ;  
& les premiers Gentilshommes de la Cham-  
bre , en avance , alloient servir le Roi. Ils  
le servoient , si le Grand Chambellan n'y  
étoit pas. J'ai vu Monsieur de Bouillon ar-  
river après le Roi , au milieu du dîner , &  
Monsieur de Beauvilliers , qui le servoit ,  
lui vouloit donner le service qu'il refusa  
poliment , & dit qu'il touffoit trop , qu'il  
étoit trop enrhumé ; ainsi il demeura der-



rière le fauteuil, & Monsieur de Beauvilliers continua le service; mais à son refus public, Monsieur le Maréchal de Gévres avoit tout. Le premier Gentilhomme de la Chambre n'a que le Commandement dans la Chambre, & nul service. C'est le Chambellan, qui l'a tout entier, & nul Commandement. Ce n'est qu'en son absence que le premier Gentilhomme de la Chambre sert; mais, si le premier Gentilhomme de la Chambre est absent, & qu'il n'y en ait point un autre, ce n'est point le Chambellan qui commande dans la chambre, c'est le premier Valet de Chambre.

J'ai vu, mais fort rarement, Monseigneur & Messieurs ses fils au petit couvert debout, sans que le Roi leur ait proposé un siège. J'y ai vu les Princes du sang & les Cardinaux tout le long du dîner. J'y ai vu assez souvent Monsieur, en venant de Saint-Cloud, voir le Roi, en sortant du Conseil, le seul où il entroit; il donnoit la serviette, & demouroit debout; un peu après, le Roi voyant qu'il ne s'en alloit point, lui demandoit s'il ne vouloit point s'asseoir; il faisoit la révérence, & le Roi ordonnoit qu'on lui apportât un siège; on mettoit un tabouret derrière lui; quelques

momens après, le Roi lui disoit. “ Mon „ frère, asseyez-vous donc. „ Il faisoit la révérence, s’asseyoit jusqu’à la fin du dîner, qu’il présentoit sa serviette. D’autres fois, quand il venoit de Saint-Cloud, le Roi, en arrivant à table, demandoit un couvert pour Monsieur, ou bien lui demandoit s’il ne vouloit pas dîner ; s’il refusoit, il s’en alloit un moment après, sans qu’il fût question de siège. S’il acceptoit, le Roi demandoit un couvert pour lui. La table étoit quarrée ; il se mettoit à un bout, le dos au cabinet ; alors le Grand Chambellan, s’il servoit, ou le premier Gentilhomme de la Chambre, donnoit à boire, & des assiettes à Monsieur, qui recevoit tout ce service avec une politesse fort marquée ; s’ils alloient à son lever, comme cela arrivoit quelquefois, ils ôtoient le service au premier Gentilhomme de la Chambre, & le faisoient, dont Monsieur se trouvoit fort satisfait.

Quand il étoit au dîner du Roi, il remplissoit & égayoit fort la conversation. Là, quoiqu’à table, il donnoit la serviette au Roi, en s’y mettant & en sortant, & en la remettant au Grand Chambellan, il donnoit à laver. Le Roi d’ordinaire parloit peu à son dîner, quoique par-ci & par-là quel-

ques mots , à moins qu'il n'y eût de ces Seigneurs familiers , avec qui il causoit un peu plus , ainsi qu'à son lever du grand couvert à diner ; cela étoit extrêmement rare , à quelques grandes fêtes , ou à Fontainebleau quelquefois quand la Reine y étoit.

Aucune Dame ne venoit au petit couvert ; j'y ai vu très-rarement la Maréchale de la Motte , qui avoit conservé ce rare privilège d'y avoir amené les enfans de France , dont elle avoit été gouvernante. Dès qu'elle paroissoit , on lui apportoit un siège ; car elle avoit été Duchesse à Brevet.

---

*Sortir de la table.*

**A**U sortir de la table , le Roi entroit tout de suite dans son cabinet ; c'étoit là un des momens de parler pour les gens distingués ; il s'arrêtoit un moment à la porte à écouter , puis il entroit ; & très-rarement le suivoit-on ; jamais sans le lui demander ; & c'est ce qu'on n'osoit guère. Alors il se mettoit avec celui qui le suivoit dans l'embrasure de la fenêtre la plus proche de la porte du cabinet , qui se fermoit aussi-tôt , & que l'homme qui parloit au Roi r'ou-

vroit lui-même pour sortir, en quittant le Roi. C'étoit encore le tems des valets intérieurs dans les cabinets de derrière, excepté le premier Médecin qui étoit toujours au dîner, & qui suivoit dans les cabinets. C'étoit aussi le tems où Monseigneur s'y trouvoit, quand il n'avoit pas vu le Roi le matin ; il sortoit & il entroit par la porte de la galerie.

Le Roi s'amusoit à donner à manger à ses chiens couchans, & restoit avec eux plus ou moins ; puis demandoit sa garde-robe, changeoit, devant le très-peu de gens distingués, qu'il plaisoit au premier Gentilhomme de la Chambre d'y laisser entrer, & tout de suite le Roi sortoit par derrière, & par son petit degré, dans la cour de marbre pour monter en carrosse. Depuis le bas de ce degré jusqu'à son carrosse, lui parloit qui vouloit, & de même en revenant.

*Amusemens ordinaires du Roi. Promenades. Chasses. Jeux. Loteries de Bijoux.*

LE Roi aimoit extrêmement l'air ; & quand il en étoit privé, sa santé en souffroit par des maux de tête & des vapeurs

que lui avoient causées un grand usage de parfums ; tellement qu'il y avoit bien des années , qu'excepté la fleur d'orange , il n'en pouvoit souffrir aucune , & qu'il falloit être fort en garde de n'en point avoir pour peu qu'on eût à l'approcher.

Comme il étoit peu sensible au froid, au chaud, même à la pluie , il n'y avoit que des tems extrêmes qui l'empêchassent de sortir tous les jours. Ses sorties n'avoient que trois objets. Courre le cerf au moins une fois la semaine , & quelquefois deux au plus , à Marly & à Fontainebleau , avec ses meutes , & quelques autres ; tirer dans le parc une ou deux fois la semaine , sur-tout les dimanches & les fêtes qu'il ne vouloit point de grandes chasses , & qu'il n'avoit point d'ouvriers : les autres jours , voir travailler & se promener dans ses jardins & ses bâtimens , quelquefois des promenades avec des Dames , & la collation pour elles dans la forêt de Marly & dans celle de Fontainebleau ; & dans ce dernier , des promenades , avec toute la Cour , autour du canal qui étoit un spectacle magnifique , où quelques Courtisans se trouvoient à cheval. Aucun ne le suivoit dans ses autres promenades que ceux qui étoient en char-

ges

ges principales, & qui approchoient le plus de sa personne, excepté lorsque, assez rarement, il se promenoit dans les jardins de Versailles, où lui seul étoit couvert; ou dans ceux de Trianon, lorsqu'il y couchoit, & qu'il y étoit pour quelques jours; non quand il y alloit de Versailles se promener & revenir après. A Marly de même, mais, s'il y deméuroit, tout ce qui étoit du voyage avoit toute liberté de l'y suivre dans ces jardins, l'y joindre, l'y laisser, en un mot comme ils vouloient.

Marly avoit encore un privilège qui n'étoit pour nul autre lieu; c'étoit qu'en sortant du Château, le Roi disoit tout haut: „ Le chapeau, Messieurs. „ Et aussi-tôt Courtisans, Officiers des Gardes du Corps, Gens des bâtimens se couvroient en avant, en arrière, à côté de lui; & il auroit trouvé mauvais, non-seulement, si quelqu'un eût manqué, mais même différé à mettre son chapeau; & cela duroit toute la promenade, c'est-à-dire, quelquefois quatre à cinq heures, en été, ou en d'autres saisons, quand il mangeoit de bonne heure à Versailles pour s'en aller promener à Marly, & n'y point coucher.

La chasse du cerf étoit plus étendue, y

alloit qui vouloit. Ailleurs il n'y avoit que ceux qui en avoient obtenu la permission une fois pour toutes, & ceux qui en avoient obtenu le juste-au-corps, qui étoit uniforme bleu avec des galons, un d'argent entre deux d'or, doublé de rouge. Il y en avoit un assez grand nombre; mais jamais qu'une partie à la fois que le hasard rassembloit. Le Roi aimoit à y en voir une certaine quantité, mais le trop l'importunoit, & troubloit la chasse. Il se plaisoit qu'on aimât cette chasse, mais ne vouloit point qu'on y allât sans l'aimer. Il trouvoit cela ridicule, & ne savoit aucun mauvais gré à ceux qui n'y alloient jamais. Il en étoit de même du jeu qu'il vouloit gros, & continué dans le fallon de Marly pour le lansquenet, & force tables d'autres jeux par tout le fallon.

Il s'amusoit volontiers à Fontainebleau, les jours de mauvais tems, à voir jouer les grands joueurs à la paume, où il avoit excellé autrefois; & à Marly, très-souvent, à voir jouer au mail, où il avoit été aussi très-adroit.

Quelquefois les jours qu'il n'y avoit point de Conseil, qui n'étoient point maigres, & qu'il étoit à Versailles, il alloit dîner à Marly ou à Trianon, avec Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame de Maintenon & des

Dames; & cela devint plus ordinaire ces jours-là, les trois dernières années de sa vie.

Au sortir de table en Eté, le Ministre qui devoit travailler avec lui, arrivoit; & quand le travail étoit fini, il passoit jusqu'au soir à se promener avec les Dames, à jouer avec elles, & assez souvent à leur faire tirer une loterie toute de billets noirs, sans y rien mettre. C'étoit ainsi une galanterie de présens qu'il leur faisoit au hasard, des choses à leur usage, comme d'étoffes, d'argenterie, ou de bijoux, ou beaux ou jolis, pour donner plus au hasard.

Madame de Maintenon tiroit comme les autres, & donnoit presque toujours sur le champ ce qu'elle avoit gagné. Le Roi ne tiroit point; & souvent il y avoit plusieurs billets sous le même lot. Outre ces jours-là, il y avoit assez souvent des loteries, quand le Roi dînoit chez Madame de Maintenon. Il s'avisa fort tard de ces dîners, qui furent long-tems rares, & qui, sur la fin, vinrent à une fois par semaine, avec les Dames, & avec musique & jeu. A ces loteries, il n'y avoit que des Dames du Palais, depuis la mort de Madame la Dauphine, mais il y en avoit trois, Madame de Levi, Mesdames D'O & Dangeau qui étoient familières.



L'été, le Roi travailloit chez lui, au fortir de table, avec les Ministres; & lorsque les jours s'accourcissoient, il travailloit le soir chez Madame de Maintenon; à son retour de dehors, lui parloit qui vouloit, depuis son carrosse jusqu'à son petit degré; il se r'habilloit comme il avoit changé d'habit, & restoit dans son cabinet; c'étoit le meilleur tems des favoris, des valets intérieurs, & des bâtimens. Ces intervalles-là, qui arrivoient trois fois par jour, étoient leur tems; celui des rapporteurs de vive voix ou par écrit; celui où le Roi écrivoit lui-même.

---

#### SOIRÉE CHEZ MDE. DE MAINTENON.

##### *Souper du Roi.*

AU retour de ces promenades, le Roi étoit une heure & plus dans ses cabinets, puis passoit chez Madame de Maintenon; & en chemin lui parloit encore qui vouloit. A dix heures, il étoit servi; le Maître d'Hôtel en quartier ayant le bâton, alloit avertir le Capitaine des Gardes en quartier dans l'anti-chambre de Madame de Maintenon; on le faisoit avertir par un Garde, de l'heure qu'il venoit d'arriver.

Il n'y avoit que les Capitaines des Gardes qui entraissent dans cette anti-chambre, qui étoit fort petite.

Entre la chambre où le Roi étoit, & Madame de Maintenon, il y avoit une autre petite anti-chambre pour les Officiers, & le dessus public du degré où le gros étoit : le Capitaine des Gardes se montroit à l'entrée de la chambre, disoit au Roi qu'il étoit servi, & revenoit à l'instant dans l'anti-chambre ; un quart d'heure après, le Roi venoit souper, toujours au grand couvert ; & depuis l'anti-chambre de Madame de Maintenon jusqu'à sa table, lui parloit encore qui vouloit, à son souper, toujours au grand couvert, avec la maison royale, c'est-à-dire, uniquement les fils & les filles de France, les petits-fils & les petites-filles de France, étoient toujours grand nombre de Courtisans & de Dames tant assises que debout ; & la surveillance des voyages de Marly, toutes celles qui vouloient y aller ; cela s'appelloit se présenter pour Marly : les hommes demandoient, le même jour, le matin, en disant seulement : SIRE, MARLY. Les dernières années, le Roi s'en importuna. Un garçon bleu écrivoit dans la galerie les noms de ceux qui demandoient, & qui y alloient se faire

inscrire ; pour les Dames elles continuèrent toujours à se présenter.

Après souper, le Roi se tenoit quelques momens debout, le dos au balustre du pied de son lit, environné de toute la Cour ; puis avec des révérences aux Dames, passoit dans son cabinet où, en arrivant, il donnoit l'ordre. Il y passoit un peu moins d'une heure avec ses enfans & autres, & leurs maris ou leurs femmes, tous dans un cabinet, le Roi dans un fauteuil, Monsieur dans un autre, qui dans le particulier vivoit avec le Roi en frère ; Monseigneur debout, ainsi que tous les autres Princes, & les Princesses sur des tabourets ; Madame y fut admise après la mort de Madame la Dauphine, ceux qui entroient par les derrières, s'y trouvoient, & les valets intérieurs avec Chamarande, qui avoit été premier valet de chambre en survivance de son père, & qui étoit devenu depuis le premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine de Baviere, & Lieutenant-Général fort distingué, fort à la mode dans le monde, & avec fort peu d'esprit, un fort galant homme & reçu par-tout.

Les Dames d'honneur, les Princesses & les Dames du Palais attendoient dans le cabinet du Conseil, qui précédoit celui où

étoit le Roi, à Versailles & ailleurs; à Fontainebleau où il n'y avoit qu'un grand cabinet, les Dames des Princesses qui étoient assises, achevoient le cercle avec les Princesses, au même niveau & sur mêmes tabourets; les autres Dames étoient derrière, en liberté de se tenir debout, ou de s'asseoir par terre sans carreau, comme plusieurs faisoient.

---

*Coucher du Roi.*

**L**A conversation n'étoit guère que de choses indifférentes. Le Roi, voulant se retirer, alloit donner à manger à ses chiens, puis donnoit le bon soir, passoit dans sa chambre, à la ruelle de son lit, où il faisoit sa prière, comme le matin; puis se déshabilloit. Il donnoit le bon soir d'une inclination de tête, tandis qu'on sortoit, il se tenoit debout au coin de la cheminée; il donnoit l'ordre au Colonel des Gardes seul; puis commençoit le petit coucher où restoient les grandes & secondes entrées, ou Brevets d'affaires. Cela étoit court. Ils ne sortoient que lorsqu'il se mettoit au lit. Ce moment en étoit un de lui parler pour les privilégiés; alors tous sortoient, quand ils en voyoient un attaquer le Roi, qui demouroit seul avec lui.

Lorsque le Roi mourut, il y avoit plus de douze ans que ce qui n'avoit point ces entrées, ne demeuroit plus au coucher, depuis une longue attaque de goutte que le Roi avoit eue, en sorte qu'il n'y avoit plus de grand coucher, & que la Cour étoit finie au sortir du souper. Alors le Colonel des Gardes prenoit l'ordre avec tous les autres, & les Aumôniers de quartier; & le grand & le premier Aumônier sortoient après la prière.

---

*Jours d'indisposition.*

**L**ES jours de médecine, qui revenoient tous les mois au plus loin, il la prenoit dans son lit, puis entendoit la messe où il n'y avoit que les Aumôniers & les entrées; Monseigneur & la Maison royale venoient le voir un moment; puis Monsieur du Maine, Monsieur le Comte de Toulouse, qui y demeuroit peu, & Madame de Maintenon venoient l'entretenir; il n'y avoit qu'eux & les valets intérieurs dans le cabinet, la porte ouverte. Madame de Maintenon s'asseyoit dans le fauteuil au chevet du lit, Monsieur s'y mettoit quelquefois; mais avant que Madame de Maintenon fût venue, & d'ordinaire, après qu'elle étoit sortie. Monseigneur

gneur toujours debout & les autres de la Maison royale un moment. Monsieur du Maine , qui y passoit toute la matinée , & qui étoit fort boîteux , se mettoit auprès du lit sur un tabouret , quand il n'y avoit que Madame de Maintenon , & son frère , où il tenoit le dez à les amuser tous deux , & où souvent il en faisoit de bonnes.

Le Roi dînoit dans son lit , sur les trois heures , où tout le monde entroit ; puis se levoit , & n'y demeuroit que les entrées. Il passoit après dans son cabinet , où il tenoit Conseil ; & après il alloit , à l'ordinaire , chez Madame de Maintenon ; & soupoit à dix heures , au grand couvert.

### *Régularité du Roi.*

**L**E Roi n'a de sa vie manqué la messe qu'une fois à l'armée , un jour de grande marche , ni aucun jour maigre , à moins de vraie & très-rare incommodité. Quelques jours avant le carême , il tenoit un discours public à son lever , par lequel il témoignoit qu'il trouveroit fort mauvais qu'on donnât à manger gras à personne , sous quelque prétexte que ce fût , & ordonnoit au grand Prévôt d'y tenir la main , & de lui en rendre

compte. Il ne vouloit pas non plus que ceux qui mangeoient gras , mangeassent ensemble , ni autre chose que bouilli & rôti fort courts ; & personne n'osoit outre-passer ces défenses ; car on s'en seroit bien ressenti. Elles s'étendirent à Paris , où le Lieutenant de Police y veilloit , & lui en rendoit compte.

Il y avoit douze ou quinze ans qu'il ne faisoit plus de carême , d'abord quatre jours maigres , puis trois , & les quatre derniers de la semaine sainte. Alors son très-petit couvert étoit fort retranché , les jours qu'il faisoit gras ; & le soir au grand couvert , tout étoit colation ; & le dimanche tout étoit en poisson. Cinq ou six plats gras tout au plus , tant pour lui , que pour ceux qui à sa table mangeoient gras.

Le Vendredi Saint , grand couvert , matin & soir , en légumes , sans aucun poisson , ni à aucune de ses tables.

Il manquoit peu de sermons , l'avent & le carême , & aucune des dévotions de la semaine Sainte , des grandes fêtes , ni les deux Processions du Saint Sacrement , ni celle des jours de l'ordre du Saint-Esprit , ni celle de l'Assomption. Il étoit très-respectueusement à l'Eglise ; à sa messe tout le monde

étoit obligé de se mettre à genoux au *Sanc-tus* , & d'y demeurer jusqu'après la communion du Prêtre ; & s'il entendoit le moindre bruit , ou causer , il le trouvoit fort mauvais. Il manquoit rarement les saluts, les dimanches, s'y trouvoit souvent les jeudis, & toujours pendant l'octave du Saint Sacrement. Il communioit toujours en collier de l'Ordre, rabat & manteau , cinq fois l'année. Le samedi Saint, à la Paroisse ; les autres jours, à la Chapelle : c'étoit la veille de la Pentecôte , le jour de l'Assomption, & à la Grand'messe après la veille de la Toussaint , & la veille de Noël , & une messe basse après celle où il avoit communié ; & ces jours-là, point de musique à ces messes ; & à chaque fois, il touchoit les malades. Il alloit à vêpres les jours de communion, & après il travailloit dans son cabinet , avec son Confesseur , à la distribution des Bénéfices qui vaquoient. Il n'y avoit rien de plus rare que de lui voir donner aucun Bénéfice en d'autres tems.

Le lendemain, il alloit à la Grand'messe, à vêpres, à matines, & aux trois messes de minuit en musique ; & c'étoit un Spectacle admirable que la Chapelle. Le lendemain, à la Grand'messe, à vêpres & au salut.



Le jeudi Saint, il servoit les pauvres à dîner ; & après la colation , il ne faisoit qu'entrer dans son cabinet , & passoit à la tribune adorer Dieu , & se venoit coucher tout de suite. A la messe , il disoit son chapelet ; il n'en savoit pas davantage , & toujours à genoux , excepté à l'Evangile ; aux Grand'messes , il ne s'asséyoit dans son fauteuil qu'aux tems où on a coutume de s'asseoir ; aux jubilés , il faisoit presque toujours des stations à pied ; à tous les jours de jeûne & à ceux de carême , il mangeoit maigre , & faisoit seulement colation.

---

*Habillement & costume du Roi.*

**I**L étoit toujours vêtu de couleur plus ou moins brune , avec une légère broderie ; jamais sur les tailles , quelquefois rien qu'un bouton d'or , quelquefois de velours noir : toujours une veste de drap ou de satin rouge ou bleu , une veste fort brodée ; jamais de bagues , & jamais de pierreries qu'à ses boucles de souliers , de jarretières & de chapeaux toujours brodés de point d'Espagne , avec un plumet blanc. Toujours le cordon bleu dessous , excepté aux jours de noces ou de fêtes pareilles , qu'il le portoit par-

dessus , fort long , avec pour huit ou dix millions de pierreries.

Il étoit le seul de la Maison royale & des Princes du Sang , qui portât l'Ordre dessous , en quoi fort peu de Chevaliers de l'Ordre l'imitoient ; & aujourd'hui , presque aucun ne le porte dessus.

Jusqu'à la promotion de 1661 inclusive-ment , les Chevaliers de l'Ordre portoient tous le grand habit ; & toutes les cérémonies de l'Ordre y alloient à l'Offrande , & y communioient tous. Le Roi retrancha tout , le grand habit , l'Offrande & la Communion. Henri III l'avoit prescrit à cause des Huguenots & de la Ligue.

La vérité est qu'une Communion générale publique en pompe , prescrite à jour nommé trois fois l'an , à des Courtisans , devient une terrible & bien dangereuse pratique ; qu'il a été très-bon de laisser libre ; mais pour l'Offrande qui étoit majestueuse , où il n'y a plus que le Roi qui y aille ; & ce grand habit de l'Ordre réduit aux jours de réception , & le plus souvent encore seulement pour ceux qui sont reçus , cela ôte toute la beauté de la cérémonie ; à l'égard du repas au réfectoire avec le Roi , on a dit ailleurs ce qui l'a fait supprimer.

*Visites & cérémonial.*

**I**L ne se passoit guère quinze jours que le Roi n'allât à Saint-Germain, même après la mort du Roi Jacques II. La Cour de Saint-Germain venoit aussi à Versailles, mais plus souvent à Marly, & souvent y souper; & nulle fête de cérémonie ou de divertissement qu'elle n'y fût invitée, à laquelle elle ne vînt, & dont elle ne reçût tous les honneurs. Ils étoient réciproquement convenus de se recevoir, & de se conduire dans le milieu de leur appartement. A Marly, le Roi les recevoit, & les conduisoit à la porte du petit fallon, du côté de la perspective, & les y voyoit descendre & monter dans leurs chaises à porteurs; à Fontainebleau, tous les voyages, au haut de l'escalier à fer à cheval, depuis que le Roi leur a accordé de ne les plus aller recevoir & conduire au bout de la forêt. Rien n'étoit pareil aux soins, aux égards, à la politesse du Roi pour eux, ni à l'air de majesté & de galanterie avec lequel cela se passoit à chaque fois. A Marly, ils demeuroient, en arrivant, un quart-d'heure dans le fallon debout, au milieu de toute la Cour; puis passaient chez le Roi ou chez Madame de Maintenon.

Le Roi n'entroit jamais dans le fallon que pour le traverser, pour les bals, ou pour y voir jouer un moment le jeune Roi d'Angleterre, ou l'Electeur de Bavière.

Les jours de naissance, ou de fête du Roi & de sa famille, si observés dans les Cours de l'Europe, ont toujours été inconnus dans celle du Roi, de sorte qu'il n'y a jamais été fait la moindre mention en rien, ni différence aucune de tous les autres jours de l'année.

---

*Les divers sentimens , occasionnés\* par  
la mort du Roi.*

CETTE Cour, qui s'éteignoit avec le Roi, étoit de deux sortes; les uns, en espérance de figurer, de se mêler, de s'introduire, étoient ravis de voir finir un Règne, sous lequel il n'y avoit plus rien pour eux à attendre; les autres, fatigués d'un joug pesant, toujours accablant, & des Ministres bien plus que du Roi, étoient charmés de se trouver au large : tous en général d'être délivrés d'une gêne continuelle, & amoureux de nouveautés. Paris, las d'une dépendance qui avoit tant assujetti, respira, dans l'espoir de quelque liberté, & dans la joie

de voir finir l'autorité de tant de gens qui en abusoient.

Le peuple ruiné, accablé, désespéré, parut sentir cette mort comme une délivrance; les Etrangers, ravis d'être enfin, après un si long cours d'années, débarrassés d'un Monarque, qui leur avoit imposé si longuement la loi, & qui leur avoit échappé, par une espèce de miracle, au moment qu'ils comptoient le plus sûrement de l'avoir subjugué, se continrent avec plus de bienfaisance què les François. Les merveilles des trois quarts du tems de ce Règne, de plus de soixante-dix ans, & la personnelle magnanimité de ce Roi, si heureux d'abord, & après si abandonné de la fortune, pendant le dernier période de son Règne, les avoit justement éblouis. Ils se firent un honneur de lui rendre, après sa mort, ce qu'ils lui avoient constamment refusé pendant sa vie. Nulle Cour étrangère n'hésita. Toutes se piquèrent, à l'envi, de louer & d'honorer sa mémoire. L'Empereur en prit le deuil, comme d'un père; &, quoiqu'il y eût quatre ou cinq mois depuis la mort du Roi jusqu'au carnaval, toute espèce de divertissement fut défendu à Vienne; & cette défense fut observée exactement.

*Vols*

*Vols extraordinaires faits chez le Roi.*

ON fit, à la grande écurie de Versailles, un vol bien hardi. La nuit du 3 au 4 Juin, le Roi étant à Versailles, toutes les houffes & caparaçons furent emportés; il y en avoit pour plus de 50000 écus; les mesures furent si bien prises, que qui que ce fût ne s'en apperçut, dans une maison si habitée, & que, dans une nuit si courte, tout fut emporté, sans que jamais on ait pu en avoir des nouvelles. Monsieur le Grand entra en furie, & tous ses subalternes aussi; on dépêcha sur tous les chemins; on fouilla Paris & Versailles; le tout inutilement.

Cela me fait souvenir d'un autre vol qui eut quelque chose de bien plus étrange.

Le grand appartement, c'est-à-dire, depuis la galerie jusqu'à la tribune, étoit meublé de velours cramoisi avec des crépines & des franges d'or : un beau matin elles se trouvèrent toutes enlevées. Cela parut un prodige dans un lieu si passant, si fermé la nuit, & si gardé de jour à toutes heures; Bontems au désespoir fit & fit faire toutes les perquisitions qu'il put, & toutes sans succès.

Cinq ou six jours après, j'étois au sou-

per du Roi; il n'y avoit que Daquin, premier Médecin du Roi, entre le Roi & moi, & personne entre moi & la table. Vers l'entremets, j'apperçois quelque chose de fort gros, & comme noir en l'air, que je n'eus pas le tems, ni de montrer, ni de discerner par la rapidité dont ce gros paquet tomba sur la table, devant l'endroit du couvert du Roi, de Monsieur & de Madame, qui étoient à Paris, & qui se mettoient toujours au bout de la table, à gauche du Roi, le dos aux fenêtres qui donnent sur la grande cour. Le bruit que cela fit en tombant, & la pesanteur de la chose pensa enfoncer la table, & fit bondir les plats, mais sans en renverser aucun, & de hasard cela tomba sur la nappe, & point dans les plats. Le Roi, au coup que cela fit, tourna la tête à demi; & sans s'émouvoir en aucune façon. „ Je pense, dit-il que ce sont mes franges; „ c'en étoit en effet un paquet plus large qu'un chapeau de Prêtre, avec ses bords tout plat & haut en manière de pyramide mal faite, d'environ deux pieds. Cela étoit parti de loin derrière moi, vers la porte mitoyenne des deux anti-chambres; & un frangeon détaché en l'air étoit tombé sur la perruque du Roi, que Livry, qui étoit

à sa gauche , apperçut ; il s'approcha du bout de la table , & vit en effet que c'étoient les franges tortillées en paquet , & tout le monde les vit comme lui ; cela fit un moment de murmure. Livry voulant ôter ce paquet , y trouva un billet attaché ; il le prit , & laissa le paquet. Le Roi tendit la main , & dit : voyons. Livry , avec raison , ne voulut pas ; & se retirant en arrière , le lut tout bas ; & par derrière le Roi , le donna à Daquin avec qui je le lus entre ses mains. Il y avoit dedans , d'une écriture contrefaite & longue , comme d'une femme , ces mots : „ Reprends tes franges , Bon-  
 „ tems , la peine en passé le plaisir , nos  
 „ baisemains au Roi. „ Il étoit roulé & point fermé ; le Roi le voulut encore prendre des mains de Daquin , qui se recula , frotta le billet , le tourna & le retourna , puis le montra au Roi sans le lui laisser toucher ; le Roi lui dit de le lire tout haut , quoiqu'il le lût en même tems. „ Voilà ,  
 „ dit-il , qui est bien insolent , „ mais d'un ton tout uni & comme historique ; il dit après qu'on ôtât ce paquet : Livry le trouva si pesant qu'à peine le put-il lever de dessus la table , & le donna à un Garçon bleu , qui vint se présenter ; de ce moment ,



le Roi n'en parla plus; & personne n'osa plus en rien dire, au moins, tout haut; & le reste du souper se passa comme chose non-avenue. Outre l'excès de l'insolence & de l'impudence, c'est un excès de péril qui ne se peut comprendre. Comment, de si loin, un paquet de cette pesanteur & de ce volume, sans être environné de complices, & au milieu d'une foule, telle qu'elle étoit toujours au souper du Roi, où à peine pouvoit-on passer, dans le grand mouvement des bras, & une vibration aussi forte peut-elle échapper à tant d'yeux? Le Duc de Gesvres étoit en exercice; ni lui, ni personne ne s'avisa de faire fermer les portes, que du tems après que le Roi fut sorti de table. On peut juger si les coupables étoient demeurés-là, ayant eu plus de trois quarts d'heure, les issues libres pour se retirer. Les portes fermées, il ne se trouva qu'un seul homme que personne ne connut & qu'on arrêta. Il se dit Gentilhomme de Saintonge & connu du Duc d'Uzés, Gouverneur de la Province. Il étoit à Versailles, on l'envoya prier de venir; il alloit se coucher, il vint aussi-tôt, & reconnut ce Gentilhomme, en répondit; & sur ce témoignage, on le laissa aller avec des excuses. Jamais

depuis on n'a pu rien découvrir de ce vol, & de la hardiesse singulière de sa restitution.

---

*La Mauresse de Moret.*

ON fut étonné à Fontainebleau, qu'à peine la Princesse de Savoie, depuis Duchesse de Bourgogne (car elle ne fut mariée qu'à son retour) y fût arrivée; que Madame de Maintenon la fit aller à un petit Couvent Borgne de Moret, où le lieu ne pouvoit l'amuser, ni aucune Religieuse; dont il n'y en avoit pas une de connue; elle y retourna plusieurs fois pendant le voyage, & cela réveilla la curiosité & les bruits. Madame de Maintenon y alloit souvent de Fontainebleau, & à la fin on s'y étoit accoutumé.

Dans ce Couvent étoit Professe une Mauresse inconnue à tout le monde, & qu'on ne montrait à personne. Bontems, premier Valet de Chambre & Gouverneur de Versailles, par qui les choses du secret domestique passaient de tout tems, l'y avoit mise toute jeune, avoit payé une dot qui ne se disoit pas, & de plus continuoit de donner une grosse pension tous les ans. Il prenoit exactement soin qu'elle eût son nécessaire

& tout ce qui peut passer pour abondance à une Religieuse ; & tout ce qu'elle pouvoit désirer , en toute espèce de douceurs , lui fut fourni ; la feue Reine y alloit souvent de Fontainebleau , & prenoit grand soin du bien-être du Couvent , & Madame de Maintenon , après elle ; ni l'une ni l'autre ne prenoient pas un soin direct de cette Mauresse qui pût se remarquer ; mais elles n'y étoient pas moins attentives ; elles ne la voyoient pas toutes les fois qu'elles y alloient , mais souvent pourtant , avec une grande attention à sa santé , à sa conduite & à celle de la Supérieure à son égard. Monseigneur y a été quelquefois , & les Princes ses enfans une fois ou deux ; & tous ont vu & demandé la Mauresse ; elle étoit là avec plus de considération que la personne la plus connue & la plus distinguée , & se prévaloit fort des soins qu'on prenoit d'elle , & du mystère qu'on en faisoit ; & quoiqu'elle vécût très-régulièrement , on s'appercevoit bien que sa vocation avoit été aidée ; il lui échappa plusieurs fois , des expressions , qui donnèrent lieu de soupçonner une haute origine ; quoi qu'il en soit , la chose est demeurée une énigme.

Elle mourut à Moret en 1732. Son por-

trait étoit encore , en 1779 , dans le cabinet de l'Abbesse , avant la réunion de cette Abbaye au Prieuré de Champ-Benoît de Provins.

La couleur de cette Mauresse étoit celle d'une Mulâtresse. *Note de l'Editeur.*

---

*Aventure du Maréchal Ferrant , de  
Salon en Provence.*

UN événement singulier fit beaucoup raisonner tout le monde. Il arriva tout droit à Versailles un Maréchal de la petite Ville de Salon , en Provence , qui s'adressa à Brisac , Major des Gardes du Roi , pour être conduit au Roi , à qui il vouloit parler en particulier ; il ne se rebuta point des rebuffades qu'il reçut , & fit tant que le Roi en fut informé , & lui fit dire qu'il ne parloit pas ainsi à tout le monde. Le Maréchal insista , dit que , s'il voyoit le Roi , il lui diroit des choses si secrètes & tellement connues de lui seul , qu'il verroit bien qu'il avoit mission pour lui parler , & pour lui dire des choses importantes ; qu'en attendant , au moins , il désiroit d'être interrogé , & qu'il demandoit à être renvoyé à un de ses Ministres d'Etat.

Là-dessus le Roi lui fit dire , d'aller trou-

ver Barbésieux, à qui il avoit donné ordre de l'entendre ; ce qui surprit beaucoup , c'est que ce Maréchal, qui ne faisoit que d'arriver , & qui n'étoit jamais sorti de son pays, ni de son métier, ne voulût point de Barbésieux, & répondit tout de suite qu'il avoit demandé à être envoyé à un Ministre d'Etat, que Barbésieux ne l'étoit point, & qu'il ne parleroit qu'à un Ministre ; sur cela, le Roi nomma Pomponne ; & le Maréchal, sans faire difficulté, ni de réponse, l'alla trouver.

Ce qu'on fut de l'histoire est fort court : le voici : cet homme revenant tard de dehors, se trouva investi d'une grande lumière auprès d'un arbre, près de Salon. Une personne vêtue de blanc, & par-dessus à la royale, belle, blonde, & fort éclatante, l'appella par son nom, & lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui confia qu'elle étoit la Reine, qui avoit été l'Epouse du Roi, lui ordonna de l'aller trouver, & de lui dire les choses qu'elle lui avoit communiquées ; que Dieu l'aideroit dans tout son voyage ; & qu'à une chose secrète qu'il diroit au Roi, & que le Roi seul au monde favoit, & qui ne pouvoit être sue que de lui, il reconnoîtroit la vérité

rité de tout ce qu'il avoit à lui apprendre; que; si d'abord il ne pouvoit parler au Roi, il demandât à parler à un de ses Ministres d'Etat, & que sur-tout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent; & qu'il réservât certaines choses pour le Roi tout seul; qu'il partît promptement; & qu'il exécutât ce qui lui étoit ordonné; hardiment & diligemment; & qu'il s'assurât qu'il seroit puni de mort, s'il négligeoit de s'acquitter de la commission.

Le Maréchal promit tout; & aussi-tôt la Reine disparut; & il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre; il s'y coucha au pied, ne sachant s'il révoit ou étoit éveillé, & s'en alla après chez lui, persuadé que c'étoit une illusion & une folie dont il ne se vanta à personne.

A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, & les mêmes propos lui furent tenus; il y eut de plus des reproches de son doute & des menaces réitérées, & pour fin, d'aller dire à l'Intendant de la Provence ce qu'il avoit vu, & l'ordre qu'il avoit reçu d'aller à Versailles; & que sûrement il lui fourniroit de quoi faire son voyage.

A cette fois, le Maréchal demeura con-

vaincu ; mais flottant entre la crainte des menaces & les difficultés de l'exécution, il ne fut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence de ce qui lui étoit arrivé ; il demeura huit jours dans cette perplexité ; enfin comme résolu de ne point faire le voyage, & repassant par le même endroit, il vit & entendit encore des menaces si effrayantes, qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours de là il fut trouver, à Aix, l'Intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage, & lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais eu davantage.

Il entretint trois fois Monsieur de Pomponne, & fut, à chaque fois, plus de deux heures avec lui. Monsieur de Pomponne en rendit compte au Roi en particulier, qui voulut que Pomponne en parlât plus ample-ment au Conseil d'Etat, où Monseigneur n'étoit point, & où il n'y avoit que les Ministres qui lors, outre lui, étoient le Duc de Beauvilliers, Pontchartrain & Torcy, & nul autre. Ce Conseil fut long, peut-être y parla-t-on aussi d'autre chose après ; ce qui arriva ensuite fut que le Roi voulut entretenir le Maréchal ; il ne s'en cacha point ; il le vit dans ses cabinets, & le fit

monter par le petit degré qui est sur la cour de marbre, par où il passe pour aller à la messe, ou se promener.

Quelques jours après, il le vit encore de même; & à chaque fois, il resta plus d'une heure avec lui, & prit garde que personne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eût entretenu, comme il descendoit par ce même petit escalier pour aller à la chasse, Monsieur de Duras, qui avoit le bâton, & qui étoit sur le pied d'une considération & d'une liberté à dire au Roi tout ce qu'il lui plaisoit, se mit à parler de ce Maréchal avec mépris, & à dire le mauvais proverbe, que c'étoit un fou, ou que le Roi n'étoit pas noble; à ce mot, le Roi s'arrêta, & se tournant au Maréchal de Duras, ce qu'il ne faisoit presque jamais en marchant: " Si „ cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble; „ car je l'ai entretenu long-tems: il m'a „ parlé de fort bon sens; & je vous assure „ qu'il est loin d'être fou. „ Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité imposante, qui surprit fort l'assistance.

Après le second entretien, le Roi convint que cet homme lui avoit dit une chose qui lui étoit arrivée, il y avoit plus de



vingt ans, & que lui seul savoit, parce qu'il ne l'avoit jamais dit à qui que ce soit; & il ajouta que c'étoit un fantôme qu'il avoit vu dans la forêt de Saint-Germain, & dont il étoit sûr de n'avoir jamais parlé. Il s'expliqua encore plusieurs fois très-favorablement sur ce Maréchal, qui étoit défrayé de tout par ses ordres, qui fut renvoyé aux dépens du Roi, qui lui fit donner assez d'argent outre sa dépense, & qui fit écrire à l'Intendant de Provence de le protéger particulièrement, & d'avoir soin que, sans le tirer de son état & de son métier, il ne manquât de rien, le reste de sa vie.

Ce qu'il y a de plus marqué, c'est qu'aucun des Ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus; leurs amis les plus intimes les ont poussés & tournés en tout sens & à plusieurs reprises, sans avoir pu en arracher un mot : tous d'un même langage leur ont donné le change, se sont mis à rire & à plaisanter sans jamais sortir de ce cercle, ni informer cette surface d'une ligne : cela m'est arrivé avec Monsieur de Beauvilliers & Monsieur de Pontchartrain; & je fais par leurs plus intimes & leurs plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davantage, & pareillement de ceux de Monsieur de Pomponne & de

Torcy. Ce Maréchal, qui étoit un homme d'environ cinquante ans, qui avoit une famille bien famée dans son pays, montra beaucoup de bon sens dans sa simplicité, de désintéressement & de modestie. Il trouvoit toujours qu'on lui donnoit trop, ne parut d'aucune curiosité; & dès qu'il eut achevé de voir le Roi & Monsieur de Pomponne, il parut empressé de s'en retourner, & dit que, content d'avoir accompli sa mission, il n'avoit plus rien à faire que de s'en retourner chez lui.

Ceux qui en avoient soin, firent tout ce qu'ils purent pour en tirer quelque chose; il ne répondoit rien, ou disoit : " il m'est dé-  
,, fendu d'en parler, ,, & coupoit court; sans se laisser émouvoir en rien de ce qu'il étoit auparavant, ne parloit ni de Paris, ni de la Cour, répondoit deux mots à ceux qui l'interrogeoient, & montrait qu'il n'aimoit pas à être questionné; & sur ce qu'il avoit été faire, pas un mot que ce que je viens de rapporter; sur-tout nulle vanterie; il ne se laissoit pas entamer sur les audiences qu'il avoit obtenues, & se contentoit de se louer du Roi qu'il avoit vu; mais en deux mots, sans laisser entendre s'il l'avoit vu en habits royaux, ou d'une autre manière, &

ne voulant jamais s'expliquer sur M. de Pompone; & quand on lui en parloit, il répondoit qu'il avoit vu un Ministre, sans s'expliquer comment, ni combien de fois; qu'il ne le connoissoit pas; puis il se taisoit, sans qu'on pût lui en faire dire davantage. Il reprit son métier, & a vécu depuis à son ordinaire; c'est ce que les premiers de la Provence en ont rapporté, & ce que m'en a dit l'Archevêque d'Arles, qui passoit quelque tems, tous les ans, à Salon, qui est la maison de campagne de l'Archevêque, ainsi que le lieu de la naissance & de la sépulture du fameux Nostradamus.

Il n'en faut pas tant pour beaucoup faire raisonner le monde; on raisonna donc beaucoup, sans avoir pu rien trouver, ou qu'aucune suite de ce singulier voyage ait pu satisfaire les Furéteurs.

---

*Anecdote sur SAMUEL BERNARD.*

**L**A Cour étoit à Marly; on y vit Desmarts, qui se présenta avec le célèbre Banquier Samuel Bernard qu'il avoit mandé pour dîner, & travailler avec lui, c'étoit le plus riche de l'Europe, & qui faisoit le plus grand & le plus assuré commerce d'ar-

gent. Il sentoît ses forces; il y vouloit des ménagemens proportionnés; & les Contrôleurs-Généraux, qui avoient bien plus souvent à faire à lui, qu'il n'avoit à faire à eux, le traitoient avec des égards & des distinctions fort grands. Le Roi dit à Desmarets, qu'il étoit bien aise de le voir avec M. Bernard; puis tout de suite dit à ce dernier : " Vous êtes bien homme à n'avoir „ jamais vu Marly; venez le voir à ma „ promenade, je vous rendrai après à Des „ marets. „ Bernard suivit; & tant qu'elle dura, le Roi ne parla qu'à Berghiyek & à lui, & autant à l'un qu'à l'autre, les menant par-tout, & leur montrant tout également, avec les égards qu'il savoit si bien employer, quand il avoit dessein de combler. J'admire, & je n'étois pas le seul, cette espèce de prodigalité du Roi si avare de ses paroles, à un homme de la médiocrité de Bernard. Je ne fus pas long-tems sans en apprendre la cause; & j'admirai alors jusqu'où les plus grands Rois se trouvent quelquefois réduits. Desmarets ne savoit plus de quel bois faire flèche; tout manquoit, & tout étoit épuisé. Il avoit été à Paris frapper à toutes les portes; on avoit si souvent & si nettement manqué à toutes sortes d'engage-

mens pris, & aux paroles les plus précises, qu'il ne trouva par-tout, que des excuses & des portes fermées. Bernard, comme les autres, ne vouloit rien avancer. Il lui étoit beaucoup dû; en vain Desmarets lui représenta l'excès des besoins les plus pressans, & l'énormité des gains qu'il avoit faits avec le Roi; Bernard demeura inébranlable: voilà le Roi & le Ministre cruellement embarrassés; Desmarets dit au Roi que, tout bien examiné, il n'y avoit plus que Bernard qui pût le tirer d'affaire, parce qu'il n'étoit pas douteux, qu'il n'étoit question que de vaincre sa volonté, & l'opiniâtreté qu'il lui avoit montrée; que c'étoit un homme accessible à la vanité, capable d'ouvrir sa bourse, si le Roi daignoit le flatter. Dans la nécessité si pressante des affaires, le Roi y consentit; & pour tenter le secours avec moins d'indécence, & sans essuyer de refus. Desmarets proposa l'expédient que je viens de raconter; Bernard revint de la promenade du Roi tellement enchanté, que d'abord il lui dit qu'il aimoit mieux risquer sa ruine, que de laisser dans l'embarras un Prince, qui venoit de le combler, & dont il se mit à faire les plus grands éloges. Desmarets en profita sur le champ; & en tira beaucoup plus qu'il ne s'étoit proposé.

---

**LIVRE SECOND.**

*Histoire particulière & Anecdotes de la  
Famille de Louis XIV, & de plu-  
sieurs personnages de sa Cour, ou de  
son tems.*

---

**HISTOIRE PARTICULIÈRE DU GRAND  
DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV.**

**M**ONSEIGNEUR étoit plutôt grand que petit, fort gros, mais sans être trop entassé, l'air fort liant & fort noble, sans rien de rude, & il auroit eu le visage fort agréable, si Monsieur le Prince de Conti ne lui eût cassé le nez par malheur en jouant, étant tous deux enfans.

Il étoit d'un très-beau blond, avoit le visage fort rouge, de hâle partant, & fort plein; mais aucune physionomie; les plus belles jambes du monde, les pieds singulièrement petits & maigres. Il tâtonnoit toujours en marchant, & mettoit le pied à deux fois. Il avoit toujours peur de tomber, & se faisoit aider pour peu que le chemin ne

fût pas parfaitement doux & uni. Il étoit fort bien à cheval, & y avoit grande mine, mais il n'y étoit pas hardi; Cassan couroit devant lui, à la chasse; s'il le perdoit de vue, il se croyoit perdu; il n'alloit guère qu'au petit galop, & attendoit souvent, sous un arbre, ce que devenoit la chasse, la cherchoit lentement, & s'en revenoit. Il avoit fort aimé la table, mais sans indécence, depuis une grande indigestion, qui fut prise d'abord pour une apoplexie; il ne faisoit guère qu'un vrai repas, & se contenoit fort, quoique grand mangeur, comme toute la maison Royale: presque tous ses portraits lui ressembloient bien. De caractère, il n'en avoit aucun; du sens assez, sans trop de pénétration, comme il parut dans l'affaire du testament d'Espagne; de la hauteur, de la dignité par nature, par pres-tance, par imitation du Roi; de l'opiniâtreté sans mesure, & une chaîne de petits soins arrangés, qui formoient tout le tissu de sa vie; l'air doux, dur au fond, avec un extérieur de bonté, qui portoit beaucoup sur des subalternes, & qui ne s'exprimoit que par des questions communes. Il étoit avec eux d'une familiarité prodigieuse; silencieux jusqu'à l'incroyable, con-

féquemment fort fecret , jufques-là qu'on a cru qu'il n'avoit jamais parlé affaires d'Etat à Mademoifelle Choin ; peut-être parce que tous les deux y prenoient peu de part ; en même tems , jaloux de refpect , & attentif à ce qui lui étoit dû.

Il dit une fois à Mademoifelle Choin , fur fa retenue dont elle lui parloit , que les paroles des gens , comme lui , portoient un grand poids , & obligeoient ainfi à de grandes réparations , quand elles n'étoient pas mefurées ; il aimoit mieux fouvergarder le filence que de parler. Cette maxime excellente , qu'il outroit , étoit apparemment une des leçons du Roi , ou du Duc de Montaufier , qu'il avoit le mieux retenue.

Son arrangement étoit extrême pour fes affaires particulières. Il écrivoit lui-même toutes fes dépenses prises fur lui ; il favoit ce que lui coûtoient les moindres chofes. Il avoit fort aimé toutes fortes de gros jeux ; mais depuis qu'il s'étoit mis à bâtir , il s'étoit réduit à des jeux affez médiocres ; du refte , économe au-delà de fon rang , excepté dans de très-rares occafions , qui fe bôrnoient à quelques pensions à des valets ; mais il distribuoit d'affez abondantes au-



mônes au Curé , & aux Capucins de Meudon.

Monseigneur , tel pour l'esprit & le caractère , qu'il vient d'être représenté , n'avoit pu profiter de l'excellente culture qu'il reçut du Duc de Montausier , de Bossuet & de Fléchier , Evêques de Meaux & de Nîmes ; son peu de lumières s'éteignit au contraire sous la rigueur d'une éducation dure & austère , qui donna le dernier poids à sa timidité naturelle , & le dernier degré d'aversion pour toute espèce , non pas de travail & d'étude , mais d'amusemens & d'esprit , en sorte que , de son aveu , depuis qu'il avoit été affranchi des Maîtres , il n'avoit de sa vie lu que l'Article de Paris de la Gazette de France , pour y voir les morts & les mariages.

Tout contribua donc en lui ; timidité naturelle , dur joug d'éducation , ignorance de beaucoup de choses , à le faire trembler devant le Roi , qui de son côté n'omit rien pour entretenir & prolonger cette terreur toute sa vie. Toujours Roi , presque jamais père avec lui , ou , s'il lui en échappa bien rarement quelques traits , ils ne furent jamais purs & sans mélange de royauté , non pas même dans les momens les plus parti-

culiers & les plus intérieurs. Ces momens étoient rares tête-à-tête , sans liberté , sans aisance ; toujours en contrainte & en respect , sans jamais oser rien hasarder , ni usurper , tandis que tous les jours il voyoit faire l'un & l'autre au Duc du Maine avec succès , & à Madame la Duchesse de Bourgogne , dans une habitude des plus familiers badinages & des privautés avec le Roi , quelquefois peu mesurés. Il en sentoit contre eux une secrète jalousie ; mais l'imagination ne lui fournissoit rien , comme à M. du Maine , fils d'ailleurs de la personne , & non de la Royauté : il n'étoit plus de l'âge de Madame la Duchesse de Bourgogne , à qui on passoit encore les enfantillages par l'habitude & par la grace qu'elle y mettoit ; il ne lui restoit donc que la qualité de fils & de successeur , titres , qui précisément tenoient le Roi en garde , & lui sous le joug.

Il n'avoit pas l'ombre de crédit auprès de son père ; il suffisoit même que son goût se marquât en faveur de quelqu'un , pour que ce quelqu'un en sentît un contre-coup nuisible ; & le Roi étoit si jaloux de montrer qu'il ne pouvoit rien , qu'il n'a rien fait pour aucun de ceux qui se sont attr-

chés à lui faire une cour particulière , non pas même pour aucun de ses Ménins , quoique choisis & nommés par le Roi , qui eût trouvé fort mauvais qu'ils n'eussent pas suivi Monseigneur avec grande assiduité : j'en excepte Dantin , qui a été sans comparaison de personne , & Daugeau qui ne l'a été que de nom , qui tenoit au Roi d'ailleurs , & dont la femme étoit dans la plus parfaite intimité de Madame de Maintenon.

Les Ministres n'osoient s'approcher de Monseigneur ; qui aussi ne se commettoit jamais à leur rien demander ; & si quelqu'un d'eux , ou des Courtisans considérables , étoient bien avec lui , comme le Chancelier le premier, Harcourt , le Maréchal d'Uxelles , ils s'en cachotent avec un soin extrême , & Monseigneur s'y prêtoit ; si le Roi le découvroit , il traitoit cela de cabale : on lui devenoit suspect , & on se perdoit. Ce fut la cause de cet éloignement si marqué pour M. de Luxembourg ; ni l'importance de sa Charge , ni la nécessité de s'en servir à la tête des armées , ni les succès qu'il y eut , ni toutes les soumissions qu'il employa , ne purent jamais le rapprocher.

Aussi Monseigneur, pressé de s'intéresser pour quelqu'un, répondoit franchement que ce seroit le moyen de tout gâter pour lui.

La part entière que Monseigneur avoit à tous les secrets d'Etat, depuis bien des années, n'avoit jamais eu aucune influence aux affaires. Il les savoit, & c'étoit tout. Cette sécheresse, peut-être aussi son peu d'intelligence, l'en faisoit retirer tant qu'il pouvoit. Il étoit cependant assidu aux Conseils d'Etat; mais, quoiqu'il eût la même entrée en ceux des Finances & des Dépêches, il n'y alloit presque jamais. Quant au travail particulier du Roi, il n'en fut pas question pour lui; & hors des grandes nouvelles, pas un Ministre n'alloit jamais lui rendre compte de rien, beaucoup moins les Généraux d'Armée, ni ceux qui venoient d'être employés dehors.

Ce peu de considération, cette dépendance jusqu'à la mort, de n'oser faire un pas hors de la Cour, sans le dire au Roi, équivalent de permission, y mettoit Monseigneur en mal-aise. Il y remplissoit les devoirs de Fils & de Courtisan, avec la régularité la plus exacte; mais toujours de même sans y rien changer, ni ajouter, & avec un air plus respectueux & plus me-

suré qu'aucun sujet. Tout cela ensemble lui faisoit chérir Meudon, & la liberté qu'il y trouvoit; & bien qu'il ne tint qu'à lui de s'appercevoir souvent que le Roi étoit peiné de ces fréquentes séparations, il n'en fit jamais semblant, & ne changea rien en ses voyages, ni pour le nombre, ni pour la durée. Il étoit fort peu à Versailles, & rompoit souvent par des Meudons de plusieurs jours, les Marly quand ils s'alongeoient trop.

De tout cela, on peut juger quelle pouvoit être la tendresse de cœur; mais le respect, la vénération, l'admiration, l'imitation en tout ce qui étoit de sa portée, étoit visible, & ne se démentoit jamais, non plus que la crainte & la conduite.

On a prétendu qu'il avoit une appréhension extrême de perdre le Roi; il n'est pas douteux qu'il n'ait montré ce sentiment; malgré ce que je viens d'en dire, & malgré l'Anecdote suivante, dont je ne garantis pas la vérité. On m'a dit quelques mois avant sa mort, que Madame la Duchesse de Bourgogne l'étant allé voir à Meudon, elle monta dans le sanctuaire de son entresol, suivie de Madame de Nogaret, qui, par Biron & par elle-même encore en avoit la privance,

privance, & qu'elles y trouvèrent Monseigneur avec Mademoiselle Choin, Madame la Duchesse & les deux Lislebonne, fort occupés à une table, sur laquelle étoit un grand livre d'Estampes du Sacre, & Monseigneur fort appliqué à les considérer, à les expliquer à la compagnie, & recevant avec complaisance les propos qui le regardoient là-dessus, jusqu'à lui dire : " Voilà  
 „ donc celui qui vous mettra les Eperons,  
 „ cet autre le Manteau Royal, les Pairs  
 „ qui vous mettront la Couronne sur la  
 „ tête „ & ainsi du reste, & que cela dura fort long-tems. Je le sus deux jours après de Madame de Nogaret, qui en fut fort étonnée, & que l'arrivée de Madame la Duchesse de Bourgogne n'eut pas rompu cet amusement singulier, qui ne marquoit pas une si grande appréhension de perdre le Roi, & de le devenir lui-même.

Il n'avoit jamais pu aimer Madame de Maintenon, ni se ployer à obtenir rien par son entremise. Il l'alloit voir un moment au retour des peu de campagnes qu'il avoit faites, ou aux occasions très-rares, jamais de particulières; quelquefois il entroit chez elle un instant avant le souper pour y suivre le Roi.

La haine commune de celle-ci & de Mademoiselle Choin contre Chamillart, & le besoin de tout pour le renverser, les rapprocha, & fit le miracle d'y faire entrer puissamment Monseigneur, mais qui ne l'eût jamais osé sans l'impulsion toute-puissante de Mademoiselle Choin, la sûreté de l'appui de l'autre & tout ce qui s'en mêla ; aussi ce rapprochement ne fit depuis que se refroidir & s'éloigner.

Après Mademoiselle Choin, sa vraie confiance étoit en Mademoiselle Lislebonne, & par l'intime union des deux, avec Mademoiselle d'Espinoy : presque tous les matins il alloit prendre du chocalar chez la première ; c'étoit l'heure des secrets qui étoit inaccessible, sans réserve, excepté à l'unique Mademoiselle d'Espinoy.

Cette Demoiselle entretenoit le reste de considération & de commerce du Prince avec Madame la Princesse de Conti, & même l'amitié avec Madame la Duchesse, qui soutenoit les amusemens qu'il trouvoit chez elle.

Par-là encore, cette préférence du Duc de Vendôme, sur le Prince de Conti, à la mort duquel il fut insensible. Un tel mérite, si reconnu dans un Prince du Sang,

joint à la privance de l'éducation, & à l'habitude de toute sa vie, auroit eu trop de poids sur Monseigneur, devenu Roi, si l'amitié première s'étoit encore conservée; & les sœurs, qui vouloient gouverner, écartèrent doucement le Prince.

Cette même raison fut le fondement de cette terrible cabale, dont les effets éclatèrent dans la campagne de Lille, & furent soigneusement entretenus dans l'esprit de Monseigneur, naturellement éloigné de la contrainte & de l'austérité des mœurs de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & que l'éloignement de Madame la Duchesse, pour Madame la Duchesse de Bourgogne entretenoit pour tous les deux.

Par les raisons contraires, il aimoit Monsieur le Duc de Berri, que cette cabale protégeoit, pour le diviser avec Monsieur & Madame la Duchesse de Bourgogne.

Avec cet ascendant des deux Lislebonne, sur Monseigneur, il est pourtant vrai qu'il n'épousoit pas toutes leurs fantaisies; soit qu'il fût conseillé par Mademoiselle Choin, qui, tout en le ménageant, le conseilloit bien, & ne s'y fioit pas, comme Bignon me l'avoit dit; soit qu'il fût prévenu par Madame la Duchesse, qui sûrement ne s'y



fioit pas davantage, & qui n'étoit rien moins que coëffé de leurs prétentions.

Inquiet, à cet égard, pour le futur, j'employai l'Evêque de Laon pour découvrir, par Mademoiselle Choin, les sentimens de Monseigneur entre les Ducs & les Princes. Il étoit frère de Clermain, qui avoit été perdu pour elle, lorsque Madame la Princesse de Conti la renvoya; & les deux frères étoient demeurés dans la plus intime liaison avec elle. Je fus par lui qu'il étoit échappé quelquefois, quoique très-rarement, des choses à Monseigneur, qui montroient que tout l'empire que ces deux sœurs avoient sur lui, n'alloit pas à le rendre aussi favorable à leur rang qu'elles eussent voulu, & que Mademoiselle l'ayant plus particulièrement fondé là-dessus, à la prière de l'Evêque, il s'étoit expliqué fort favorablement pour le rang des Ducs, & contre les injustices qu'ils étoient dans le cas d'avoir souffertes, & dont il étoit persuadé.

Il étoit incapable, non-seulement de mensonge, mais de déguisement, & Mademoiselle Choin tout aussi peu capable, sur-tout avec l'Evêque, auquel elle ne se cachoit pas, non plus qu'à Bignon, de ses secrets

sentimens sur Mademoiselle de Lislebonne & Madame d'Espinoÿ.

Quelque dure qu'eût été l'éducation de Monseigneur, il avoit conservé de l'amitié & de la considération pour le célèbre Evêque de Meaux, & un vrai respect pour la mémoire de M. le Duc de Montausier ; tant il est vrai que la vertu se fait honorer des hommes, malgré leur goût & leur amour de l'indépendance & de la liberté. C'est peut-être une des choses qui a le plus soutenu Dantin auprès de lui, dans les diverses aventures de sa vie, dont la femme étoit fille de la Duchesse d'Uzés, fille unique du Duc de Montausier, & qu'il aimoit passionnément. Il le marqua encore à Sainte Maure, qui, embarrassé dans ses affaires, sur le point de se marier, reçut une pension de Monseigneur sans l'avoir demandée, avec ces obligeantes paroles, mais qui faisoient tant d'honneur au Prince : qu'il ne manqueroit jamais au nom & au neveu de Montausier.

Il n'avoit jamais pu souffrir M. du Maine, qu'il avoit peu ménagé dans les premiers tems, & qui en étoit bien en peine & en transe dans les derniers. Il traitoit avec assez d'amitié le Comte de Toulouse, qui

avoit eu pour lui toute sa vie de grandes attentions à plaire, & de grands respects. Ceux qui étoient le mieux, ou le plus familièrement avec lui de tous ses Courtisans, étoient Dantin & le Comte de Mailly, mari de la Dame d'Atours. C'étoient en petit les deux rivaux de faveur, comme en grand, M. le Prince de Conti & de Vendôme, les Ducs de Luxembourg, de Villeroy, de la Rocheguyon, & ceux-là sur un peu de considération & de quelque confiance, Sainte Maure, le Comte de Roucy, Albergetti & Biron, voilà les distingués & les marqués : M. de la Rochefoucault, les Maréchaux de Boufflers, de Duras, de Lorge, Catinat, il les traitoit avec plus d'affabilité & de familiarité. Feu Messieurs de Luxembourg & Clermont frères de Monsieur de Laon, c'étoit l'intimité ; le Maréchal de Choiseul avec distinction ; sur la fin, le Maréchal d'Uxelles ; mais qui s'en cachoit comme Harcourt, le Chancelier & le premier Ecuyer, qui l'avoit initié auprès de Madame Choin, qui s'en étoit mêlée, & avoit persuadé à Monseigneur que c'étoit l'homme le plus capable du monde pour tout.

Monseigneur n'eut d'éloignement marqué

que pour deux hommes dans toute la Cour, & ce sentiment ne lui étoit pas inspiré, comme à l'égard de Chamillart & de quelques autres. Ces deux hommes étoient le Maréchal de Villeroy & M. de Lauzun. Il étoit ravi dès qu'il y avoit quelques bons contes sur eux. Le Maréchal étoit le plus ménagé, mais pas assez que lui-même n'en fût pas embarrassé pour l'autre; Monseigneur ne pouvoit s'en contraindre, & M. de Lauzun, au contraire du Maréchal, ne s'en embarrassoit point. Je n'ai pu démêler où il avoit pris ce dégoût.

Il en avoit un fort marqué pour les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers; mais c'étoit l'effet de la cabale, aidée de l'entière disparité des mœurs.

---

*Mademoiselle Choin.*

**I**L est étonnant le peu que le Grand Dauphin donnoit à Mademoiselle Choin, qu'il aima beaucoup; cela ne passoit pas quatre cens louis en or par quartier, faisant en tout seize cens louis par an. Il les lui remettoit lui-même de la main à la main, sans y ajouter, ni se méprendre d'une pistole, & tout au plus une boîte ou deux par an, encore y regardoit-il de fort près.

Il faut rendre justice à cette fille , & convenir aussi qu'il est difficile d'être plus désintéressée qu'elle l'étoit , soit qu'elle en connût la nécessité avec ce Prince , soit plutôt que cela lui fût naturel , comme il y a paru dans tout le cours de sa vie.

C'est encore un problème , si elle étoit mariée. Tout ce qui a été intimement initié dans leurs mystères , s'est toujours fortement récrié qu'il n'y a jamais eu de mariage.

C'étoit une grosse camarade brune , qui , avec toute la physionomie d'esprit , avoit l'air commun , & qui long-tems avant cet événement , étoit devenue excessivement grasse , & encore vieille & rebutante.

Il ne faut pas taire un beau trait de cette fille ou femme si singulière. Monseigneur , sur le point d'aller commander l'Armée de Flandre , la campagne d'après celle de Lille , où pourtant il n'alla pas , fit un testament ; & dans ce testament , il laissa un bien fort considérable à Mademoiselle Choin : il le lui dit , & lui montra une lettre cachetée pour elle , qui en faisoit mention , pour lui être rendue , s'il mésarrivoit de lui. Elle fut fort sensible , comme il est aisé de le croire , à cette marque d'affection & à cette prévoyance ;

prévoyance ; mais elle n'eut point de repos qu'elle ne lui eût fait mettre devant elle le testament & la lettre au feu ; & elle protesta que , si elle avoit le malheur de lui survivre , mille écus de rente qu'elle avoit amassés , seroient encore trop pour elle. Après cela , il est surprenant qu'il ne se soit trouvé aucune disposition dans les papiers de Monseigneur.

Mademoiselle Choin avoit une chienne dont elle étoit folle , à qui tous les jours le Maréchal d'Uxelles , de la porte Gaillon où il logeoit , envoyoit des têtes de lapins rôties , attendant le petit Saint-Antoine où elle demuroit , & où le Maréchal alloit souvent , & étoit reçu & regardé comme un Oracle. Le lendemain de la mort de Monseigneur , l'envoi des têtes de lapins cessa , & oncques depuis Mademoiselle Choin ne le revit , ni n'en ouit parler ; à la fin , lorsqu'elle fut revenue à elle-même , elle s'en aperçut , & s'en plaignit même comme d'un homme sur qui elle avoit eu lieu de compter , & qu'elle avoit fort avancé dans l'estime & la confiance de Monseigneur ; le Maréchal d'Uxelles le fut : il n'en fut point embarrassé , & répondit froidement qu'il ne favoit ce qu'elle vouloit dire ; qu'il ne l'a-

voit vue que fort rarement, & que pour Monseigneur, à peine en étoit-il connu.

---

*Histoire particulière de M. le Duc & de  
Madame la Duchesse DE BOURGOGNE.*

*M. le Duc DE BOURGOGNE.*

**L**E Duc de Bourgogne étoit né avec un caractère à faire trembler ; il étoit fougueux jusqu'à vouloir briser les pendules , lorsqu'elles sonnoient l'heure qui l'appelloit à ce qu'il ne vouloit pas , & jusqu'à s'emporter de la plus étrange manière contre la pluie , quand elle s'opposoit à ce qu'il vouloit faire. La résistance le mettoit en fureur ; c'est ce dont j'ai été souvent témoin dans sa première jeunesse ; d'ailleurs un goût ardent le portoit à tout ce qui est défendu au corps & à l'esprit. Sa raillerie étoit d'autant plus cruelle , qu'elle étoit plus spirituelle & mordante , & qu'il attrapoit tous les ridicules avec justesse. Tout cela étoit aiguïté avec une vivacité de corps & d'esprit , qui alloit à l'impétuosité , & qui ne lui permit jamais , dans les premiers tems , d'apprendre rien , qu'en faisant deux choses à la fois. Tout ce qui est plaisir , il l'aimoit

avec une passion violente, & tout cela avec plus de hauteur qu'on en peut exprimer; dangereux de plus à discerner & gens & choses, & à appercevoir le futile d'un raisonnement, & à raisonner plus fortement & plus profondément que ses maîtres; mais aussi dès que l'emportement étoit passé, la raison le faisoit & surageoit à tout. Il sentoit ses fautes; il les avouoit; & quelquefois avec tant de dépit qu'il rappelloit sa fureur. Un esprit vif, actif, perçant, se roidissant contre les difficultés, à la lettre transcendait en tout genre. Le prodige est qu'en très-peu de tems, la dévotion & la grace en firent un autre homme, & changèrent tant & de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires: il faut donc prendre à la lettre toutes les louanges qu'on lui donna.

Ce Prince, qui avoit toujours eu du goût & de la facilité pour toutes les sciences, les mit à la place des plaisirs dont l'attrait toujours subsistant en lui, les lui faisoit fuir avec frayeur, même les plus innocens; ce qui joint à cet esclavage de charité du prochain dans un novice qui tend d'abord en tout à la perfection, & qui ignore les bornes des choses, & à une ti-



midité qui l'embarraſſoit par-tout , faute de ne ſavoir que dire & que faire ; à tous les inſtans , entre Dieu qu'il craignoit d'offenſer en tout , & le monde avec lequel cette gêne perpétuelle le mettoit de travers , le jetta dans un particulier ſans bornes , parce qu'il ne ſe trouvoit en liberté que ſeul , & que ſon eſprit & les ſciences lui fourniſſoient de reſte de quoi ne ſ'y pas ennuyer , outre que la prière y occupoit beaucoup de ſon tems.

La violence qu'il s'étoit faite ſur tant de défauts , & tous véhémens , ce deſir de perfection , l'ignorance , la crainte , le peu de diſcernement qui accompagne toujours une dévotion preſque naiſſante , le faiſoient excéder dans le contre-pied de ſes défauts , & lui inſpiroient une autorité qu'il outroit en tout , & qui lui donnoit un air contraint & ſouvent , ſans ſ'en appercevoir , de cenſeur ; ce qui éloigna Monſieur de lui de plus en plus , & dépitait le Roi même.

J'en dirai un trait entre mille , qui partit d'un excellent principe , & qui mit le Roi hors des gardes , & révoqua la Cour. Nous étions à Marly , où il y eut un Bal le jour des Rois. Monſieur le Duc de Bourgogne n'y voulut ſeulement pas paroître , & ſ'en

expliqua assez tôt, pour que le Roi, qui le trouva mauvais, eut d'abord le tems de lui en parler en plaisanterie ; puis plus amèrement ; enfin, en sérieux & piqué de se voir condamné par son petit-fils. Madame la Duchesse de Bourgogne, ses Dames, M. de Beauvilliers même, voulurent l'engager à se montrer ; jamais on n'en put venir à bout : il se renferma à dire que Roi étoit le maître, qu'il ne prenoit pas la liberté de blâmer rien de ce qu'il faisoit ; mais que l'Epiphanie étoit une triple fête, & celle des Chrétiens en particulier, par la vocation des Gentils, & par le Baptême de Jesus-Christ ; il ne croyoit pas devoir la profaner en se détournant de l'application qu'il devoit à un si saint jour, pour un spectacle tout au plus supportable pour un jour ordinaire. On eut beau lui représenter qu'ayant donné la matinée & l'après-dînée aux Offices de l'Eglise, & d'autres heures encore, à la Prière dans son cabinet, il en pouvoit & devoit donner la soirée au respect & à la complaisance de sujet & de fils : tout fut inutile : hors le tems du souper avec le Roi, il fut enfermé tout le soir seul dans sa chambre.

Avec cette austérité, il avoit conservé

de son éducation une précision & un littéral , qui se répandoit sur tout , & qui le gênoit lui & tout le monde avec lui ; parmi lequel il étoit toujours comme un homme en peine & pressé de le quitter , comme ayant toute autre chose à faire ; qui seul perd son tems , & qui le veut mieux employer d'un autre côté. Il ressembloit fort à ces jeunes Séminaristes , qui gênés tout le jour par l'enchaînement de leurs exercices , s'en dédommagent à la récréation par tout le bruit & les puérilités qu'ils peuvent , parce que tout autre plaisir est interdit dans leur maison.

Ce jeune Prince étoit passionnément amoureux de Madame la Duchesse de Bourgogne ; il s'y livroit en homme sévèrement retenu , & toutefois il s'amusoit avec les jeunes Dames de leurs particuliers , souvent en récréation ; elles en jeunesse étourdie & audacieuse.

Le Duc de Bourgogne avoit été accompagné à la guerre de Flandre par Gamaches. Il étoit peu capable de le conseiller ; mais il n'avoit pu se contraindre de le reprendre en face & en public des enfantillages qui échappoient à ce Prince ; & sur son exemple , à Monsieur le Duc de Berry.

Il leur disoit quelquefois qu'en ce genre, ils auroient bientôt un plus grand maître qu'eux, qui seroit M. le Duc de Bretagne.

Gamaches revenant une fois de la messe à la suite de Monsieur le Duc de Bourgogne, dans des momens vifs où il l'auroit mieux aimé à cheval : “ vous aurez, lui dit-il, „ tout haut, le Royaume du Ciel ; mais „ pour celui de la terre, le Prince Eugène „ & Malborough s'y prennent mieux que „ vous : „ mais ce qu'il dit, & tout publiquement, aux deux Princes sur le Roi d'Angleterre, fut admirable. Ce pauvre Prince vivoit sous son *incognito*, dans le même respect avec les deux Princes, que, s'il n'eût été qu'un médiocre particulier ; eux en abusoient aussi avec la dernière indécence, sans la moindre attention que ce qu'il étoit, exigeoit d'eux plus d'égards. Ils le laissoient très-ordinairement attendre parmi la foule, dans les antichambres, & ils ne lui parloient presque point. Le scandale en fut d'autant plus grand qu'il dura toute la Campagne, où le Chevalier de St. Georges s'étoit concilié l'estime & l'affection de toute l'Armée par ses manières & toute sa conduite.

Vers les derniers tems de la campagne,

Gamaches , poussé à bout d'un procédé si constant , s'adressant aux deux Princes devant tout le monde : “ Est-ce une gageure ,  
„ leur dit-il ? parlez franchement : si c'en  
„ est une , il n'y a rien à dire ; mais au  
„ moins après cela , parlez un peu à M. le  
„ Chevalier de St. Georges , & traitez-le  
„ un peu plus honnêtement. „ Toutes ces  
saillies eussent été bonnes tête à tête & fort  
à propos ; mais en public toutes ces vérités  
n'en pouvoient couvrir l'indiscrétion. On  
étoit accoutumé aux siennes ; elles ne furent  
pas mal prises , mais elles ne servirent à rien.

M. le Duc de Bourgogne , après plusieurs  
campemens , avoit passé le Rhin. Le Maré-  
chal de Vauban le joignit peu après ; & le  
15 Août , Brissac fut investi. Marfin avoit  
paru le matin du même jour devant Fri-  
bourg. Le Gouverneur se comptant investi ,  
brûla ses Fauxbourgs , & celui de Brissac lui  
envoya quatre cents hommes de sa garnison ,  
& soixante Canonniers. Tous deux en furent  
les dupes , & Brissac fut investi le soir. Il  
tint jusqu'au 6 Septembre.

La garnison , composée de trois mille cinq  
cents hommes , sortit avec tous les honneurs  
de la guerre , & fut conduite à Rhinfeltz.  
La défense fut médiocre.

M. le Duc de Bourgogne s'acquît beaucoup d'honneur par son application , son assiduité aux travaux avec une valeur simple & naturelle , qui n'affecte rien , & qui va par-tout où il convient , sans s'appercevoir du danger. La libéralité , le soin des blessés , l'affabilité lui acquirent les cœurs de toute l'Armée. Il la quitta à regret , sur les ordres réitérés du Roi , pour retourner à la Cour , où il arriva le 22 Septembre à Fontainebleau.

---

*Madame la Duchesse DE BOURGOGNE.*

**J**AMAIS Princesse , arrivée si jeune à la Cour de France , ne vint si bien instruite , & ne fut mieux profiter des instructions qu'elle avoit reçues. Son habile père , qui connoissoit à fond notre Cour , la lui avoit dépeinte , & lui avoit appris la manière unique de s'y rendre heureuse.

Beaucoup d'esprit naturel & facile l'y seconda , & beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs , tandis que sa situation personnelle avec son époux , avec le Roi , avec Madame de Maintenon , lui attirèrent les hommages de l'ambition. Elle avoit su travailler à s'y mettre dès les premiers mo-

mens de son arrivée ; elle ne cessa , tant qu'elle vécut , de continuer un travail si utile , & dont elle recueilloit sans cesse tous les fruits.

Douce , timide , mais adroite ; bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne , & toute légère & vive qu'elle étoit , capable de vues & de suites de la plus longue haleine. La contrainte jusques dans la gêne dont elle sentoit tout le poids , sembloit ne lui rien coûter. La complaisance lui étoit naturelle , couloit de source ; elle en avoit jusques pour la Cour.

Régulièrement laide , les joues pendantes , le front avancé , un nez qui ne disoit rien , de grosses lèvres tombantes , des cheveux & des sourcils châains bruns , fort bien plantés , des yeux les plus parlans & les plus beaux du monde , peu de dents & toutes pourries , dont elle parloit & se moquoit la première , le plus beau tein & la plus belle peau , peu de gorge , mais admirable , le col long avec un soupçon de goître qui ne lui seyoit point mal , un port de tête galant , gracieux , majestueux , & le regard de même , le sourire le plus expressif , une taille longue , ronde même , aisée , parfaitement coupée , une marche de déesse sur les nues , elle plaisoit au dernier point.

Les graces naissoient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières, & de ses discours les plus communs. Un air simple & naturel, toujours naïf, mais assaisonné d'esprit, charmoit, avec cette aisance, qui étoit en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchoit. Elle vouloit plaire même aux personnes les plus inutiles & les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher; on étoit tenté de la croire toute & uniquement à celle avec qui elle se trouvoit. Sa dignité, sa gaieté, jeune, vive, active, animoit tout; & sa légèreté de nymphe la portoit par-tout, comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, & qui donne le mouvement & la vie. Elle ornoit tous les Spectacles, étoit l'ame des Fêtes, des Plaisirs, des Bals, & y ravissoit par les graces, la justesse & la perfection de sa danse. Elle aimoit le jeu, s'amusoit au petit jeu; car tout l'amusoit. Elle préféroit le gros jeu, y étoit nette, exacte, la plus belle joueuse du monde; & dans un instant faisoit le jeu de chacun. Egalement gaie & amusée à faire, les après-dînées, des lectures sérieuses, à converser dessus, & à travailler avec les Dames *sérieuses*. On appelloit ainsi les Dames du Palais les



plus âgées. Elle n'épargna rien , jusqu'à sa santé.

Elle n'oublia pas jusqu'aux petites choses, & sans cesse pour gagner Madame de Maintenon & le Roi par elle. Sa souplesse à leur égard étoit sans pareille , & ne se démentit jamais d'un moment ; elle l'accompagnoit de toute la discrétion que lui donnoit la connoissance de leur caractère , & que l'étude & l'expérience lui avoient acquises pour mesurer ses degrés d'enjouement , & saisir les à propos.

Son plaisir, ses agrémens, je le répète, sa santé même ; tout leur fut immolé. Par cette voie, elle s'acquit une familiarité avec eux , dont aucun des enfans du Roi , pas même le Duc du Maine , n'avoient pu approcher.

En public , sérieuse , mesurée , respectueuse avec le Roi , & en timide bienséance avec Madame de Maintenon , qu'elle n'appelloit jamais que *ma tante* , pour confondre joliment le rang & l'amitié ; en particulier , causant , voltigeant autour d'eux , tantôt perchée sur les bras d'un fauteuil de l'un ou de l'autre , tantôt se jouant sur leurs genoux ; elle leur sautoit au col , les embrassoit , les baisoit , les caressoit , les chiffon-

noit; leur tiroit le dessous du menton, les tourmentoit, fouilloit leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetoit, les lisoit quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyoit en humeur d'en rire, & parloit quelquefois dessus.

Admise à tout, à la réception des courriers qui apportotent les nouvelles les plus intéressantes, entrant chez le Roi à toute heure, même des momens, pendant le Conseil; utile & fatale aux Ministres même, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle le fut contre Pontchartrain, qu'elle nommoit quelquefois au Roi, *votre vilain borgne*; ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart; si libre, qu'entendant un soir le Roi & Madame de Maintenon, parler avec affection de la Cour d'Angleterre, dans le tems qu'on espéra la paix par la Reine Anne. “ Ma  
 „ tante, se mit-elle à dire, il faut convenir  
 „ qu'en Angleterre, les Reines gouvernent  
 „ mieux que les Rois; & savez-vous bien  
 „ pourquoi, ma tante? „ & toujours courant, gambadant, “ c'est que sous les Rois,  
 „ ce sont les femmes qui gouvernent, & que

„ ce font les hommes sous les Reines. „  
L'admirable est qu'ils en rirent tous les deux,  
& qu'ils trouvèrent qu'elle avoit raison.

Je n'oserois jamais écrire, dans des mémoires curieux, le trait que je vais rapporter, s'il ne seroit plus qu'aucun autre, à montrer jusqu'à quel point elle étoit parvenue d'oser tout dire, & tout faire avec eux. Un soir, qu'il y avoit comédie à Versailles, la Princesse après avoir bien parlé toute sorte de langages, vit entrer Nanon, ancienne femme de chambre de Madame de Maintenon, & aussi-tôt s'alla mettre tout en grand habit, comme elle étoit & parée, le dos à la cheminée, debout, appuyée sur le petit paravent entre les deux tables. Nanon passa derrière elle, & se mit comme à genoux, le Roi qui en étoit le plus proche, s'en aperçut, & leur demanda ce qu'elles faisoient là. La Princesse se mit à rire, & répondit qu'elle faisoit ce qui lui arrivoit souvent de faire, les jours de comédie. Le Roi insista.  
„ Voulez-vous le savoir, puisque vous ne  
„ l'avez pas encore remarqué ? „ C'est que  
„ je prends un lavement d'eau. Comment,  
„ s'écria le Roi mourant de rire, actuellement, là : vous prenez un lavement d'eau !  
„ & vraiment oui, dit-elle. — Et comment

„ faites-vous cela ? „ — Et les voilà tous les quatre à rire de tout leur cœur. Nanon apportoit la féringue toute prête sous les jupons, levoit ceux de la Princesse qui se tenoit comme se chauffant, & Nanon lui glissoit le clystère ; les jupons retomboient, & Nanon remportoit la féringue sous les siens. Il n'y paroïssoit pas. Ils n'y avoient pas pris garde, ou ils croyoient que Nanon rajustoit quelque chose à l'habillement. La surprise fut extrême, & tous deux trouvèrent cela fort plaissant. Le vrai est qu'elle alla, avec ce lavement, à la comédie, sans être pressée de le rendre ; quelquefois même elle ne le rendoit qu'après le souper du Roi & le cabinet. Elle disoit que cette eau la rafraîchissoit, & empêchoit que la chaleur du lieu de la comédie ne lui fît mal à la tête. Depuis la découverte, elle ne s'en contraignit pas plus qu'auparavant.

Elle les connoissoit en perfection, & ne laissoit par de voir & de sentir ce que c'étoient que Madame de Maintenon & Mademoiselle Choin. Un soir qu'allant se mettre au lit, où M. le Duc de Bourgogne l'attendoit, & qu'elle causoit dans sa garde-robe avec Mesdames de Nogaret & du Châtelet, qui me le contèrent le lendemain ; & c'étoit

là qu'elle s'ouvroit le plus volontiers, elle leur parla avec admiration de la fortune de ces deux personnages; puis ajouta en riant :  
„ Je voudrois mourir avant M. le Duc de  
„ Bourgogne, mais voir pourtant ici ce qui  
„ s'y passeroit. Je suis sûre qu'il épouseroit  
„ une sœur grise, ou une tourière. „

Aussi attentive à plaire à Monsieur le Duc de Bourgogne qu'au Roi même, quoique souvent trop hasardeuse, & se fiant trop à sa passion pour elle, & au silence de tout ce qui pouvoit l'approcher, elle prenoit l'intérêt le plus vif à sa Grandeur personnelle & à sa gloire. On fait jusqu'à quel point elle fut touchée des événemens de la Campagne de Lille & de ses suites; tout ce qu'elle fit pour le relever; & combien elle lui fut utile en tant de choses principales dont il lui fut entièrement redevable.

Le Roi ne pouvoit se passer d'elle; tout lui manquoit dans l'intérieur, lorsque des parties de plaisir que la tendresse & la considération du Roi, pour elle, vouloit souvent qu'elle fît pour la divertir, l'empêchoient d'être avec lui; & jusqu'à son souper public, quand rarement elle y manquoit, il y paroissoit par un nuage de plus de sérieux & de silence sur toute la personne du Roi.

Aussi,

Aussi, quelque goût qu'elle eut pour ces fortes de parties, elle y étoit fort sobre, & se les faisoit toujours commander. Elle avoit grand soin de le voir en partant & en arrivant; & si quelque bal en hyver, ou quelque partie en été lui faisoit passer la nuit, elle ajustoit si bien les choses qu'elle alloit embrasser le Roi dès qu'il étoit éveillé, & l'amuser du récit de la fête.

Quant à la contrainte où elle étoit du côté de Monseigneur & de toute sa Cour particulière, je n'en répéterai rien ici, sinon qu'au gros de sa Cour, il n'y paroïssoit rien, tant elle avoit soin de le cacher par un air d'aisance avec lui, de familiarité avec ce qui lui étoit le plus opposé dans cette Cour, & de liberté à Meudon, parmi eux; mais avec une souplesse & une mesure infinie : aussi le sentoît-elle bien; & depuis la mort de Monseigneur, se promettoit-elle de s'en délivrer.

Un jour qu'à Fontainebleau, où toutes les Dames des Princesses étoient dans le même cabinet qu'elle & le Roi; après souper, elle avoit baragouiné toutes sortes de langues, & fait cent enfances pour amuser le Roi qui s'y plaisoit; elle remarqua Madame la Duchesse & Madame la Princesse de Conti qui se regardoient, se faisoient signe,

& haussioient les épaules avec un air de mépris & de dédain. Le Roi levé & passé à l'ordinaire dans un arrière-cabinet pour donner à manger à ses chiens, & venir, après, donner le bon soir aux Princesses, la Dauphine prit Madame de S. Simon d'une main & Madame de Lévi de l'autre; & leur montrant Madame la Duchesse & Madame la Princesse de Conti, qui n'étoient qu'à quelques pas d'elle; „ Avez-vous vu, avez-vous „ vu, leur dit-elle? je fais comme elles, „ qu'à tout ce que j'ai dit & fait, il n'y a „ pas le sens commun, & que cela est misérable; mais il lui faut du bruit; & ces „ choses-là le divertissent; „ & tout de suite s'appuyant sur leurs bras, elle se mit à sauter & chanter: „ Et je m'en ris & je me „ moque d'elles, & je serai leur reine; „ sautant, s'élançant, se réjouissant de toute sa force. Ces Dames lui crioient tout bas de se taire, que ces Princesses l'entendoient, que tout ce qui étoit là la voyoit faire, & jusqu'à lui dire qu'elle étoit folle; car d'elles elle trouvoit tout bon. Elle de sauter plus fort, & de chanter plus haut: „ Et je „ me moque d'elles, & je n'ai que faire „ d'elles, & je serai leur Reine. „ Elle ne finit que lorsque le Roi rentra.

Hélas ! elle le croyoit , la charmante Princesse ! & qui ne l'eût cru avec elle ? Il plut à Dieu , pour nos malheurs , d'en disposer autrement bientôt après. Elle étoit si éloignée de le penser , que le jour de la Chandeleur , étant presque seule avec Madame de Saint-Simon dans sa chambre , presque toutes les Dames étant allées devant à la Chapelle , & Madame de Saint-Simon restée pour l'y suivre au Sermon , parce que la Duchesse de Lude avoit la goutte , & que la Comtesse de Mailly , auxquelles elle suppléoit toujours , n'y étoient pas , la Dauphine se mit à parler de la qualité des personnes de la Cour qu'elle avoit connues , & qui étoient mortes ; puis de ce qu'elle feroit quand elle feroit vieille ; de la vie qu'elle meneroit ; qu'il n'y auroit plus guère que Madame de Saint-Simon & Madame de Launay de son jeune tems ; qu'elles s'entretiendroient ensemble de ce qu'elles auroient vu & fait ; & elle poussa ainsi la conversation , jusqu'à ce qu'elle allât au Sermon.

Elle aimoit véritablement Monsieur le Duc de Berry , & elle avoit aimé Madame la Duchesse de Berry , & compté d'en faire comme sa fille. Elle avoit de grands égards pour Madame ; & elle avoit aimé tendre-



ment Monsieur, qui l'aimoit de même, & lui avoit sans cesse procuré tous les amusemens qu'il avoit pu ; & tout cela retomba sur M. le Duc d'Orléans, en qui elle prit un véritable intérêt, indépendamment de la liaison qui se forma depuis entr'elle & Madame la Duchesse d'Orléans ; ils savoient & s'aider de mille choses par elle, sur le Roi & Madame de Maintenon.

Elle avoit conservé un grand attachement pour M. & Madame de Savoye, & pour son pays même, qui quelquefois étincelloit malgré elle.

Sa force & sa prudence parurent singulièrement dans tout ce qui se passa lors & depuis la rupture. Le Roi avoit soin d'éviter, devant elle, tout discours qui pût regarder la Savoye ; & sur le tout, elle avoit l'art d'un silence éloquent, qui par des traits rarement échappés, faisoient croire qu'elle étoit toute française, quoiqu'elle laissât sentir en même tems qu'elle ne pouvoit bannir de son cœur son père & son pays. Elle étoit aussi unie à la Reine sa sœur, d'amitié, d'intérêt & de commerce.

Avec de si grandes, de si singulières & de si aimables parties, elle en eut, & de Princesses & de femmes, non pour la fidélité &

la sûreté du secret, elle en fut un puits; ni pour la circonspection sur les intérêts des autres, mais pour des ombres de tableaux plus humains. Son amitié suivoit son commerce, son amusement, son habitude, son besoin. Je n'ai guère vu que Madame de Saint-Simon d'exceptée. Elle-même l'avouoit avec une grace, une naïveté, qui rendoit cet étrange défaut presque supportable en elle; elle vouloit plaire à tout le monde; mais elle ne put se défendre que quelques-uns ne lui plussent aussi.

A son arrivée, elle avoit été tenue long-tems dans une grande séparation; mais dès-lors approchée par des vieilles prétendues repenties, dont l'esprit romanesque étoit pour le moins demeuré galant, si la caducité de l'âge en avoit banni les plaisirs; peu-à-peu dans la suite, plus livrée au monde, les choix de ce qui l'environna de son âge se firent moins, pour la plupart, pour la vertu que pour la faveur.

La facilité naturelle de la Princesse se laissoit conformer aux personnes qui lui étoient les plus familières; elle se plaisoit autant, & se trouvoit aussi à son aise & aussi amusée d'après-dînées raisonnables, mêlées de lectures & de conversations utiles, c'est-à-dire,

pieuses ou historiques , avec les Dames âgées qui étoient auprès d'elle, que des discours plus libres & dérobés des autres, qui l'entraînoient plutôt qu'elle ne s'y livroit.

Le mécontentement extrême, trop justement connu, contre le Duc de Savoye son pere, n'avoit pu rapporter la plus petite altération à leur tendresse pour elle : elle étoit l'ame de la Cour; elle en étoit adorée; tous, grands & petits, s'empressoient à lui plaire; tout manquoit à chacun en son absence; tout étoit rempli par sa présence. Son extrême faveur la faisoit infiniment compter; & ses manières lui attiroient tous les cœurs.

Madame de Maintenon aimoit, ou plutôt adoroit la Princesse, dont les manières & les charmes lui avoient gagné le cœur. Elle en amusoit le Roi, fort utilement pour elle; elle-même s'en amusoit; & ce qui est véritable, quoique surprenant, elle s'en appuyoit, & quelquefois se dévoiloit devant elle.

Avec un penchant vif à la galanterie, jamais femme ne parut moins se soucier de sa figure, ni y prendre moins de précautions & de soins. Sa toilette étoit faite en un moment. Le peu qu'elle y donnoit, n'étoit

que pour la Cour. Elle ne se soucioit de parure que pour les bals & les fêtes; & ce qu'elle en prenoit, en tout autre tems, & le moins encore qu'il étoit possible, n'étoit que par complaisance pour le Roi.

---

*Mort de Madame la Duchesse DE BOURGOGNE, DAUPHINE, & du DAUPHIN.*

**L**E cinq Février mil sept cent douze sur le soir, la fièvre prit par frissons à Madame la Duchesse de Bourgogne; elle se mit au lit, & ne put se lever même pour aller dans le cabinet du Roi après le souper. Le Samedi six, quoiqu'elle eût eu de la fièvre toute la nuit, elle ne laissa pas de se lever à son heure ordinaire, & de passer la journée comme de coutume; mais le soir la fièvre la reprit. Elle continua médiocrement toute la nuit, & le Dimanche un peu moins; mais sur les six heures du soir, il lui prit tout-à-coup une douleur au-dessus de la tempe, qui ne s'étendoit pas tant qu'une pièce de six sols, mais si violente qu'elle fit prier le Roi, qui la venoit voir, de ne point entrer. Cette sorte de rage de douleur dura, sans relâche, jusqu'au Lundi huit, & résista au tabac en fumée & à mâcher, à

quantité d'opium & à deux saignées du bras. La fièvre se montra davantage, lorsque les douleurs furent un peu calmées; elle dit qu'elle avoit un peu plus souffert qu'en accouchant. Un état si violent mit la chambre dans la rumeur. Mais on espéroit toujours beaucoup d'une Princesse adorée, à la vie de laquelle tenoit la fortune diverse, suivant les divers états de ce qui composoit ce cercle.

La nuit du Lundi au Mardi, neuf Février, l'assoupissement fut grand toute la nuit & toute la journée, pendant laquelle le Roi s'approcha du lit bien des fois, la fièvre forte, les reveils courts avec la tête engagée, & quelques marques sur la peau, qui firent espérer que ce seroit la rougeole, parce qu'il en couroit beaucoup, & que quantité de personnes connues en étoient en même tems attaquées à Versailles & à Paris. La nuit du mardi au mercredi dix, se passa d'autant plus mal, que l'espérance de rougeole étoit déjà évanouie.

Le Roi vint, dès le matin, chez Madame la Dauphine, à qui on avoit donné l'émétique; l'opération en fut telle qu'on le pouvoit désirer; mais sans produire aucun soulagement. On força le Dauphin, qui ne bougeoit

bougeoit de sa ruelle, de descendre dans les jardins pour prendre l'air, dont il avoit grand besoin; mais son inquiétude le ramena incontinent dans la chambre.

Le mal augmenta sur le soir; & à onze heures, il y eut un redoublement de fièvre considérable. Le jeudi, onze février, le Roi entra à neuf heures du matin chez la Dauphine, d'où Madame de Maintenon ne sortoit presque point, excepté les tems où le Roi étoit chez elle. La Princesse étoit si mal qu'on résolut de lui parler de recevoir les Sacremens. Quelque accablée qu'elle fût, elle s'en trouva surprise. Elle fit des questions sur son état; on lui fit les réponses les moins effrayantes qu'on pût; mais sans se départir de la proposition; & peu à peu des raisons de ne pas différer. Elle remercia de la sincérité de l'avis, & dit qu'elle alloit se disposer.

Au bout de peu de tems, on craignit les accidens. Le Père de la Rue, Jésuite, son Confesseur, & qu'elle avoit toujours paru aimer, s'approcha d'elle pour l'exhorter à ne pas différer la confession. Elle le regarda, répondit qu'elle entendoit bien, & en demeura là. Le Père de la Rue lui proposa de le faire à l'heure même, & n'en tira aucune

réponse. En homme d'esprit, il sentit ce que c'étoit; & en homme de bien, il tourna court à l'instant. Il lui dit qu'elle avoit peut-être quelque répugnance de se confesser à lui; qu'il la conjuroit de ne s'en point contraindre; de lui dire qui elle vouloit, & que lui-même l'iroit chercher, & le lui ameneroit. Alors elle lui témoigna qu'elle feroit bien aise de se confesser à M. Bailly, Prêtre de la Mission de la Paroisse de Versailles. C'étoit un homme estimé, qui confessoit ce qu'il y avoit de plus régulier à la Cour, & qui, au langage du tems, n'étoit pas exempt du soupçon de Jansénisme, quoique fort rare parmi les Lazaristes. Il confessoit Mesdames du Châtelet & de Nogaret, Dames du Palais, auxquelles Madame la Dauphine en avoit quelquefois entendu parler.

Bailly se trouva être allé à Paris; la Princesse en parut peinée, & avoit envie de l'attendre; mais sur ce que lui remontra le Père de la Rue, qu'il étoit bon de ne pas perdre un tems précieux, qui, après qu'elle auroit reçu les Sacremens, seroit utilement employé par les Médecins, elle demanda un Récolet qui s'appelloit le Père Noël, que le Père de la Rue fut chercher lui-

même à l'instant, & lui amena. Rien n'est indifférent dans les Cours; & ce changement de Confesseur occupa les esprits.

Le Dauphin avoit succombé; il avoit caché son mal, tant qu'il avoit pu, pour ne pas quitter le chevet du lit de la Dauphine; la fièvre trop forte pour être long-tems dissimulée, l'arrêtoit; & les Médecins, qui lui vouloient épargner d'être témoin des horreurs qu'ils prévoyoit, n'oublièrent rien, & par eux-mêmes, & par le Roi, pour le retenir chez lui, & l'y soutenir de moment en moment par des nouvelles factices de son épouse.

La confession fut longue; l'Extrême-Onction fut administrée incontinent après, & le Saint Viatique tout de suite, que le Roi fut recevoir au pied du grand escalier. Une heure après, la Dauphine demanda qu'on fit les prières des agonisans. On lui dit qu'elle n'étoit point dans cet état-là; & avec des paroles de consolation, on l'exhorta d'essayer de se rendormir. La Reine d'Angleterre vint de bonne heure l'après-dînée. Elle fut conduite par la galerie dans le fallon, qui la sépare de la chambre de la Dauphine. Le Roi & Madame de Maintenon étoient dans ce fallon, où on fit entrer



les Médecins pour consulter en leur présence.

Ils étoient sept de la Cour, ou mandés de Paris; tout d'une voix ils opinèrent à la saignée du pied avant le redoublement; & au cas qu'elle n'eût pas le succès qu'ils en désiroient, à donner de l'émétique à la fin de la nuit. La saignée du pied fut exécutée à sept heures du soir, le redoublement vint; ils le trouvèrent moins violent que le précédent. Le Roi vint de fort bonne heure chez Madame la Dauphine. L'émétique qu'elle prit sur les neuf heures du matin, fit peu d'effet. La journée se passa en symptômes, tous plus fâcheux les uns que les autres; une connoissance par rares intervalles. Tout-à-fait sur le soir, la tête lui tourna dans la chambre, où on laissa entrer beaucoup de gens, quoique le Roi y fût, qui, peu avant qu'elle expira, en sortit & monta en carrosse, au pied du grand escalier, avec Madame de Maintenon & Madame de Caylus, & s'en alla à Marly. Ils étoient l'un & l'autre dans la plus amère douleur, & ils n'eurent pas la force d'entrer chez le Dauphin.

Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusemens même, & toute espèce de graces. Les ténèbres couvrirent toute la surface de

la Cour. Elle l'animoit toute entière; elle en remplissoit tous les lieux à la fois; elle occupoit tout; elle en pénétoit tout l'intérieur. Si la Cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais Princesse si regrettée, jamais Princesse si digne de l'être. Aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, & l'amertume involontaire & secrète en est constamment demeurée, avec un vuide affreux, qui n'a pu être diminué.

Le Roi, pénétré de la plus vive douleur, qui fut la plus profonde qu'il ait jamais eue en sa vie, entra d'abord chez Madame de Maintenon, en arrivant à Marly, soupa seul chez lui dans sa chambre, & fut dans son cabinet avec M. le Duc d'Orléans & ses enfans naturels.

M. le Duc de Berry, tout occupé de son affliction qui fut véritable & grande, & plus encore de celle de M. son frère, qui fut extrême, étoit demeuré à Versailles avec Madame la Duchesse de Berry, qui peut-être trop accessible à la jalousie du rang & de la faveur, suppléa, tant qu'elle put, au cœur par l'esprit, & tint une assez bonne contenance. Ils allèrent le lendemain matin à Marly, pour se trouver au réveil du Roi. M. le Dauphin, malade & navré de la

plus intime & de la plus amère douleur , ne sortit point de son appartement, où il ne voulut voir que M. son frère , son Confesseur , & le Duc de Beauvilliers , qui , malade depuis sept ou huit jours dans sa maison de la Ville , fit un effort pour sortir de son lit , & pour aller admirer dans son pupile tout ce que Dieu y avoit mis de grand , qui ne parut jamais tant qu'en cette affreuse journée , & en celles qui suivirent jusqu'à sa mort. Ce fut , sans s'en douter , la dernière fois qu'ils se virent en ce monde ; Cheverny , d'O & Gamaches passèrent la nuit dans son appartement , mais sans le voir que des instans.

Le samedi matin , treize février , ils le pressèrent de s'en aller à Marly , pour lui épargner l'horreur du bruit qu'il pouvoit entendre sur sa tête , où la Dauphine étoit morte. Il sortit à sept heures du matin , par une porte de derrière , de son appartement , où il se jeta dans une chaise bleue , qui le porta à son carrosse. Il trouva dans l'une & dans l'autre pièce quelques Courtisans indiscrets , qui lui firent leur révérence , & qu'il reçut avec un air de politesse.

Ses trois Ménins vinrent dans son carrosse avec lui. Il descendit à la Chapelle , enten-

dit la messe, & de là il se fit porter en chaise à une fenêtre de son appartement, par où il entra. Madame de Maintenon y vint aussi-tôt : on peut juger quelle fut l'angoisse de cette entrevue. Elle n'y put tenir long-tems, & s'en retourna.

Il lui fallut essuyer Princes & Princesses, qui, par discrétion, n'y furent que des momens, même Madame la Duchesse de Berry & Madame de Saint-Simon avec elle, vers qui le Dauphin se tourna avec un air expressif de leur commune douleur. Il demeura quelque tems seul avec M. le Duc de Berry.

Le reveil du Roi approchant, les trois Ménins entrèrent ; & je hasardai d'entrer avec eux. Il me montra qu'il s'en appercevoit avec un air de douceur & d'affection, qui pénétra ; mais je fus épouvanté de son regard également contraint, fixe, avec quelque chose de farouche, du changement de son visage. Il étoit debout ; & peu d'instans après, on vint l'avertir que le Roi étoit éveillé. Les larmes qu'il retenoit, lui rouloient dans les yeux. A cette nouvelle, il se tourna, sans rien dire, & demeura. Il n'y avoit que ses trois Ménins, moi & Duchêne. Les Ménins lui proposèrent, une fois ou deux, d'aller chez le Roi ; il ne re-

mua, ni ne répondit. Je m'approchai, & lui fis signe d'aller; puis je le lui proposai à voix basse; voyant qu'il demouroit & se taisoit, j'osai lui prendre le bras, lui représenter qu'il falloit bien que tôt ou tard il vît le Roi qui l'attendoit, & sûrement avec désir de le voir & de l'embrasser; qu'il y avoit plus de grace à ne pas différer; & en le pressant de la sorte, je pris la liberté de le pousser doucement. Il me jeta un regard à percer l'ame, & partit. Je le suivis quelques pas, & m'ôtai de là pour reprendre haleine. Je ne l'ai pas vu depuis. Plaise à la miséricorde de Dieu, que je le voie éternellement, où sans doute sa bonté l'a mis!

Tout ce qui étoit dans Marly pour lors, en très-petit nombre, étoit dans le grand fallon: Princes, Princesses, grandes entrées, étoient dans le petit, entre l'appartement du Roi & celui de Madame de Maintenon; elle dans sa chambre, qui, avertie du réveil du Roi, entra seule chez lui, à travers ce petit fallon, & tout ce qui y étoit y entra fort peu après.

Le Dauphin, qui entra dans les cabinets, trouva tout le monde dans la chambre du Roi, qui, dès qu'il le vit, l'appella pour l'embrasser tendrement, longuement & à re-

prises. Ces premiers momens, si touchans, ne se passèrent qu'en paroles, entrecoupées de larmes & de sanglots.

Le Roi, effrayé du visage de Monsieur le Dauphin, ordonna aux Médecins de lui tâter le pouls, qu'ils trouvèrent mauvais, à ce qu'ils dirent après; pour lors ils se contentèrent de dire qu'il n'étoit pas net, & qu'il seroit fort à propos qu'il allât se mettre dans son lit. Le Roi l'embrassa encore, lui recommanda fort tendrement de se conserver, & lui ordonna de s'aller coucher. Il obéit, & ne se releva pas.

Il étoit assez tard dans la matinée; le Roi avoit passé une cruelle nuit, & avoit fort mal à la tête. Il vit, à son dîner, le peu de Courtisans considérables qui s'y présentèrent. L'après-dîner il alla voir le Dauphin, dont la fièvre étoit augmentée, & le pouls encore plus mauvais, il passa chez Madame de Maintenon, soupa seul chez lui, & fut dans son cabinet avec ceux qui avoient coutume d'y entrer.

Le Dauphin ne vit que ses Ménins, & des instans les Médecins; peu de suite; M. son frère assez, son confesseur, un peu M. de Chévreuse, & passa la journée en prières, & à se faire faire des lectures saintes.

La liste pour Marly se fit ; & les admis avertis , comme il s'étoit pratiqué à la mort de Monseigneur , arrivèrent successivement. Le lendemain Dimanche , le Roi reçut , comme il avoit fait la veille. L'inquiétude augmenta sur le Dauphin. Lui-même ne cacha pas à Baudin , en présence de Duchêne & de M. de Cheverny , qu'il ne croyoit pas en relever. Il s'en expliqua plus d'une fois de même , & toujours avec un détachement , un mépris du monde , & de tout ce qu'il y a de grand , une soumission & un amour de Dieu incomparables. On ne peut exprimer la consternation générale.

Le lundi quinze , le Roi fut saigné , & le Dauphin ne fut pas mieux que la veille. Le Roi & Madame de Maintenon le voyoient séparément plus d'une fois le jour. Du reste personne que M. son frère , des momens. Ses Ménins presque point ; M. de Chevreuse quelque peu ; & toujours en lectures & en prières.

Le mardi seize , il se trouva plus mal. Il se sentoit dévoré par un feu consumant , auquel la fièvre ne répondoit pas à l'extérieur ; mais le poulx enfoncé & fort extraordinaire étoit très-menaçant. Le mardi fut encore plus mauvais , mais il fut trompeur.

Le mercredi dix-sept, le mal augmenta considérablement. J'en savois à tout moment des nouvelles par Cheverny; & quand Boul-duc pouvoit sortir des instans de la chambre, il venoit me parler, c'étoit un excellent Apothicaire du Roi, qui, après son père, avoit été & étoit encore le nôtre, avec un grand attachement, & qui en savoit autant que les meilleurs Médecins, comme nous l'avons expérimenté; & avec cela beaucoup d'esprit & d'honneur, de discrétion & de sagesse. Il ne nous cachoit rien, à Madame de Saint-Simon & à moi; il m'avoit parlé aussi net, dès le second jour, sur le Dauphin. Je n'espérois donc plus; mais il se trouve pourtant qu'on espère jusqu'au bout contre toute espérance.

Le mercredi, les douleurs augmentèrent. Le soir fort tard, le Dauphin envoya demander au Roi la permission de communier le lendemain, de grand matin, & sans assistance, à la messe qui se disoit dans sa chambre. Le même soir du mercredi, j'allai assez tard chez le Duc & la Duchesse de Chevreuse, qui logeoient au premier Pavillon; & nous au deuxième, tous deux du côté du village de Marly. J'étois dans une désolation extrême; à peine voyois-je le Roi une



fois le jour; aux nouvelles, j'allois plusieurs fois le jour; & uniquement chez M. & Madame de Chévreuse, pour ne voir que des gens aussi touchés que moi, & avec qui je fusse tout-à-fait libre. Madame de Chévreuse, non plus que moi, n'avoit aucune espérance; M. de Chévreuse toujours tranquille, toujours espérant, toujours voyant tout en beau, essaya de nous prouver, par ses raisonnemens de physique & de médecine, qu'il y avoit plus à espérer qu'à craindre, avec une tranquillité qui m'excéda, & me fit fondre sur lui avec assez d'indécence; mais au soulagement de Madame de Chévreuse & de ce peu qui étoit avec eux, je m'en revins passer une cruelle nuit.

Le jeudi matin dix-huit février, j'appris dès le grand matin, que le Dauphin, qui avoit attendu minuit avec impatience, avoit ouï la messe bientôt après, & communiqué; avoit passé deux heures après dans une grande communication avec Dieu; que sa tête s'étoit après embarrassée; & Madame de Saint-Simon me dit qu'il avoit reçu ensuite l'Extrême-Onction; enfin qu'il étoit mort à huit heures & demie. Ces mémoires ne sont pas faits pour y rendre compte de ce qui m'est personnel; en les lisant, on en connoitra

assez , si jamais après moi ils paroissent , & dans quel état je pus être & Madame de Saint-Simon aussi : je me contenterai de dire qu'à peine parûmes-nous , les premiers jours , un instant chacun , que je voulus tout quitter , & me retirer de la cour & du monde ; & que ce fut tout l'ouvrage de la sagesse , de la conduite de Madame de Saint-Simon sur moi , que de m'en empêcher avec bien de la peine.

M. le Duc de Bourgogne , l'héritier nécessaire , puis présomptif de la Couronne , naquit terrible ; & dans sa première jeunesse , fit trembler. Dur , colère jusqu'aux derniers emportemens contre les choses inanimées , impétueux avec fureur , incapable de souffrir la moindre résistance , même des heurres & des élémens , sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à l'excès ; passionné pour tout excès de volupté. Il n'aimoit pas moins le vin , que les femmes , la bonne chère , la chasse avec fureur , la musique avec une sorte de ravissement , & le jeu encore , où il ne pouvoit supporter d'être vaincu , & où le danger avec lui étoit extrême. Enfin livré à toutes les passions , & transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche , naturellement porté à la cruauté ,

barbare en railleries; saisissant les ridicules avec une justesse qui affommoit, de la hauteur des Cieux, il ne regardoit les hommes que comme des atomes, avec qui il n'avoit aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine Messieurs ses frères lui paroissoient intermédiaires entre lui & le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brilloient en lui de toutes parts, jusques dans ses emportemens; ses reparties étonnoient; ses réponses tendoient toujours au juste & au profond, même dans ses fureurs. Il se jouoit des connoissances les plus abstraites. L'étendue & la vivacité de son esprit étoient prodigieuses, & l'empêchoient de s'appliquer à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable.

La nécessité de le laisser dessiner, en étudiant, à quoi il avoit infiniment de goût & d'adresse; & sans quoi son étude étoit infructueuse, a peut-être nui à sa taille. Il étoit plutôt petit que grand, le visage long & brun; le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux; toujours perçant, & une physionomie agréable, liante, fine, spirituelle jus-

qu'à inspirer de l'esprit; le bas du visage assez pointu; & le nez long, élevé, mais point beau, n'alloit pas si bien; des cheveux châtains si crépus & en telle quantité qu'ils bouffoient à l'excès; les lèvres & la bouche agréables, quand il ne parloit point; mais, quoique ses dents ne fussent pas vilainès, le ratelier supérieur s'avançoit trop, & emboîtoit presque celui de dessous; ce qui, en parlant & en riant, faisoit un effet désagréable.

Il avoit les plus belles jambes & les plus beaux pieds, qu'après le Roi, j'aie jamais vus à personne; mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps. Il sortit droit d'entre les femmes. On s'apperçut de bonne heure que sa taille commençoit à tourner. On employa aussitôt & long-tems, la croix de fer qu'il portoit tant qu'il étoit dans son appartement, même devant le monde; & on n'oublia aucuns des jeux & des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte; il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boîteux, non qu'il n'eût les cuisses & les jambes parfaitement égales, mais parce qu'à mesure que son épaule grossit, il n'y eut

plus, des hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance; & au lieu d'être à-plomb, il pencha d'un côté. Il n'en marchoit ni moins aisément, ni moins long-tems, ni moins vite, ni moins volontiers; & il n'en aima pas moins la promenade à pied, & à monter à cheval, quoiqu'il y fût très-mal.

Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux perçans, un esprit si élevé, & parvenu à la vertu la plus extraordinaire & à la plus éminente & la plus solide piété, ce Prince ne se vit jamais tel qu'il étoit; pour sa taille, on ne s'y accoutuma jamais. C'étoit une foiblesse qui mettoit en garde contre les distractions & les indiscretions, & qui donnoit de la peine à ceux de ses gens qui, dans son habillement & dans l'arrangement de ses cheveux, masquoient ce défaut naturel, le plus qu'il leur étoit possible, se tenoient en garde de lui laisser sentir qu'ils apperçussent ce qui étoit si visible.

Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait. Tant d'esprit & une telle force d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, & toutes si ardentés, n'étoient pas d'une éducation facile. Le Duc de Beauvilliers, qui en sentoit  
exactement

exactement les difficultés & les conséquences, s'y surpassa lui-même, par son application, sa patience, la variété des remèdes. Peu aidé d'ailleurs, il se secourut de tout ce qu'il trouva sous sa main.

Fénélon, Fleury, son Précepteur, qui a donné une si belle histoire de l'Eglise, quelques Gentilshommes de la manche, Moreau, premier valet de chambre fort au-dessus de son état, sans se méconnoître, quelques rares valets de l'intérieur, le Duc de Chévreuse seul du dehors; tous furent mis en œuvre, & tous du même esprit, travaillèrent chacun, sous la direction du Gouverneur, dont l'art déployé dans un récit, seroit un ouvrage également curieux & instructif; mais Dieu qui est le maître des cœurs, & dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce Prince un ouvrage de sa droite; & entre dix-huit à vingt ans, il accomplit son œuvre.

De cet abyme sortit un Prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, & autant & quelquefois au-delà de ce que son état pouvoit comporter; humble & austère pour soi, tout appliqué à ses obligations; & les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les de-

voirs de fils & de sujet à ceux auxquels il se voyoit destiné. La brièveté des jours faisoit toute sa douleur. Il mit toute sa force & sa consolation dans la prière, & ses préparatifs en de pieuses lectures.

Son goût pour les sciences abstraites, sa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un tems qu'il reconnut bientôt devoir à l'instruction des choses de son état, & à la bienséance d'un rang destiné à régner, & à tenir, en attendant, une Cour.

L'apprentissage de sa dévotion & l'appréhension de la foiblesse pour les plaisirs, le rendirent d'abord sauvage. La vigilance sur lui-même, à qui il ne passoit rien, & à qui il croyoit ne devoir rien passer, le renferma dans son cabinet, comme dans un asyle impénétrable aux occasions.

Que le monde est étrange ! il l'eût abhorré dans son premier état, & il fut tenté de mépriser le second. Le Prince le sentit, il le supporta, il attacha avec joie cette sorte d'opprobre à la croix de son Sauveur, pour se confondre soi-même dans l'amer souvenir de son orgueil passé. Ce qui lui fut le plus sensible, il le trouva dans les traits les plus appesantis de sa plus intime famille.

Le Roi, malgré sa dévotion & sa régularité, vit bientôt, au moins avec étonnement, un Prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par la sienne, se refuser un Bureau neuf pour donner aux pauvres le prix qui y étoit destiné, & le remercier modestement d'une dorure nouvelle, dont on vouloit rajeunir son petit appartement.

On a vu combien il fut piqué de son refus trop obstiné, de se trouver à un Bal de Marly le jour des Rois. Véritablement ce fut la faute d'un novice; il devoit ce respect, tranchons le mot, cette charitable condescendance au Roi son grand-père, de ne pas l'irriter par cet étrange contraste; mais au fond & en soi, action bien grande, qui l'exposoit à toutes les suites du dégoût qu'il donnoit de lui au Roi, & aux propos d'une Cour dont le Roi étoit l'idole, & qui tournoit en ridicule une telle singularité.

Monseigneur ne lui étoit pas une épine moins aiguë; tout livré à autrui, dont la politique redoutoit déjà ce jeune Prince, n'en appercevoit que l'écorce & la rudesse, & s'en aliénoit comme d'un censeur.

Madame la Duchesse de Bourgogne, alarmée d'un époux si austère, n'oublioit rien pour lui adoucir les mœurs. Ses char-



mes dont il étoit pénétré, la politique & les importunités effrénées des jeunes Dames de sa suite, déguisées en cent formes diverses ; l'appas des plaisirs & des parties auxquelles il n'étoit rien moins qu'insensible ; tout étoit déployé chaque jour dans l'intérieur des cabinets.

Les remontrances de Madame de Maintenon, & les propos du Roi, l'aliénation de Monseigneur, les préférences malignes de la Cour intérieure, & les sciences trop naturelles pour M. le Duc de Berry, que son aîné, traité là en étranger qui pèse, voyoit chéri & attiré avec applaudissement ; il faut une ame bien forte pour soutenir de telles épreuves, & tous les jours, sans en être ébranlé ; il faut être puissamment soutenu de la main invisible, quand tout après se refuse au-dehors, & qu'un Prince de ce rang se voit livré au dégoût des siens, devant qui tout fléchit, & presque au mépris d'une Cour qui n'étoit plus retenue, & qui avoit une secrète frayeur de se trouver un jour sous ses loix.

Cependant rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au Roi, de rebuter Monseigneur, & de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu,

l'écorce rude & dure s'adoucit peu-à-peu ; mais sans intéresser la solidité du tronc.

Il comprit enfin ce que c'est que de quitter Dieu pour Dieu, & que la pratique fidèle des devoirs de l'état où Dieu vous a mis en la piété solide qui lui est la plus agréable ne suffisoit pas seule. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvoient l'instruire au Gouvernement. Il se prêta plus au monde ; il le fit même avec tant de grace & un air si naturel qu'on sentit bientôt la raison de s'y être refusé, & la peine à ne faire que s'y prêter ; & le monde qui se plaît tant à être aimé, commença à devenir raisonnable.

Il réussit fort au gré des troupes , à sa première campagne en Flandre , avec le Maréchal de Boufflers. Il ne plut pas moins à sa seconde , avec le Maréchal de Tallart : & s'y montra par-tout fort libre & fort au-delà de ce que vouloit Marfin , qui lui avoit été donné pour son mentor.

Devenu le dépositaire du Roi , de son autorité dans les affaires & dans les graces , & des soins pour le détail du Gouvernement , ce fut alors qu'il redoubla plus que jamais d'application aux choses du Gouvernement , & à s'instruire de tout ce qui pou-

voit l'en rendre plus capable. Il bannit tout amusement des sciences pour partager son cabinet entre la prière qu'il abrégéa & l'instruction qu'il multiplia ; & le dehors entre son assiduité auprès du Roi ; ses soins pour Madame de Maintenon ; la bienfaisance & son goût pour son épouse , son attention à tenir une Cour , & à s'y rendre accessible & aimable.

Plus le Roi l'éleva , plus il affecta de se tenir soumis en sa main ; plus il lui montra de considération & de confiance , plus il fut répondre par le sentiment , par la sagesse , les connoissances , sur-tout par une modération éloignée de tous désirs & de toutes complaisances en soi-même , beaucoup moins de la plus légère présomption. Son secret & celui des autres fut toujours impénétrable chez lui.

Sa confiance en son Confesseur n'alloit pas jusqu'aux affaires. On ne sait si celle qu'il auroit prise en M. de Cambrai , auroit été plus étendue ; on n'en peut juger que par celle qu'il avoit en M. de Chévreuse , & plus en M. de Beauvilliers qu'en qui que ce fût.

On peut dire , de ces deux beaux-frères , qu'ils n'étoient qu'une ame , & que M. de

Cambrai en étoit la vie & le mouvement. Leur abandon pour lui étoit sans bornes ; leur commerce secret étoit continuel. Il étoit sans cesse consulté sur les grandes & les petites choses , publiques , politiques , domestiques. Leur confiance de plus étoit entre ses mains. Le Prince ne l'ignoroit pas , & je me suis toujours persuadé , sans néanmoins aucune notion , seulement par présomption , que le Prince se consultoit par eux , & que c'étoit par eux que s'entretenoit cette amitié , cette estime , cette confiance pour lui , si haute & si connue.

Il comptoit sûrement les entendre tous trois , quand il écoutoit l'un d'eux. Sa confiance néanmoins avoit des degrés entre les beaux-frères. S'il l'avoit avec abandon pour quelqu'un , c'étoit certainement pour le Duc de Beauvilliers. Toutefois , il y avoit des choses où le Duc n'entamoit point son sentiment , par exemple , beaucoup de celles de la Cour de Rome , d'autres qui regardoient le Cardinal de Noailles , quelques autres de goût & d'affection ; c'est ce que j'ai vu de mes yeux & ouï de mes oreilles.

Le discernement de ce Prince n'étoit donc point asservi ; mais , comme l'abeille , il ramassoit la plus parfaite substance des

plus belles & des meilleures fleurs. Il s'attachoit à connoître les hommes , à tirer d'eux les instructions & les lumières qu'il en pouvoit espérer. Il conféroit quelquefois , mais rarement avec quelques-uns , & à la passade , sur des affaires particulières ; plus rarement en secret sur des éclaircissemens qu'il jugeoit nécessaires , mais en passant & sans habitude.

Je n'ai point su , & cela ne m'auroit point échappé , qu'il travailloit habituellement avec personne autre qu'avec les Ministres , ( le Duc de Chévreuse l'étoit ) & avec quelques Prélats.

Hors de ce nombre , j'étois le seul qui eût ses accès libres & fréquens , soit de sa part ou de la mienne. Là il découvroit son ame , & pour le présent & pour l'avenir , avec confiance , & toutefois avec sagesse , avec retenue , avec discrétion. Il se laissoit aller sur les plans qu'il croyoit nécessaires ; il se livroit sur les choses générales ; il se retenoit sur les particulières , & plus encore sur les particuliers ; mais , comme sur cela même , il vouloit tirer de moi tout ce qui pouvoit lui servir , je donnois adroitement lieu à des échappées , & souvent avec succès , par la confiance qu'il avoit prise en moi

moi de plus en plus, & que je devois au Duc de Beauvilliers, & en sous ordre, au Duc de Chévreuse, à qui je ne rendois le même compte qu'à son beau-frère, mais à qui je ne laissois pas que de m'ouvrir fort souvent, comme lui à moi.

Un Volume ne décriroit point suffisamment ces divers tête-à-tête entre ce Prince & moi. Quel amour du bien ! quel dépouillement de soi-même ! quelles recherches ! quels fruits ! quelle pureté d'objets ! oserai-je le dire, quels effets de la divinité dans cette ame candide, simple, forte, qui, autant qu'il est donné à l'homme ici-bas, en avoit conservé l'image !

On y sentoît briller les traits d'une éducation généralement laborieuse & industrieuse, également savante, sage, chrétienne, & les réflexions d'un disciple lumineux, qui étoit né pour le commandement. Là s'éclipsoient les scrupules qui le dominoient en public. Il vouloit savoir à qui il avoit, & à qui il auroit affaire ; il mettoit en jeu le premier pour profiter d'un tête-à-tête sans fard & sans intérêt : mais que son entretien étoit vaste ! & que les charmes qui s'y trouvoient étoient agités par la variété, où le Prince s'espaçoit, & par art & par entraîn-

nement de curiosité, & par la soif de savoir ! De l'un à l'autre , il promenoit son homme sur tant de matières , sur tant de choses , de gens & de faits , que qui n'auroit pas eu à la main de quoi le satisfaire , en seroit forti bien mal content de lui , & ne l'auroit pas laissé satisfait.

La préparation étoit également imprévue & impossible. C'étoit dans les impromptus que le prince cherchoit à puiser des vérités , qui ne pouvoient ainsi rien emprunter d'ailleurs , & à éprouver sur des connoissances , ainsi variées , quel fond il pouvoit faire , en ce genre , sur le choix qu'il avoit fait.

De cette façon , son homme qui avoit compté sur une matière à traiter avec lui , & en avoir pour un quart-d'heure , pour une demi-heure , y passoit deux heures & plus , suivant que le tems laissoit plus ou moins de liberté au Prince. Il le ramenoit toujours à la matière qu'il avoit destiné de traiter en principal ; mais à travers les particulières qu'il présentoit , & qu'il manioit en maître , & dont quelques-unes étoient assez souvent son objet principal ; là , nul verbiage , nul compliment , nulle louange , nulle cheville , aucune préface , aucun con-

te , pas la plus légère plaisanterie. Tout objet, tout dessein, tout serré, tout substantiel, au fait, au but, rien sans raison, rien sans cause, rien sans amusement & par plaisir. C'étoit là que la charité générale l'emportoit sur la particulière, & que ce qui étoit sur le compte de chacun, se discutoit exactement. C'étoit là que les plans, les arrangemens, les changemens, les choix se formoient, se nourrissoient, se découvroient souvent tous arrangés, sans le savoir, avec le Duc de Beauvilliers; quelquefois lui & le Duc de Chévreuse, qui néanmoins tous deux ensemble étoient très-rarement avec lui. Quelquefois encore il y avoit de la réserve pour tous les deux, ou pour l'un ou l'autre, quoique rarement pour Monsieur de Beauvilliers. Mais en tout & par-tout un inviolable secret dans toute sa profondeur.

Avec tant & de si grandes parties, ce Prince si admirable ne laissoit pas que de montrer un recoin d'homme, c'est-à-dire, quelques défauts; & c'est ce qu'avec tant de solide & de grand, on avoit peine à comprendre, parce qu'on ne vouloit pas se souvenir qu'il n'avoit été que vices & défauts, ni réfléchir sur les prodigieux chan-



gemens, & ce qu'il en avoit dû coûter, pour qui en avoit fait un Prince déjà si proche de toutes perfections, qu'on s'étonnoit, en le voyant de près, qu'il ne l'eût pas encore atteinte jusqu'à son comble.

J'ai touché ailleurs quelques-uns de ses légers défauts, qui, malgré son âge, étoient encore des enfances, qui se corrigeoient assez tous les jours, pour faire sainement augurer que bientôt elles disparoîtroient toutes.

Un plus important que la réflexion & l'expérience auroient guéri, c'est qu'il étoit quelquefois des personnes, mais rarement, pour qui l'estime & l'amitié, de goût même assez familiers, ne marchaient pas de compagnie : ses scrûples, ses mal-aîses, ses minuties de dévotion, diminuoient tous les jours; & tous les jours il réussissoit en quelque chose. Sur-tout il étoit bien guéri de préférer pour le choix, la piété à tout autre talent, c'est-à-dire, de faire un Ministre, un Ambassadeur, un Général, plus par rapport à sa piété, qu'à sa capacité & à son expérience; & il s'étoit encore persuadé que de fort honnêtes gens, & propres à beaucoup de choses, pouvoient l'être, sans être livrés aux pratiques de la dé-

votion, & devoient être mis en œuvre, & qu'il y avoit du danger à faire des hypocrites.

Comme il avoit le sentiment trop vif, il le passoit aux autres, & ne les en aimoit & estimoit pas moins. Jamais homme, si amoureux de l'ordre, ne s'y connut mieux, ni si désireux de le rétablir en tout, d'ôter la confusion, & de mettre les gens & les choses à leur place.

Instruit au dernier point de tout ce qui doit régler cet ordre, par maximes, par justice & par raison, & attentif, avant qu'il fût le maître, de rendre à l'âge, au mérite & à la naissance, au rang, la distinction propre à chacune de ces choses, & de la marquer en toutes occasions.

Ses desseins alongeroient trop ces Mémoires; les expliquer seroit un ouvrage à part, mais un ouvrage à faire mourir de regrets, sans entrer dans mille détails sur le commun, sur les personnes, je ne puis m'en refuser toutefois ici quelque chose.

L'anéantissement de la noblesse lui étoit odieux; & son égalité entr'elle insupportable. Cette dernière nouveauté, qui ne se doit qu'aux dignités, & qui confondoit le Noble avec le Gentilhomme, & ceux-ci

avec les Seigneurs, lui paroissoit de la dernière injustice ; & ce défaut de gradation fut une cause prochaine & destructive d'un Royaume tout militaire.

Il se souvenoit que la France n'avoit dû son salut, dans les plus grands périls, sous Philippe de Valois, sous Charles V, sous Charles VII, sous Louis XII, sous François I, sous ses petits-fils, sous Henri IV, qu'à cette Noblesse, qui se connoissoit & se tenoit dans les bornes de ses différences réciproques ; qui avoit la volonté & le moyen de marcher au secours de l'Etat, par bandes & par Provinces, sans embarras, ni confusion, parce qu'aucun n'étoit sorti de son état, & ne faisoit difficulté d'obéir à plus grand que lui ; il voyoit ce secours éteint par les contraires, & qu'il n'y avoit aucun parvenu qui n'en soit venu à prétendre l'égalité à tout autre ; par conséquent plus rien d'organisé, plus de commandement & d'obéissance.

Quant aux moyens, il étoit touché, jusqu'au plus profond de son cœur, de la ruine de la Noblesse, des voies prises & toujours continuées pour s'y tenir ; abâtardissement que la misère & le mélange du sang, par les continuelles mésalliances, né-

cessaires pour avoir du pain, établit dans les courages, & pour valeur, & pour vertu & pour sentiment.

Il étoit indigné de voir cette Noblesse Françoisse si célèbre, si illustre, devenue un peuple presque de la même sorte que le peuple même, & seulement distingué de lui, en ce que le peuple a la liberté de tout travail, de tout négoce, des armes, au lieu que la Noblesse est devenue un autre peuple, qui n'a d'autre choix, ou qu'une mortelle & ruineuse oisiveté, qui par son inutilité à tout, la rend à charge & méprisée; ou d'aller à la guerre se faire tuer à travers les insultes des Commis, des Secrétaires d'Etat & des Secrétaires des Intendants, sans que le plus grand nombre de cette Noblesse par la naissance & par les dignités, qui, sans sortir de son ordre, les met au-dessus d'elle, puisse éviter ce même sort d'inutilité, ni les dégoûts des maîtres de la plume, lorsqu'ils servent dans les Armées; sur-tout il ne pouvoit se consoler sur l'injure faite aux armes, par lesquelles cette Monarchie s'est fondée & maintenue; qu'un Officier vétérân, souvent couvert de blessures, même Lieutenant-Général des Armées, retiré chez lui avec estime & répu-

tation, avec pensions même, y soit réellement mis à la taille avec tous les autres payfans de la Paroisse, s'il n'est pas noble; &, comme je l'ai vu arriver à d'anciens Capitaines, Chevaliers de St. Louis & à pensions, sans remède pour les en exempter, tandis que les exemptions sont sans nombre pour les vils employés de la petite robe & de la Finance, même après les avoir vendus, & quelquefois héréditaires.

Ce Prince ne pouvoit s'accoutumer qu'on ne pût parvenir à gouverner l'Etat en tout ou en partie, si on n'avoit été maître des Requêtes, & que ce fût entre les mains de la jeunesse de cette magistrature, que toutes les Provinces fussent mises pour les gouverner en tout genre & seuls, chacun la sienne à sa pleine & entière discrétion, avec un pouvoir infiniment plus grand & une autorité plus libre & plus entière sans nulle comparaison, que le Gouverneur de ces Provinces en avoit jamais eue; qu'on avoit pourtant voulu si bien abattre, qu'il ne leur en étoit resté que le nom & les appointemens uniques; & ne trouvoit pas moins scandaleux que le commandement de quelque Province fût joint, & quelquefois, attaché à la place du chef du Parlement de

la même Province, en l'absence du Gouverneur & du Lieutenant-Général en titre; laquelle étoit nécessairement continuelle, avec le même pouvoir sur les troupes qu'eux.

Je ne répéterai point ce qu'il pensoit sur le pouvoir & sur l'élévation des Secrétaires d'Etat, des autres Ministres & de la forme de leur gouvernement. On fait ce qu'il sentoît & pensoit sur la Finance & sur les Financiers. Le nombre immense de gens employés à lever & percevoir les impositions ordinaires & extraordinaires, & la manière de les lever; la multitude énorme d'Offices & d'Officiers de Justice de toute espèce, celle des procès, des chicanes, des frais.

L'iniquité de la prolongation des affaires, les ruines & les cruautés qui s'y commettent, étoient des objets d'une impatience qui lui inspiroit presque celle d'être en pouvoir d'y remédier. La comparaison qu'il faisoit des pays d'Etat avec les autres, lui avoit donné la pensée de séparer le Royaume en parties, autant qu'il se pouvoit égaler pour la richesse, de faire administrer chacune par ses Etats, de les simplifier tous pour en bannir la cohue & le désordre; & d'un extrait aussi fort simplifié de tous ces

Etats des Provinces , en former quelquefois des Etats Généraux du Royaume.

Ce n'étoit pas qu'il leur crût aucune sorte de pouvoir. Il étoit trop instruit pour ignorer que ce corps , tout auguste que sa représentation le rendroit , n'est qu'un corps de plaignans , de remontrans ; & quand il plaît au Roi de le lui permettre , un corps de propofans ; mais ce Prince se feroit plu dans le sein de la Nation rassemblée ; il croyoit trouver des avantages infinis , d'être informé des maux & des remèdes , par des Députés qui connoïtroient les premiers par expérience , & de consulter les derniers avec ceux sur qui ils devoient porter. Mais dans ces Etats , il n'en vouloit connoître que trois , & laissoit fermement dans le troisieme celui qui si nouvellement a paru vouloir s'en tirer.

A l'égard des rangs , des dignités , des charges ; les rangs étrangers , ou prétendus tels , n'étoient pas dans son goût & dans ses maximes. Voilà ce qui en étoit pour sa règle des rangs.

Il n'étoit pas plus favorable aux dignités étrangères ; son dessein n'étoit pas aussi de multiplier les premières dignités du Royaume.

Il vouloit néanmoins favoriser la première Noblesse par des distinctions. Il sentoit combien elles étoient impossibles par naissance entre les vrais Seigneurs, & il étoit choqué qu'il n'y eût ni distinction, ni récompense à leur donner que les premières, & le comble de toutes. •

Il pensoit donc, à l'exemple, & non sur le modèle de l'Angleterre, à des dignités moindres en tout que celles de Duc, les unes héréditaires & de divers degrés avec leur rang & leur distinction propres, les autres à vie, en leur manière de Ducs non vérifiés ou à brevet.

Le militaire en auroit eu aussi dans le même plan, & par la même raison, au-dessous des Maréchaux de France.

L'Ordre de Saint-Louis auroit été moins commun, & celui de Saint-Michel, tiré de son obscurité & remis en honneur, pour rendre plus resserré celui du Saint-Esprit.

Pour les charges, il ne comprenoit pas comment le Roi avoit eu pour les Ministres la complaisance de laisser tomber les premières, après les grands de sa Cour, dans l'abjection où de l'une à l'autre toutes sont tombées.

Le Dauphin auroit pris plaisir d'y être servi & environné par de véritables Sei-



gneurs, & il auroit illustré d'autres charges moindres, & ajouté quelques-unes de nouvelles pour des personnes de qualité moins distinguées.

Ce tout ensemble, qui eût décoré sa Cour & l'Etat, lui auroit fourni beaucoup de récompenses; mais il n'aimoit pas les perpétuelles, ni que la même charge, le même gouvernement devînt comme patrimoine, par l'habitude de passer toujours de père au fils.

Son projet de libérer peu-à-peu toutes les charges de Cour & de guerre, pour en ôter à toujours la vénalité, n'étoit pas favorable aux brevets de retenue, ni aux survivances qui ne laissoient rien aux jeunes gens à prendre, ni à désirer.

Quant à la guerre, il ne pouvoit goûter l'ordre du tableau que Louvois a introduit de son autorité. Ce Prince regardoit cette innovation comme la destruction de l'émulation, par conséquent du désir de s'appliquer, d'apprendre; & de faire comme la cause de ces immenses promotions, qui font des Officiers-Généraux, sans nombre, qu'on ne peut pour la plupart employer, ni récompenser; & parmi lesquels on en trouve si peu qui aient de la capacité & du talent; ce qui remonte enfin jusqu'à ceux qu'il faut

bien faire Maréchaux de France; & entre ces derniers, jusqu'aux Généraux des Armées, dont l'Etat éprouve les funestes suites, sur-tout depuis le commencement de ce siècle, parce que ceux qui ont précédé cet établissement, n'étoient déjà plus, ou hors d'état de servir.

Cette grande & sainte maxime, que les Rois doivent aux peuples, étoit si avant imprimée dans son ame, qu'elle lui avoit rendu le luxe & la guerre odieux. C'est ce qui le faisoit quelquefois s'expliquer trop librement sur la dernière, emporté par une vérité trop dure pour les oreilles du monde; ce qui a quelquefois fait dire sinistrement, qu'il n'aimoit pas la guerre. Sa justice étoit munie de ce bandeau impénétrable, qui en fait toute la sûreté. Il se donnoit la peine d'étudier les affaires qui se présentoient à juger devant le Roi, aux Conseils des Finances, des Dépêches; & si elles étoient grandes, il y travailloit avec gens du métier, dont il puisoit les connoissances, sans se rendre esclave de leurs opinions.

Il communioit au moins tous les quinze jours, avec un recueillement & un abaissement qui frappoit; toujours en collier de l'Ordre, en rabat & en manteau court. Il

voyoit son Confesseur, Jésuite, une ou deux fois la semaine, & quelquefois fort long-tems ; ce qu'il abrégéa beaucoup dans la suite, quoiqu'il approchât plus souvent de la communion. Sa conversation étoit aimable, tant qu'il pouvoit, solide, & par goût, toujours mesurée à ceux à qui il parloit. Il se délassoit volontiers à la promenade, c'étoit là où elle paroissoit le plus ; s'il y trouvoit quelqu'un avec qui il pût parler de sciences, c'étoit son plaisir ; mais plaisir modeste seulement, pour s'amuser & s'instruire ; en dissertant quelque peu, & en écoutant davantage ; mais ce qu'il y cherchoit le plus, c'étoit l'utile, des gens à faire parler sur la Guerre & les Places, sur la Marine & le Commerce, sur les Pays & les Cours Etrangères, quelquefois sur des faits particuliers & publics, sur des points d'histoire, ou de guerre, passée depuis long-tems. Ces promenades qui l'instruisoient beaucoup, lui concilioient les esprits, les cœurs, l'admiration, les plus grandes espérances. Il avoit mis, à la place des spectacles, qu'il s'étoit retranchés depuis fort long-tems, un petit jeu, où les plus médiocres bourses pouvoient atteindre, pour pouvoir varier & partager l'honneur de jouer avec lui, & se

rendre cependant visible à tout le monde. Il fut toujours sensible au plaisir de la table & de la chasse ; il se laissoit aller à la dernière avec moins de scrupule ; mais il craignoit son foible pour l'autre, & y étoit d'excellente compagnie, quand il s'y laissoit aller.

Il connoissoit parfaitement le Roi ; il le respectoit ; & sur la fin, il l'aimoit en fils, & lui faisoit une cour attentive de sujet ; mais qui sentoit ce qu'il étoit. Il cultivoit Madame de Maintenon avec les égards que leur situation demandoit. Tant que Monseigneur vécut, il lui rendit tout ce qu'il lui devoit avec soin. On y sentoit la contrainte, encore plus avec Mademoiselle Choin, & le mal-aise avec tout cet intérieur de Meudon.

Il aimoit les Princes, ses Frères, avec tendresse, & son épouse avec la plus grande passion. La douleur de sa perte pénétra ses plus intimes moëllles. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts. Le sacrifice fut entier ; mais il fut sanglant dans cette terrible affliction ; rien de bas, rien de petit, rien d'indécent. On voyoit un homme hors de lui, qui s'extorquoit une surface unie, & qui y succomboit. Ses jours en furent bientôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever ; mais grand

Dieu ! quel spectacle vous donnâtes en lui ! & que n'est-il permis encore d'en révéler des parties si secretes & si sublimes qu'il n'y a que vous qui puissiez les donner, & en connoître tout le prix ! Quelle imitation de Jesus-Christ sur la Croix ! On ne dit pas seulement à l'égard de la mort & des souffrances ; son ame s'éleva bien au-dessus : quel surcroît de détachement ! quels vifs élans d'actions de grâces d'être préservé du Sceptre & du compte qu'il en faut rendre ! quelle soumission ! & combien parfaite ! quel ardent amour de Dieu ! quel perçant regard sur son néant & ses péchés ! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde ! quelle religieuse & humble crainte ! quelle tempérée confiance ! quelle sage paix ! quelles lectures ! quelles prières continuelles ! quel ardent désir des derniers Sacremens ! quel profond recueillement ! quelle invincible patience ! quelle douceur ! quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchoit ! quelle charité pure , qui le pressoit d'aller à Dieu ! La France enfin tomba sous ce dernier châtiment. Dieu lui montra un Prince qu'elle ne méritoit pas ; la terre n'en étoit pas digne ; il étoit mûr déjà pour l'éternité.

*Fin du Tome premier.*

TABLE

# T A B L E .

*Des Matières contenues dans le  
Tome premier.*

## L I V R E P R E M I E R.

<i>P</i> REMIÈRES années de Louis XIV.	Page 1
Commencement du Règne de Louis XIV. . . . .	4
Maison de la Comtesse de Soissons. . . . .	6
Madame de la Vallière. . . . .	7
Premier Age de ce Règne. . . . .	8
Brillantes époques de la gloire de Louis XIV. . . . .	Id.
Rivalité des Ministres. Cause de la Guerre. . . . .	9
Guerre de Flandres ; Conseil de Guerre ; Singularités intéressantes & peu connues. . . . .	10
Suite des Guerres & des Succès des Armées de Louis XIV. . . . .	15
Second Age de ce Règne. . . . .	16
Etrange cause de la Guerre de 1688. . . . .	Id.
Anecdote de la fenêtre de Trianon. . . . .	Id.
Tome I. . . . .	Cc

<i>Faute insigne, qui sauve l'Armée ennemie.</i>	19
<i>Paix de Ryswick.</i>	22
<i>Troisième âge du Règne de Louis XIV.</i>	23
<i>Portrait &amp; caractère de Louis XIV.</i>	
<i>Son peu d'instruction. Ses préjugés.</i>	24
<i>Suite du caractère de Louis XIV.</i>	27
<i>Audiences de Louis XIV.</i>	30
<i>Guerre de la Hollande. Inimitié personnelle du Prince d'Orange &amp; de Louis XIV.</i>	34
<i>Guerre de la France, contre l'Empire, l'Angleterre, la Hollande, &amp;c.... Quelle en fut la cause secrète.</i>	36
<i>Intrigues de Louvois contre le Duc de Savoie.</i>	39
<i>Caractère de Louvois, ses qualités, son ambition.</i>	41
<i>Projet cruel de Louvois. Colère furieuse du Roi contre ce Ministre.</i>	42
<i>Siège de Mons. Nouvelles causes de disgrâce de Louvois. Anecdote.</i>	45
<i>Disgrâce de Louvois. Anecdotes.</i>	47
<i>Mort Subite de Louvois. Etranges dispositions du Roi à son égard. Anecdotes.</i>	49

<i>Refus généreux de Chamlay du Ministère de la Guerre. Son Portrait. Son éloge. . . . .</i>	52
<i>Circonstances affreuses de la mort de Louvois. Anecdote de son Médecin. . . . .</i>	55
<i>Suite de l'Histoire particulière de Louis XIV. Sa Magnificence au Camp de Compiègne. . . . .</i>	58
<i>Principaux Favoris &amp; Ministres : leur impression sur le Roi. . .</i>	61
<i>Guerre de la succession d'Espagne. Intrigues secrètes. . . . .</i>	65
<i>Commencemens malheureux des Généraux François. Coup-d'œil rapide sur leurs opérations. . . .</i>	67
<i>Malheurs des guerres &amp; des affaires. . . . .</i>	70
<i>Petite cause qui arrête les grands succès des Puissances ennemies de la France. . . . .</i>	72
<i>Suites heureuses &amp; inopinées de la délivrance de Denain, en 1712. Id.</i>	
<i>Nouvelles observations sur les avantages personnels du Roi &amp; de tout ce qui l'environnoit. . .</i>	73
<i>Prétextes qui engagèrent Louis XIV à s'éloigner de Paris. . . . .</i>	79
<i>Origine &amp; raisons du choix du Roi, pour sa demeure à Versailles. .</i>	80
<i>Art des distinctions singulières &amp;</i>	



<i>des préférences, par lequel le Roi savait enchaîner les Seigneurs au- près de lui. . . . .</i>	81
<i>Curiosité politique &amp; secrète de Louis XIV. . . . .</i>	86
<i>Secret &amp; discrétion du Roi. Anec- dote. Confiance singulière. . . .</i>	88
<i>Talens du Roi pour donner, pour accueillir, pour parler, pour sa- luer; ses graces, sa majesté, sa douceur, sa politesse, son exacti- tude pour son service. . . . .</i>	90
<i>Traitement &amp; crédit du domestique intérieur du Roi. . . . .</i>	94
<i>Air de Galanterie, de Grandeur, de Majesté, de Représentation, admirable &amp; imposant dans tou- tes les actions &amp; exercices du Roi. . . . .</i>	96
<i>Goût du Roi pour les exercices du corps. . . . .</i>	97
<i>Magnificence du Roi, sa passion pour les bâtimens, l'ambition qu'il eut de créer en ce genre dans les lieux les plus ingrats. Détails curieux sur Versailles, Trianon, Clugny, Marly. . . . .</i>	98
<i>Anecdotes intéressantes. . . . .</i>	108
<i>Histoire de la célèbre Maintenon Anecdotes singulières &amp; peu con- nues, de sa fortune, sa jeunesse,</i>	

<i>son mariage avec Scarron &amp; son existence auprès de Louis XIV.</i>	III
<i>Zèle ardent du Roi, dans les disputes de Religion.</i>	123
<i>Système contre les Protestans. Révocation de l'Edit de Nantes.</i>	
<i>Suites de cette révocation.</i>	124
<i>Beaux établissemens des Filles de Saint-Joseph, par Madame de Montespan.</i>	128
<i>Etablissement de Saint-Cyr, par Madame de Maintenon.</i>	Id.
<i>Monseigneur, gouverné par la Princesse de Conti, ennemie de Madame de Maintenon.</i>	129
<i>Bossuet &amp; Fénelon.</i>	130
<i>Renvoi de Madame de Montespan de la Cour. Anecdote &amp; Portrait de M. le Duc du Maine son fils.</i>	132
<i>Conduite adroite &amp; épineuse de Madame de Maintenon. Quelles étoient les personnes de sa société; ses visites; ses audiences; ses occupations; sa conduite avec les filles du Roi. Partage de son temps; assiduités de Louis XIV.</i>	134
<i>Suite des détails singuliers concernant la vie particulière de Madame de Maintenon.</i>	140
<i>Travail du Roi avec ses Ministres, sa résistance momentanée à leurs</i>	

désirs , & à ceux de Madame de Maintenon. . . . .	147
Caractère personnel du Roi. Preuves. Anecdotes à ce sujet. . .	149
Voyage de Marly. Anecdotes de Madame la Duchesse de Bourgogne.	154
<u>Qualités que Madame de Maintenon exigeoit des gens qui la servoient.</u>	<u>157</u>
Le Cardinal de Noailles , Archevêque de Paris. . . . .	158
Artifice de Mansard pour flatter.	160
Raillerie du Gazetier de Hollande.	
Colère du Roi. Anecdote du valet du Serdeau. . . . .	161
Honneurs accordés aux enfans de M. le Duc du Maine. . . .	165
Vieillesse de Louis XIV. Faits singuliers concernant son Testament.	167
<u>Grandeur du Roi dans les derniers momens de sa vie. Circonstances de sa mort. . . . .</u>	<u>174</u>
<u>Supplément aux détails , aux faits &amp; aux anecdotes de la vie de Louis XIV. . . . .</u>	<u>177</u>
Cérémonial des repas à l'armée.	180
Lever du Roi. Emploi de sa matinée. . . . .	181
Conseils. . . . .	185
<u>Dîner. Petit &amp; grand couvert. .</u>	<u>187</u>
<u>Sortir de la table. . . . .</u>	<u>190</u>
<u>Amusemens ordinaire du Roi. Pro-</u>	

<i>menades. Chasses. Jeux. Loteries</i>	
<i>de Bijoux. . . . .</i>	191
<i>Soirée chez Madame de Maintenon.</i>	
<i>Souper du Roi. . . . .</i>	196
<i>Coucher du Roi. . . . .</i>	199
<i>Jours d'indisposition. . . . .</i>	200
<i>Régularité du Roi. . . . .</i>	201
<i>Habillement &amp; costume du Roi. . . . .</i>	204
<i>Visites &amp; cérémonial. . . . .</i>	206
<i>Les divers sentimens , occasionnés</i> <i>par la mort du Roi. . . . .</i>	207
<i>Vols extraordinaires faits chez le</i> <i>Roi. . . . .</i>	209
<i>La Mauresse de Moret. . . . .</i>	213
<i>Aventure du Maréchal Ferrant ,</i> <i>de Salon en Provence. . . . .</i>	215
<i>Anecdote sur Samuel Bernard. . . . .</i>	222

## LIVRE SECOND.

<i>Histoire particulière &amp; Anecdotes</i> <i>de la Famille de Louis XIV ,</i> <i>&amp; de plusieurs personnages de</i> <i>sa Cour , ou de son tems. . . . .</i>	225
<i>Histoire particulière du grand Dau-</i> <i>phin , fils de Louis XIV. . . . .</i>	Id.
<i>Mademoiselle Choin. . . . .</i>	239
<i>Histoire particulière de M. le Duc</i> <i>&amp; de Madame la Duchesse de</i> <i>Bourgogne. . . . .</i>	242
<i>Monsieur le Duc de Bourgogne. . . . .</i>	Id.

312 TABLE DES MATIERES.

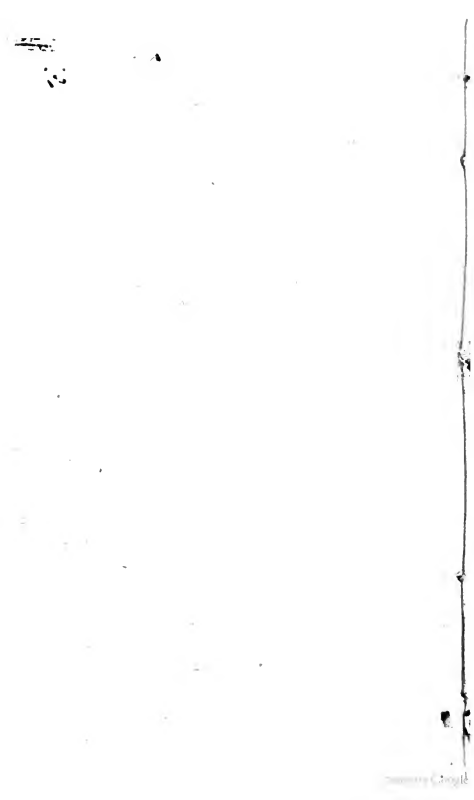
Madame la Duchesse de Bourgogne. 249

Mort de Madame la Duchesse de  
Bourgogne , Dauphine , & du  
Dauphin. . . . . 263

Fin de la Table du Tome premier.

1A1  
35783





141





